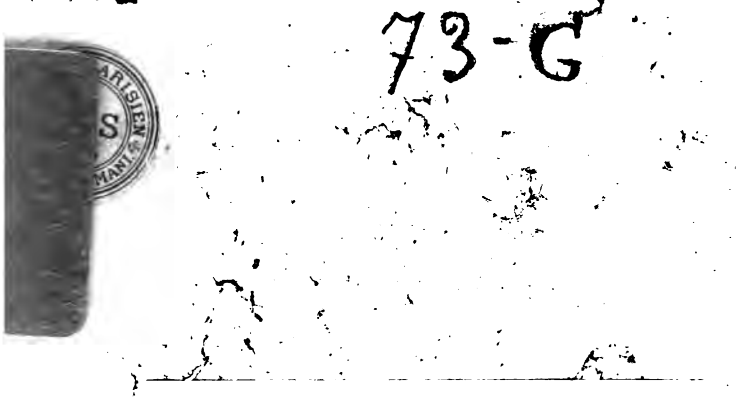



TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA



NOUVEAU THÉATRE ALLEMAND,

OU

RECUEIL DES PIECES

Qui ont paru avec succès sur les Théatres des Capitales de l'Allemagne.

SIXIEME VOLUME.

AVIS.

CET Ouvrage a commencé le 1er Janvier 1782, & il en paroît réguliérement un Volume tous les trois mois. Le nombre des Volumes est fixé à douze.

Chaque Volume contiendra 320 à 336 pages, & se vend séparément 4 livres 10 sols. Il ne reviendra qu'à 3 livres aux Souscripteurs, en payant d'année en année la somme de 12 livres pour quatre Volumes. Savoir, 6 livres en recevant le premier Volume de chaque année, & 6 livres en recevant le second. Le troisieme & le quatrieme seront délivrés aux époques fixées.

La Souscription pour les 4 Volumes de chaque année pour la Province, est de 14 livres 8 sols, rendus franc de port par la Poste.

Le prix des 6 premiers Volumes pour les Non-Souscripteurs est à présent de 24 liv. port franc par la Poste.

On les trouve à Paris chez l'AUTEUR, rue Saint-Honoré, au coin de la rue de Richelieu, au Cabinet de Littérature Allemande.

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

Chez COUTURIER fils, Imprimeur-Libraire, Quai des Augustins, au Coq.

Chez DURAND, Libraire, rue Galande.

A Versailles, chez BLAIZOT, Libraire, rue Satory.

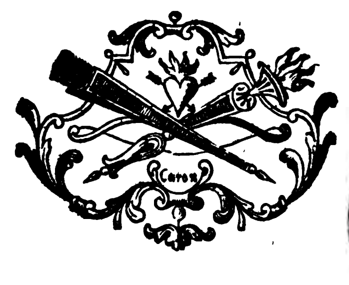
Pour recevoir les Volumes en Province franc de port par la Poste, on ne peut s'adresser qu'à l'AUTEUR, au Cabinet de Littérature Allemande à Paris. Il faut affranchir la lettre de demande & le port de l'argent.

NOUVEAU THÉATRE ALLEMAND.

PAR M. FRIEDEL,

Professeur en survivance des Pages de la grande Écurie du Roi.

SIXIEME VOLUME.

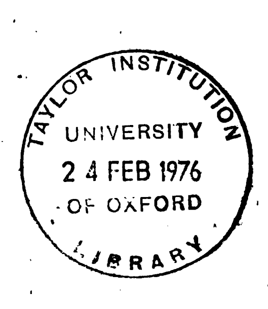




A PARIS.

M. DCC. LXXXIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

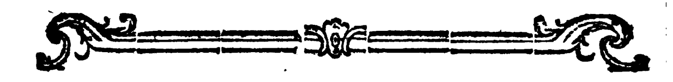


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
2 4 FEB 1976
OF OXFORD
LIBRARY

L'HÔTEL
GARNI,
COMÉDIE,
EN CINQ ACTES,

PAR

J. C. BRANDES.



PERSONNAGES.

LE COMTE DE WERLING.

LE COMTE D'OLBORN.

LE BARON DE THORECK.

DORMIN.

Madame DORMIN.

ADÉLAIDE, Suivante de Mad. Dormin.

PIPS, Aubergiſte.

ETIENNE, ſon Fils.

ERNEST, Valet du Comte de Werling.

ARMAND, Valet du Comte d'Olborn.

HENRI, Valet de Dormin.

UN VALET.

PLUSIEURS DOMESTIQUES du Comte de Werling.

La Scene eſt dans l'Hôtel Garni.



A L'HÔTEL GARNI,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Une Salle meublée, avec une porte dans le fond, & deux autres sur les côtés.

SCENE PREMIERE.

Madame DORMIN, *brode sur un tambour;* ADÉLAIDE, *fait du filet;* PIPS, *arrive tout-à-coup, à moitié ivre.*

PIPS.

Hé bien, aurons-nous enfin de l'argent? (*Les femmes se retournent d'un air effrayé.*) Oui, de l'argent, pour cette chambre que vous avez-là. Croyez-vous donc vous jouer de moi?

Mad. DORMIN.

Adélaïde, aide moi donc à fléchir cet homme dur.

PIPS.

Je ſuis, je crois, auſſi poli qu'un autre?

ADÉLAIDE.

Mais mon cher Monſieur Pips....

PIPS, *l'interrompant.*

Rien, rien.

ADÉLAIDE.

Comme il eſt brutal!

Mad. DORMIN.

Je ne vous demande plus que huit jours.

PIPS.

Non. Quand une fois j'ai parlé, tout eſt dit. Demain à midi mon argent, où l'on déloge de chez moi.

(Il s'en va.)



SCENE II.

Madame DORMIN, ADÉLAIDE.

Mad. DORMIN.

ADÉLAIDE, nous ſommes perdues.

ADÉLAIDE, *avec un air de confiance intérieure.*

Non, Madame.

Mad. DORMIN.

De qui attendre des ſecours? Que dis-je, hélas! des ſecours? de l'indulgence, de la pitié. Oh les barbares!

ADÉLAIDE.

Tous les hommes ne le ſont pas. On trouve encore des cœurs ſenſibles.

Mad. DORMIN.

Bien peu, Adélaïde!

ADÉLAIDE.

Je ne le croirai point. Il n'y a que très-peu de monde inſtruit de vos malheurs, & peut-être perſonne ne connoît toute l'étendue de votre infortune. Moi-même, Madame, je ſavois bien que nous étions venus ici pour attendrir un Pere irrité, &

je ne vous croyois pas, il est vrai, absolument riche; mais—cette affreuse indigence, pardonnez-moi cette vérité cruelle, non, ce besoin pressant dans lequel vous êtes, je ne l'aurois pas même soupçonné.

Mad. DORMIN.

J'ai voulu me cacher à moi-même toute ma misere, je sens trop combien elle nous expose aux mépris de la plupart des hommes, & s'il m'étoit possible, je la cacherois encore à leurs yeux.

ADÉLAIDE.

Que je suis aise en ce moment que vous ne me la cachiez pas. Je pourrai vous montrer que votre Adélaïde porte un cœur reconnoissant. (*En souriant.*) Vous me croyez peut-être une jeune fille bien pauvre?

Mad. DORMIN, *d'un air sérieux.*

Gardez vos épargnes, Adélaïde.—Et comment se porte mon Emilie?

ADÉLAIDE.

Très-bien. Vous la verrez entiérement rétablie sous deux ou trois jours.

Mad. DORMIN.

Je la crois bien soignée chez cette bonne voisine.

ADÉLAIDE.

Parfaitement bien. Mais (*avec timidité*) si vous vouliez me permettre — Je n'ai pas le dessein de vous offenser, Madame.

Mad. DORMIN, *avec un peu d'humeur.*

Brisons là-dessus, je te prie. — Pourquoi donc pleures-tu ?

ADÉLAIDE.

Pourquoi ?. Et qui ne pleureroit pas de se voir ainsi méprisée ?

Mad. DORMIN.

Moi, te mépriser ? Non, mon enfant, ton cœur est noble, je t'estime ; va, séche tes larmes ; nous serons un jour très-heureuses.



SCENE III.

HENRI, *arrive essoufflé*, ensuite DORMIN ET LES PRÉCÉDENS.

Mad. DORMIN.

Où est ton Maître ?

HENRI.

Le voici sur l'escalier. — Mais....

Mad. DORMIN.

Vîte, Adélaïde, une lumiere.

(*Adélaïde prend une bougie & court vers la porte; Dormin arrive tout troublé, & se jette dans un fauteuil.*)

Mad. DORMIN, *courant au-devant de son mari.*

Ah mon cher Dormin! Qu'avez-vous donc? Comme vos yeux sont en feu! Vous m'effrayez! Que vous est-il arrivé? — Dormin!

DORMIN.

O le monstre!

Mad. DORMIN.

Vous me faites frémir.

DORMIN, *attendri, se tourne vers elle, lui prend la main, & lui dit d'une voix douce.*

Pardonne ma chere enfant. Ce scélérat m'a mis hors de moi.

Mad. DORMIN.

Et qui donc?

DORMIN.

Ce Frodenwal! De jour en jour il me flatte, il me fait accepter l'espérance d'une place avantageuse. Je sacrifie à ce barbare le reste de ma fortune. — « Je vous plains; on a déjà dis-

» posé de cette place. Il faut encore prendre » patience ». — Après tant de promesses, voilà toute la consolation qu'il me donne. Qu'il tremble !

Mad. DORMIN.

Que dites-vous ?

DORMIN *ému, la regarde avec attendrissement.*

Pauvre femme infortunée ! (*après quelques minutes de silence.*) L'Hôte, est-il monté ce soir ?

Mad. DORMIN.

Oui, tout-à-l'heure !

DORMIN.

Et il a menacé ?

Mad. DORMIN.

Mais.... Vous savez bien comme il parle :— cependant je l'ai trouvé aujourd'hui un peu plus poli qu'à l'ordinaire.

DORMIN.

Vraiment ? Il m'a fait voir tout-à-l'heure combien il étoit honnête ; heureusement pour lui qu'il s'est échappé de mes mains. (*Il prend tout-à-coup un air pensif.*) Oui. — Il ne me reste pas d'autre moyen.

(*Il se leve pour sortir.*)

Mad. DORMIN.

Où allez-vous, Dormin?

DORMIN, *diſtrait & furieux.*

Je vais revenir ſur le champ.

Mad. DORMIN.

Mais il eſt déjà nuit. Où voulez-vous aller? Que voulez-vous faire? Prenez pitié de votre malheureuſe famille.

DORMIN.

De la pitié, moi? —En ont-ils jamais eu pour mes malheurs! Laiſſez-moi! — Laiſſez-moi, ma tendre amie.—Je veux te voir heureuſe, ma Clarice, ou ne plus vivre.

(Il s'arrache de ſes bras, & ſort l'œil étincelant de rage.)

Mad. DORMIN.

Non, non! Adélaïde, Au ſecours! —Dormin! *(Elle le ſuit.)* A mon ſecours.

ADÉLAIDE.

Ah mes pauvres Maîtres! Quel état affreux! Allez, courez Henri: ne le perdez pas un ſeul inſtant de vue. *(Henri ſort.)* Je frémis, quand je penſe aux ſuites funeſtes de cet

emportement. Toute la fureur du désespoir étoit peinte sur son front pâlissant.

Mad. DORMIN, *revenant.*

Il est parti ! Comme il s'est arraché de mes bras ! (*Elle tombe sur une chaise*) Mais quelle espérance a-t-il donc ? — Aucune, aucune, que son désespoir ! Adélaïde, ma chere Adélaïde.

ADÉLAIDE.

Tranquillisez-vous, Madame ; Henri le suivra par-tout, attentif à ses pas. J'entends du bruit, ce me semble ? On a frappé. (*Elle prend une bougie, court ouvrir la porte, & dit en revenant :*) M. le Baron de Thoreck.

SCENE IV.

LE BARON DE THORECK, Mad. DORMIN, ADÉLAIDE.

LE BARON.

BON soir, Madame.

Mad. DORMIN.

Ah Baron ! n'auriez-vous pas vu mon époux ?

LE BARON.

Seroit-ce Dormin? En entrant dans l'hôtel, un homme a passé près de moi comme un furieux. Je n'ai pu le connoître.

Mad. DORMIN.

C'étoit lui !

LE BARON.

Mais (*avec quelque étonnement*) que vous est-il donc arrivé? Vous paroissez hors de vous même?

Mad. DORMIN.

Ah, M. le Baron !

LE BARON.

Eh bien?

ADÉLAIDE, *voyant que Madame Dormin s'abandonne à sa douleur, prend le Baron à part.*

Nous sommes perdus! —Nos créanciers! —Notre Hôte veut nous faire sortir de sa maison.

LE BARON.

Comment?

ADÉLAIDE.

Et votre fidele ami M. de Frodenwal?——

Malheur

Malheur aux belles ames ! Comme on abuse de leur confiance !

LE BARON.

Quoi donc ? qu'a-t-il fait, Madame ?

ADÉLAIDE.

Ce qu'il a fait ? — Il nous a ravi le peu qui nous restoit.

LE BARON.

Je ne vous entends pas.

ADÉLAIDE.

Dans l'espoir de réussir auprès des Ministres par son crédit, M. Dormin lui a sacrifié tous les débris de sa fortune.

LE BARON.

Et sa demande lui a été refusée ?

ADÉLAIDE.

Malheureusement.

LE BARON.

Je vous entends. (*Il s'approche de Madame Dormin.*) Madame, — vous paroissez triste & rêveuse ?

Mad. DORMIN.

Excusez Baron ; je ne suis pas maîtresse de ma douleur. (*Elle lui présente un siége.*)

LE BARON *s'aſſied, en s'approchant de Madame Dormin.*

Que je vous plains ! Votre malheur eſt plus grand, que je ne l'avois d'abord imaginé, il eſt plus affreux, que vous ne le croyez vous-même.

Mad. DORMIN, *avec humeur.*

Mais pourquoi donc, Adélaïde, avez-vous dit à Monſieur.....

LE BARON.

L'aurois-je moins appris ? Pourquoi ne me donnez-vous pas toute votre confiance ? (*Il la regarde avec intérêt.*) Amie infortunée ! (*Il ſoupire*) Je vous trouverois encore heureuſe, ſi vous n'aviez à craindre que l'avide impatience de vos créanciers & les fourberies de Frodenwal ; — mais — je tremble que mes preſſentimens ne ſoient fondés.

Mad. DORMIN.

Quelles ſont vos craintes ?

LE BARON.

Pardonnez ! Je puis me tromper.

Mad. DORMIN.

Cruel ami, dès hier vous avez vingt fois inter-

rompu un aveu, à peine commencé, & qui ne pouvoit m'être indifférent. — Vous m'avez laissé tout-à-coup dans les plus affreuses inquiétudes; — & à présent.... Ah, je vous en conjure, expliquez-vous.

LE BARON, *avec un air de réserve.*

Ce n'est rien, Madame: — une idée en l'air peut-être.

Mad. DORMIN.

C'est un secret qui m'intéresse, — je le vois; — qui m'intéresse de très-près, — certainement; c'est encore un malheur nouveau. — Votre regard attendri me l'annonce. — Se pourroit-il que mon pere?....

LE BARON.

Non, Madame, — il ne sait pas que vous êtes ici.

Mad. DORMIN.

Ce n'est pas cela? Et qu'est-ce donc, cruel ami? Vous voulez, par générosité, me cacher mon malheur; — & vous percez mon cœur de mille traits déchirans.

LE BARON, *avec une douceur feinte.*

Madame! — Ne troublez pas votre repos.

Mad. DORMIN, *effrayée.*

Mon repos ?

LE BARON *à part, mais à dessein que Madame Dormin puisse l'entendre.*

Imprudent que je suis ! — Pourquoi faut-il que j'aie parlé !

Mad. DORMIN.

Vous me voyez dans une angoisse mortelle. —Qu'est-il donc arrivé ? — Il faut absolument que je le sache.

LE BARON.

Vous le voulez, Madame ? femme infortunée ! — Mais Dormin est mon ami, & tant que je le pourrai, je veux douter de son crime.

Mad. DORMIN.

De son crime ?

(*Le Baron hausse les épaules, & soupire.*)

ADÉLAIDE, *rêveuse.*

Seroit-il possible ? Ce seroit bien affreux !

Mad. DORMIN, *avec empressement.*

Mon Adélaïde, que veux-tu dire ?

ADÉLAIDE.

Que M. Dormin a des engagemens ſecrets, & que des mains étrangeres ont-peut-être reçu les préſens qu'il aſſure avoir faits à Frodenwal. Voilà ce que j'ai dernierement entendu murmurer à votre Hôte; & je n'en voulois rien croire.

Mad. DORMIN.

Comment?

LE BARON.

Adélaïde me diſpenſe de vous découvrir ce fatal ſecret. — Le cruel! A l'heure même où ſes amis redoublent d'efforts pour vous reconcilier tous les deux avec un pere irrité, il ſe livre à ces honteux excès!

Mad. DORMIN, *avec l'accent de la plus amere douleur.*

Ah Dormin!

LE BARON.

Que vous êtes à plaindre, trop ſenſible épouſe! Depuis ſix ans entiers vous ſupportez avec lui le poids de la miſere; vous dévorez en ſecret les affronts qui ſuivent l'indigence. La haine de votre famille vous pourſuit ſans relâche; vous

ſacrifiez votre ſanté, votre rang, vos biens, la tendre amitié d'un pere, l'eſtime de toutes les perſonnes honnêtes, tout enfin : — & à qui le ſacrifiez-vous ? à un infidele époux, un ingrat, un diſſipateur, un.....

Mad. Dormin.

Arrêtez, Monſieur ! Quel langage ! Qui vous porte à ces cruelles injures contre un ami !

Le Baron.

Pardonnez. Mon zele pour votre bonheur.... Peut-être eſt-ce une calomnie. — Il eſt peut-être encore digne de notre eſtime. (*Avec un ſoupir & comme s'il ne vouloit pas que Mad. Dormin entendît ſes dernieres paroles.*) Ah pourquoi faut-il qu'il n'en ſoit pas digne ! (*Il affecte un air ému.*) Vous me voyez attendri, Madame. Mon cœur ſenſible eſt foible comme le vôtre. Si l'amitié m'aveugle, l'amour jette auſſi un voile ſur vos yeux.



SCENE V.

PIPS, *deux bougies à la main.* LE COMTE D'OLBORN, *en habit de voyageur.* ARMAND, ETIENNE, *portant une malle.* LES PRÉCÉDENS.

PIPS.

Par ici, Monsieur; suivez-moi, je vous prie. (*En traversant le théatre, il conduit le Comte à l'appartement, qui fait face à la porte par laquelle ils sont entrés.*)

SCENE VI.

Mad. DORMIN, LE BARON, ADÉLAIDE.

LE BARON.

Et qu'est-ce donc? Cet étranger a-t-il quelque affaire dans votre appartement?

ADÉLAIDE.

Ces chambres sur la droite ne nous appartiennent pas.

LE BARON.

Il n'y a donc que ce paſſage pour y entrer?

ADÉLAIDE.

Non, il n'y a qu'un eſcalier, & ce ſalon eſt commun.

SCENE VII.

PIPS, LES PRÉCÉDENS.

LE BARON.

DITES-NOUS, M. Pips, pourquoi vous logez cet étranger dans cette chambre?

PIPS.

M. le Baron, je ſuis bien aiſe de vous dire que mes affaires ne vous regardent pas. Je ſuis le maître ici, je crois.

ADÉLAIDE.

Oh nous le ſavons bien!

PIPS.

Et vous, Mademoiſelle, je vous dis que je n'ai que faire de votre eſprit. Entendez-vous? —Il me faut mon argent.

ADÉLAIDE.

Encore? (*à part*) Vous l'aurez, M. Pips. Un peu de patience. Attendez ſeulement juſqu'à demain.

PIPS.

Attendez-moi ſous l'orme. — Je n'ai que trop attendu.

LE BARON.

Soyez donc un peu plus honnête. Vous oubliez, ce me ſemble, à qui vous parlez.

PIPS.

Cela m'eſt égal à moi; en tout cas, il me faut mon argent.

SCENE VIII.

ÉTIENNE, LES PRÉCÉDENS.

PIPS.

VIENDRAS-tu double fripon? Où étois-tu encore? — Je te.... Dépêchez-vous de ſervir à ſouper à cet étranger. — Il devoit arriver plutôt auſſi. S'en venir comme cela au milieu de la nuit!

ETIENNE.

Il ne veut pas ſouper.

PIPS.

Comment, pas ſouper ?

ETIENNE.

Il ne veut rien du tout.

PIPS.

Eh bien, il s'en paſſera. (*A part à Etienne.*) Ecoute. Pour ſon ſouper d'aujourd'hui, tu mettras douze francs ſur ſon mémoire. Il devoit ſouper.

ADÉLAIDE.

Cela eſt juſte.

PIPS.

Je vous ai déjà dit, Mademoiſelle, que je ne m'amuſe point du tout de vos plaiſanteries. (*A Etienne.*) Tu n'oublieras pas d'y mettre auſſi deux bouteilles de vin pour ſes poſtillons.

ETIENNE.

Les poſtillons n'ont pas bu de vin.

PIPS.

Ils auroient pu en boire. Commence par ſuivre mes ordres; & après, (*haut*) oui, tu fermeras après la porte de l'hôtel à la grande clef.

LE BARON.

Eſt-ce que le vin vous auroit fait perdre la mémoire, M. Pips? Ne ſavez-vous pas qu'il faut que je ſorte?

PIPS.

Je ſais mieux que vous, peut-être, ce que j'ai à faire. Etienne, va toujours écrire ce que je t'ai dit, & tu viendras quand je t'appellerai.

(*Etienne ſort.*)



SCENE IX.

Mad. DORMIN, LE BARON, ADÉLAIDE, PIPS.

PIPS.

MA jeune Demoiſelle, faites-moi, je vous prie, grace de vos réflexions. M'entendez-vous? Si j'ai bu quelques coups de bon vin, c'eſt mon vin que j'ai bu, & je n'ai de compte à rendre à perſonne. En un mot, il me faut mon argent: non, je ne prétends pas attendre davantage. (*En ſe retournant vers Madame Dormin.*) Je crois, Madame, que je m'explique aſſez clairement.

Mad. DORMIN.

Rien ne peut donc vous attendrir? Eh bien, prenez, voilà l'ouvrage de mes mains, & tout ce que je possede.

PIPS.

Bah! Tous ces chiffons-là ne me paieront jamais; — & cela est décidé, il me faut mon argent.

LE BARON.

M. Pips, vous commencez à m'ennuyer. A combien se monte votre mémoire?

PIPS.

Cela ne vous regarde pas, M. le Baron.

ADÉLAIDE.

Vous êtes un impertinent, M. Pips.

PIPS.

Moi, un impertinent?

LE BARON.

Allons, allons, on ne se fâche pas pour cela. Vous m'apporterez demain votre mémoire, & je le payerai.

PIPS.

Vous voulez le payer? Vous?

LE BARON.

Moi-même. Brifons là-deffus.

PIPS.

Demain?

LE BARON.

Demain.

PIPS.

Ha, ha! —ah, c'eft une autre chofe!

Mad. DORMIN.

M. le Baron.....

LE BARON.

Ne parlez donc pas de ce foible fervice, Madame; je ne trouve que du plaifir à vous obliger.

PIPS.

Oh j'en fuis bien fûr! Ni moi non plus, je n'ai pas un cœur de fer. J'aime à rendre fervice à tout le monde: mais auffi il me faut mon argent.

ADÉLAIDE.

Sans doute, vous avez un cœur très-fenfible.

PIPS.

Je vous regarde. Tenez, quand j'entends bavarder une fille fuivante, ou jafer un perroquet, c'eft la même chofe pour moi,—Oui!—Et—en un

mot—Qu'eſt-ce donc que je voulois dire? —Ah oui, M. Dormin n'eſt donc pas encore rentré?

ADÉLAIDE.

Vous le voyez bien.

PIPS.

Hem, hem. Il me ſemble cependant que puiſqu'il aime à ſe divertir, il devroit bien, de préférence, venir manger ſon argent chez ſon Hôte. Etienne, hé! Etienne.

SCENE X.

ETIENNE LES PRÉCÉDENS.

ETIENNE, *à moitié endormi.*

ME voilà, me voilà; vous m'avez appellé, je crois. Que voulez-vous?

PIPS.

Ce que je veux? Voyez donc comme il eſt éveillé? Prends garde de t'endormir. M. Dormin n'eſt pas rentré.

ETIENNE.

C'eſt bon.

PIPS.

Veux-tu bien être plus honnête, faquin, quand

tu es avec des étrangers qui me font l'honneur de loger dans mon hôtel, ou.... je t'apprendrai la politesse. Allons, alerte.

(*Etienne sort.*)

SCENE XI.

Mad. DORMIN, LE BARON, ADÉLAIDE, PIPS.

PIPS.

C'EST mon fils, à ce qu'on dit : mais c'est un drôle qui n'est pas trop poli ; il n'a pas une goutte du sang de son pere dans les veines.—Vous n'avez donc plus rien à m'ordonner ? — Voyons si cet étranger a fermé sa porte. (*Il va regarder par le trou de la serrure.*) Oui.—Vous n'avez rien à craindre de cet homme-là. Il dort dans la piece du fond, & son domestique couche dans la premiere chambre.—Ainsi donc—Bon soir, Madame. Bon soir, M. le Baron. —Ainsi donc, à demain.

LE BARON.

Oui. oui, (*tout bas à Pips*) J'aurai demain quelque chose à vous dire.

(*Pips sort.*)

SCENE XII.

Mad. DORMIN, LE BARON, ADÉLAIDE.

LE BARON, *regardant à sa montre.*

IL est déjà plus de minuit.

Mad. DORMIN.

Dormin ne vient pas.

LE BARON.

J'aurai demain l'honneur de vous revoir.

Mad. DORMIN.

Ah Baron ! Vous me laissez dans des inquiétudes affreuses.

LE BARON.

Non, Madame. C'est peut-être une calomnie. Efforcez-vous plutôt d'écarter loin de vous ces soupçons qui vous affligent. N'êtes-vous pas assez accablée de douleurs, femme respectable ? (*A part, mais toujours dans le dessein d'être entendu de Madame Dormin.*) Pauvre, méprisée, trahie, — le barbare !

Mad.

Mad. Dormin, *le fixant tout-à-coup d'un œil inquiet.*

Baron, — n'est-il pas vrai? Vous n'êtes pas un perfide qui feint de l'amitié pour mon mari. — Vous n'êtes qu'un juge févere.

Le Baron, *avec douceur, & paroissant très-ému.*

O ma plus douce amie, si votre œil pouvoit descendre jusques dans le fond de mon cœur! — Il suffit: si mon ami rentre ce soir, dites-lui que, malgré sa conduite honteuse.... Non, cachez lui plutôt toute ma colere. Craignez même qu'il ne vous échappe le plus léger reproche. Innocent ou coupable, ce rapport que vous lui feriez, pourroit allumer entre nous deux, une haine irréconciliable, & m'enlever même à jamais toutes les occasions de me rendre utile auprès de vous. Dites-lui plutôt que je m'intéresse vivement à son bonheur, & que je suis venu à ce sujet pour m'entretenir avec lui d'affaires sérieuses. Adélaïde. (*Il lui fait signe de garder le plus profond silence sur tout ce qui s'est passé.*) Bon soir, Madame. (*Il sort, suivi d'Adélaïde, qui tient une bougie à la main.*)

SCENE XIII.

Mad. DORMIN, *ensuite* ADÉLAIDE.

Mad. DORMIN.

DORMIN ! tu pourrois me trahir ? — Trahir ta Clarice ? Jamais, non jamais — Noire méchanceté, affreuse calomnie ! (*A Adélaïde qui rentre.*) Adélaïde, se pourroit-il que Dormin fut infidele ?

ADÉLAIDE.

J'espere qu'il n'en est rien, Madame ; mais — que voulez-vous que je réponde ? — Celui qui l'accuse est un homme — un ami — si généreux ! si respectable !

Mad. DORMIN.

Le Baron est un homme honnête : — on l'a trompé. Mais Dormin ne vient point ! — où est-il en ce moment, où est-il ? Son désespoir l'aura certainement entraîné à sa perte. Pere dénaturé, c'est ta haine, c'est ta cruauté qui ont creusé un abîme sous nos pas.

ADÉLAIDE.

Pourquoi vous affliger ainsi, Madame ?

Mad. DORMIN, *après un long silence.*

Aimable enfant, ma pauvre Emilie, la malédiction paternelle poursuit tes parens jusques sur ta tête innocente. Qui aura pitié de toi, ma fille, quand je ne serai plus? — Paix, Adélaïde. L'on a frappé, ce me semble?

ADÉLAIDE, *après avoir regardé à la porte.*

Non, Madame.

Mad. DORMIN.

Comme la nuit est déjà avancée! tout dort, tout est calme & tranquille.

ADÉLAIDE.

Ne cherchez donc pas à vous attendrir encore. Vous savez que souvent il vient avant dans la nuit, & quelquefois même beaucoup plus tard.

Mad. DORMIN.

Mais il ne m'a jamais quittée le désespoir dans le cœur. Tu le connois, Adélaïde. — Je crois entendre encore ses derniers adieux. « Je veux » te voir heureuse, ma Clarice, ou ne plus vivre ». Si tu ne vivois plus, Dormin!

ADÉLAIDE.

Comme vous êtes pâle: ciel! vous m'effrayez.

Mad. DORMIN.

Ce n'eſt rien, mon enfant. C'eſt déjà paſſé. (*après un moment de ſilence*) N'oubliez pas demain, Adélaïde, d'aller chercher ma fille. Cette femme généreuſe qui veut en prendre ſoin, eſt preſque auſſi pauvre que nous le ſommes. Elle veut ſoulager notre miſere ; —— mais elle vit elle-même dans la plus triſte indigence. —C'eſt pour cet enfant, cher Dormin, que tu dois reſpecter tes jours ; —tu le dois : mes forces épuiſées par la douleur, s'affoibliſſent. — Je ſens que je n'ai plus à ſupporter long-temps le poids de mes malheurs.—Tu pleures ? Fille honnête & ſenſible, n'eſt-ce pas que tu aimes mon Emilie ?

ADÉLAIDE.

Si je l'aime ? Ah !

Mad. DORMIN.

Hélas ! ſi déjà ſon trop malheureux pere lui étoit enlevé, lorſque tu m'auras fermé la paupiere, c'eſt à toi que je laiſſe cet enfant — de tous abandonné ! (*Elle pleure.*) Eleve ſon enfance ; & quand ſes graces ingénues, ſes tendres careſſes te forceront de ſourire, alors rappelle-toi ſa mere infortunée, qui t'aimoit comme ſon amie, & qui t'auroit rendue heureuſe, Adélaïde, ſi elle-même, elle avoit pu être heureuſe.

ADÉLAIDE.

Mais, Madame, — que faites-vous, hélas! —

Mad. DORMIN.

Ecoute. Tu connois cet homme dur, le Comte de Werling, ce Pere dénaturé! Il a maudit sa fille! — Quand ses vœux seront exaucés, quand je ne serai plus, va le trouver, dis lui que sa Clarice deshéritée, chassée de son sein paternel, est enfin descendue dans le tombeau; que jusqu'au dernier soupir elle n'a pas cessé de respecter son Pere & de l'aimer. Présente-lui ensuite mon Emilie; c'est son propre sang, c'est la seule enfant de sa fille infortunée. S'il la repousse.... Adélaïde, si d'une main dénaturée il la repousse, le barbare! presse-là sur ton cœur, & qu'elle soit ta fille.

ADÉLAIDE.

Ah, ne mourrez pas, je vous prie, ma chere maîtresse!

Mad. DORMIN.

C'est en vain, mon Adélaïde, que tu veux me consoler! Mon malheur n'est que trop véritable; cette idée m'accable, je succombe. Cette angoisse, (*mettant la main sur son cœur*) cette inquiétude!

ADÉLAIDE.

Qu'est-ce donc? (*Elle prête l'oreille*) J'entends

du bruit. On monte l'escalier : c'est peut-être M. Dormin !

Mad. DORMIN.

Courons au-devant de lui.

ADÉLAIDE *va prendre une bougie sur la table.*

Ah ! c'est notre Hôte.

SCENE XIV.

PIPS, *arrive en bonnet de nuit, à moitié deshabillé, ensuite* HENRI, LES PRÉCÉDENS.

PIPS, *tout essoufflé.*

EH bien ! ne l'avois-je pas dit ? il est mort, tout-à-fait mort.

(*Madame Dormin tombe sur un fauteuil.*)

ADÉLAIDE, *effrayée.*

Qui donc ? Qui ?

PIPS.

Qui ? votre Maître. Voici Henri qui a tout vu, demandez.

ADÉLAIDE, *s'appercevant que Madame Dormin se trouve mal.*

Que vois-je ? Madame, Madame, au secours,

au ſecours, M. Pips ! — Ma chere Maîtreſſe.

PIPS.

Que voulez-vous que j'y faſſe, moi?

ADÉLAÏDE.

Cœur de fer.

PIPS.

Tenez, Mademoiſelle, je me fâcherai; prenez garde à ce que vous dites.

ADÉLAÏDE.

Ah ma pauvre Maîtreſſe ! — Où trouver à préſent du ſecours?

PIPS.

Attendez-moi, attendez; je m'en vais promptement chercher un verre d'eau.



SCENE XV.

Mad. DORMIN, ADÉLAIDE, HENRI.

Mad. DORMIN, *se remettant un peu.*

DORMIN ! (*elle apperçoit Henri.*) Eſt-il mort ?

HENRI, *pleurant.*

Hélas Madame ! Vous ſavez avec quelle promptitude j'ai ſuivi ſes pas. Enfin je l'ai atteint près du Café de Wollner. « Que me voulez-vous » s'écria-t-il en m'appercevant tout-à-coup ? « Va » dire à ma femme que je m'en vais trouver » Frodenwal. J'ai à lui parler. » — Mais, Monſieur.... « Retire-toi, malheureux, retire-toi ». Et, en me repouſſant, il s'arme de ſon épée. —Pour ne point l'irriter davantage dans ſa fureur, je m'éloigne, mais de maniere cependant que je ne le perds jamais de vue. —Il reſta long-temps à ſe promener devant cette maiſon. Enfin j'en vois ſortir quelqu'un. « Ha ! Frodenwal » s'écrie M. Dormin. Il s'élance vers lui. Le fer croiſe le fer, j'entends crier, j'accours, je vois mon pauvre Maître étendu ſur le pavé, noyé dans ſon ſang.

(*Madame Dormin s'évanouit.*)

ADÉLAIDE.

Elle se meurt ! Dieu ! — Henri, vîte, aidez-moi, emportons-là sur son lit.

HENRI, *en conduisant Madame Dormin.*

Ah ! il est encore possible ici de donner du secours ; mais—mon Maître ; je voulois le secourir ; & l'on m'a repoussé.

SCENE XVI.

PIPS, *tenant un verre d'eau d'une main, & de l'autre un petit verre d'eau-de-vie*, LES PRÉCÉDENS.

PIPS.

Me voilà, me voilà ; voici de l'eau de fontaine & de l'eau-de-vie. — Eh bien ? Hé, Mademoiselle ! Henri ! Henri ! Prenez donc, c'est de l'eau-de-vie.

HENRI.

Vous n'y pensez pas ?

PIPS.

Mais c'est un baume qui rend la vie ; prenez

toujours, je vous dis que c'est bon pour les évanouissemens.

HENRI.

Laissez-nous tranquille. (*Il sort.*)

PIPS.

Ah je n'aime pas ces tons-là, M. Henri!—Oui dà, vous n'en voulez donc pas? Si l'on croit par-là me faire de la peine, on se trompe au moins. —Je le boirai, moi, je le boirai: & cela me fera du bien. Il faut pourtant que je leur donne ce verre d'eau de fontaine, elles pourroient en avoir besoin cette nuit. (*Il s'élance vers la porte, & il appelle*) Henri! hé! Henri!

HENRI, *en dehors.*

Que me voulez-vous?

PIPS.

Voici un verre d'eau. (*Henri vient le prendre, & rentre aussi-tôt.*) Hé!

HENRI, *en dehors.*

Eh bien?

PIPS.

Je vais fermer cette porte à double verrouil, & vous ouvrir celle d'à côté, pour que l'étran-

ger ne ſoit pas réveillé par tout le bruit que vous faites. — Hé, Henri! Henri!

HENRI.

Vous tairez-vous bientôt vous-même, maudit braillard! Que voulez-vous encore?

PIPS.

Tout beau, M. Henri, tout beau; allons, ſoyez honnête! Tenez — voilà que vous avez oublié ce métier, emportez-le.

(Henri prend le métier, & rentre.)

PIPS, *mettant les verrouils, & rangeant les chaiſes.*

Dormin eſt mort; elle eſt veuve; tout cela va à merveille. (*Il chancelle.*) Allons, allons. Eh bien! Comme mes yeux commencent tout-à-coup à ſe brouiller. Cela eſt ſingulier, hé, hé, hé, hé. (*Il rit d'un ſot rire.*) Aurois-je trop bu? C'eſt comme ſi je devois auſſi m'évanouir; allons, allons, je cours vîte prendre encore un petit verre de mon baume.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE BARON DE THORECK, *ensuite* PIPS.

LE BARON.

Ou eſt-il donc? (*Il regarde autour de lui.*) Je l'ai vu cependant monter devant moi.

PIPS.

Eh bien, me voilà.

LE BARON.

L'on peut à peine trouver dans tout ſon hôtel, une petite place où l'on ne ſoit pas entendu.

PIPS.

Tant mieux, morbleu, tant mieux; plus j'ai de monde, plus je gagne.

LE BARON.

Je n'ai que deux mots à te dire. Sommes-nous ſeuls?

PIPS.

Ne craignez rien, l'étranger dort, & la cage

(*en montrant la chambre de M. Dormin*) est fermée. Mais retirons-nous encore un peu de ce côté. Comme cela, bon. Je commence, avant tout, par vous féliciter.

LE BARON.

De quoi?

PIPS.

Comme vous faites l'étonné! Vous ne le savez donc pas?

LE BARON.

Quoi?

PIPS.

Que Dormin est parti pour l'autre monde. Comme elle a pleuré cette nuit!

LE BARON.

Il n'en est rien; Dormin n'est pas mort.

PIPS.

Pardonnez-moi. (*comme s'il se parloit à lui-même*) Henri n'est-il pas venu hier soir en apporter la nouvelle?

LE BARON.

Le domestique a dû le soupçonner. Son Maître est réellement tombé. Frodenwal qui croyoit l'avoir tué, voyant arriver la Garde, prit la fuite.

La Garde fit alors emporter Dormin légérement blessé, & dispersa le peuple. Voilà ce qui l'a empêché de savoir la vérité.

PIPS.

Aye, aye ! mais il est du moins en prison.

LE BARON.

Cela ne m'avance nullement. Je viens de chez le Gouverneur, qui m'a accordé sa liberté; dans une heure au plus tard, tu le verras arriver.

PIPS.

Vous avez demandé son élargissement? vous?

LE BARON.

Moi!

PIPS.

Mais pourquoi?

LE BARON.

Pour m'en faire un mérite auprès de sa femme, & d'un autre côté, si pour cette querelle Dormin restoit enchaîné dans les mains de la justice, cela donneroit peut-être lieu à des découvertes qui pourroient traverser mes projets & me nuire à moi-même. (*Avec un sourir perfide.*) Non, non; dans une heure le Comte le fait enlever, & l'on n'aura point besoin pour cela de grandes informations.

PIPS, *effrayé.*

Le Comte ſait donc qu'il demeure chez moi?

LE BARON.

Sois ſans inquiétude. Je lui ai appris, il eſt vrai, l'arrivée de Dormin en cette ville; mais je me ſuis bien gardé de lui découvrir la maiſon qu'il habite. Le Comte m'avoue de tout, & dans cette affaire j'ai pris des meſures ſi juſtes, que ni l'un, ni l'autre, je t'aſſure, nous n'avons rien à craindre.

PIPS.

A la bonne heure. Mais écoutez-moi. J'ai réfléchi l'autre jour ſur tout cela, & pour ne vous rien cacher, j'y vois encore bien des obſtacles. Voudriez-vous ſuivre mes conſeils?

LE BARON.

Voyons.

PIPS.

J'irois donc tout ſimplement trouver le Comte, & je lui dirois : Monſieur, j'aime votre fille, je l'aime. Après cela, on feroit enlever M. Dormin. J'épouſerois ſa femme, & tout ſeroit fini.

LE BARON.

Tu n'y entends rien. Elle me haïroit alors comme un fourbe qui auroit trompé ſon ami; je

dis plus, ces pourſuites pourroient amener une explication entre le Pere & la Fille; & voilà préciſément ce qu'il faut éviter, juſqu'au moment où je me ſerai aſſuré du cœur de la femme, & que j'aurai perdu mon ennemi ſans reſſource.

PIPS.

Que vous avez de ruſe ! Vous m'étonnez ! Ecoutez donc, je fais auſſi pour vous ſervir, tout ce qui dépend de moi. Je les harcelle, je les tourmente, je leur fait tout ſurpayer, je les déſeſpere. Hier, quelques minutes avant votre arrivée, je les ai bruſqués d'un ton ſi rude, je leur ai cauſé tant de frayeur, que je les en ai vu pâlir.

LE BARON.

Fort bien, fort bien : cependant il faut par la ſuite agir avec un peu plus de douceur. Il faut chercher à gagner ſa confiance, à exciter dans ſon cœur de la jalouſie. (*Pips éclate de rire.*) Et qu'as tu donc à rire ?

PIPS.

C'eſt que je ne crois pas que Madame Dormin devienne jamais amoureuſe de moi.

LE BARON.

Ce n'eſt pas cela non plus. Je veux que tu

prennes

prennes un ton myſtérieux, que tu affectes un air d'intelligence, comme ſi tu étois inſtruit de quelques intrigues de ſon mari. En un mot, il faut que tu finiſſes ce que tu as ſi heureuſement commencé.

PIPS.

Oh, je vous entends bien à préſent. Que dites-vous de la maniere dont je lui ai tout-à-coup donné une maîtreſſe? Mes ſoupçons ont-ils pris racine?

LE BARON.

Certes! Et je les ai fait germer.

PIPS.

Oui-dà! Ce qu'il y a de plus heureux, c'eſt que notre jeune homme une fois rentré en priſon, ne pourra plus ſe défendre. Laiſſez-moi faire. Le domeſtique & la fille de chambre ſe feroient mettre en pieces pour leurs Maîtres! — Que je vais leur en conter de belles. Ce ſont des chats ſtupides qui me prêteront leurs pattes pour tirer les marrons du feu; & moi je ſuis le ruſé Bertrand qui les mangerai. Oh, j'ai plus d'un tour dans mon ſac; je ſuis fin auſſi, moi!

LE BARON.

A merveille, & ſur-tout il faut que tu ſémes

entr'eux la désunion. Je la vois déjà s'allumer. L'indigence affreuse dans laquelle elle se croit tombée par la conduite de son mari, avance mes succès. Son cœur qui se laisse abattre, commence à se refroidir.—Encore une imprudence de son mari, que je saurai lui peindre avec de certaines couleurs; une foule de créanciers avides; de ma part de beaux semblans de générosité; un peu de jalousie que je ferai naître dans ce cœur sensible, ou sous le voile de la pitié, j'enfoncerai un trait déchirant; enfin de la prudence, & cette femme est à moi. — Mais qu'elle ne s'apperçoive jamais que sa naissance te soit connue.

PIPS.

Reposez-vous sur moi. Ne voyez-vous donc pas tous les jours de quel ton je lui parle?

LE BARON.

Je suis parfaitement content. Emploie toute ton adresse à me faire réussir, & je te compterai sur le champ les cent pistoles promises.

PIPS.

Vous êtes très-généreux, M. le Baron; mais à propos de pistoles, —vous avez promis—hier au soir—de me payer le mémoire de M. Dormin. Tenez, le voici.

LE BARON.

Ne sais-tu pas qu'elles étoient mes vues, en te faisant cette promesse?

PIPS.

Oui, oui, je sais bien tout cela; mais je suis très-pressé de mon argent.

LE BARON.

Voici deux louis. Je te les donne.

PIPS.

Vous avez bien de la bonté, certainement; mais le mémoire?

LE BARON.

Tu peux compter sur moi. Dis-leur toujours en attendant, que tout est payé. *(Il regarde de tous côtés.)* Comme on pourroit nous surprendre, je vais entrer, & lui annoncer la santé & l'élargissement de Dormin. Nous pourrons nous revoir ensuite.

(Il va pour sortir.)

PIPS.

Un moment donc; attendez, attendez; j'avois poussé les verrouils: allons, entrez à présent.

LE BARON.

M. Pips! Je compte sur ta discrétion? *(Il sort.)*

SCENE II.

PIPS *seul.*

OUI, certes, de la discrétion; mais non pour le mémoire; — malgré les plus heureuses apparences du succès, cela pourroit à la fin tourner à mal. Et qui en feroit la dupe? Moi. Non, non, mon cher M. le Baron de Thoreck. Pour vous faire plaisir, je mentirai, & je tromperai tant que vous le voudrez; mais — il me faut aussi mon argent.

SCENE III.

ARMAND, PIPS.

ARMAND, *sortant à moitié habillé de la chambre du Comte.*

C'EST vous notre Hôte, bon jour. (*Il regarde de tous côtés.*) A qui parliez-vous donc?

PIPS.

A moi-même, Monsieur; y trouvez-vous à redire?

ARMAND.

Allons, allons, excusez. Faites apprêter tout

de ſuite le déjeûner de mon Maître, il veut ſortir.

PIPS.

Le jour eſt à peine levé.

ARMAND.

Dans une heure, au plus tard, vîte, dépêchez-vous.

PIPS.

Un peu moins de vivacité, s'il vous plaît, ce déjeûner ſe fera.

ARMAND.

Vous m'avez l'air très-poli.

PIPS.

Tout auſſi poli que vous l'êtes, m'entendez-vous?

ARMAND.

Non, je ne vous entends pas bien.

PIPS.

Je vous dis que je ſuis tout auſſi poli que vous.

ARMAND.

Comment?

PIPS.

Je vous dis que je ſuis poli.

ARMAND.

A la bonne heure.

PIPS.

Je crois que vous me raillez?

ARMAND.

Je n'ai garde. (*Il va pour sortir.*)

PIPS.

Ecoutez, si votre Maître a besoin d'une voiture, j'en ai plusieurs à son service.

ARMAND.

Tant mieux, vous m'éviterez la peine d'en aller chercher ailleurs.

PIPS.

Qu'est-ce donc que votre Maître?

ARMAND.

Un Etranger.

PIPS.

Mais encore, je veux savoir son nom.

ARMAND.

Pourquoi faire?

PIPS.

Parce qu'il faut que je le sache! Et parce qu'on

ne ſait pas quelquefois ſi l'on fait à ſes hôtes trop ou trop peu d'honneur.

ARMAND.

Hm. — Nous n'avons pas à craindre, ce me ſemble, que vous nous en faſſiez trop. (*Il ſort & rentre auſſi-tôt.*) Ah ! je l'avois oublié. Ne ſauriez-vous pas où le Comte de Werling demeure ?

PIPS.

Le Comte de Werling ? Que lui demandez-vous ?

ARMAND.

Je vous demande où demeure le Comte de Werling ?

PIPS.

Il n'eſt pas néceſſaire de crier ſi fort, je ne ſuis pas ſourd, moi ; il demeure ici près, ſur la grande Place.

ARMAND.

Grand merci. (*Il s'en va.*)

PIPS, *l'arrêtant.*

Ecoutez moi donc : ſi votre Maître a quelque choſe à ſolliciter auprès du Comte, — je puis, pourvu que j'en ſois bien récompenſé, vous être utile.

ARMAND.

Comment cela ?

PIPS.

J'ai un frere qui parle très-ſouvent au Comte.

ARMAND.

Vraiment ?

PIPS, *vivement.*

Oui, Monſieur, oui; vous n'avez pas beſoin d'ouvrir de grands yeux pour cela ? (*ſe radouciſſant, & d'un air de confiance.*) Entre-nous, mon frere eſt—le coëffeur du Comte.

ARMAND.

Diable ! Cela eſt fort heureux pour nous; ſans raillerie, la protection d'un coëffeur eſt ſouvent très-utile ; auſſi nous ne manquerons pas de nous recommander à la protection de M. le coëffeur. Dépêchez toujours, hâtez-vous de nous envoyer le déjeûner. (*Il rentre dans la chambre de ſon Maître.*)



SCENE IV.

PIPS *seul.*

QUE peut-il donc vouloir au Comte de Werling ? S'il alloit être un de ses amis ? Il faudroit, pour nous achever de peindre, que le Comte vint lui rendre visite, & qu'il trouvât ici sa fille. Vîte, allons apprendre tout cela au Baron.

SCENE V.

ADÉLAIDE, PIPS.

ADÉLAIDE.

BON jour, M. Pips. Allez-vous nous envoyer le thé ?

PIPS.

Un moment, Mademoiselle ! Le Baron va-t-il bien-tôt venir ?

ADÉLAIDE.

Il parle encore à ma Maîtresse. L'attendez-vous?

PIPS.

Non : je voudrois seulement qu'il me dit... Votre Maîtresse va-t-elle mieux ?

ADÉLAIDE.

Dieu merci.

PIPS.

Le ſcélérat, l'infidele ! qu'il lui cauſe de chagrins ! Si je n'avois le cœur trop ſenſible vous auriez paſſé cette nuit dans la rue. Mais il n'eſt que trop vrai : l'on oblige toujours des ingrats.

ADÉLAIDE.

En vérité, M. Pips, il faut que vous ſoyez devenu fol, ou qu'à force de trop boire, vous ayez perdu la raiſon : car jamais homme ſenſé ne déraiſonne comme vous.

PIPS.

Oui, oui, tout cela eſt fort bien, ma folie eſt plus raiſonnable que vous ne le penſez ; & je vous conjure de ne me parler plus de cette maniere. M'entendez-vous ?

ADÉLAIDE.

Parfaitement.

PIPS.

Car il ne faut pas vous aller mettre en tête que le ſavoir du monde entier eſt retiré chez vous, Mademoiſelle. Et en un mot, il me faut mon argent.

ADÉLAIDE, *sourit.*

Encore ?

PIPS.

Il n'y a point du tout à rire. Le Baron ne m'a point encore payé, & nous allons voir.

ADÉLAIDE.

Vous n'êtes pas encore payé ?

PIPS.

Vous l'entendez bien.

ADÉLAIDE.

Cela m'étonne. Mais il le disoit tout à l'heure à ma Maîtresse !

PIPS.

Tout cela est fort bon, Mademoiselle. Il est possible qu'il l'ait dit. Peut-être même a-t-il dessein de me payer. Mais il ne l'a point encore fait. Eh bien, riez donc !

ADÉLAIDE.

A quelle somme se monte votre mémoire ?

PIPS.

Cela ne vous regarde pas.

ADÉLAIDE.

Vous êtes bien insolent

PIPS.

Comment, comment?

ADÉLAIDE.

Je vous demande le prix de votre mémoire, Monſieur. Je veux le payer.

PIPS

Vous voulez le payer? Vous?

ADÉLAIDE.

Moi-même; allons vîte.

PIPS.

Vous-voulez le payer?

ADÉLAIDE.

Oui, oui, oui.

PIPS.

Allons, nous allons voir ce qu'il en ſera. Vous voulez le payer? (*Il cherche, en riant, le mémoire dans ſa poche.*) Pour deux mois & un jour de loyer, le dîner, le ſouper, le thé, le café, &c. &c. le total ſe monte à ſix cent quatre-vingt-dix-neuf livres onze ſols trois deniers.

ADÉLAIDE.

Six cent quatre-vingt-dix-neuf livres?

PIPS.

Onze ſols trois deniers.

ADÉLAIDE.

M. Pips?

PIPS.

Eh bien?

ADÉLAIDE.

Vous n'avez certainement point oublié le vin des poſtillons?

PIPS.

Quel vin?

ADÉLAIDE.

Le vin qu'ils auroient pu boire.

PIPS.

Je ſens que vous allez me fâcher.

ADÉLAIDE.

Vous devriez rougir de honte, Monſieur, vous qui connoiſſez la triſte ſituation de ma pauvre Maîtreſſe!

PIPS.

Je m'embarraſſe fort peu, moi, *de leur triſte ſituation.* Il me faut mon argent.

ADÉLAIDE.

Vous l'aurez tout à l'heure. (*Elle tire de sa poche un paquet de papiers, cacheté en noir, mais déjà ouvert. Elle en donne un à Pips.*) Tenez, voici un *billet à vue* sur M. Mandel, votre voisin. Il est de cent pistoles. Allez le recevoir, & vous me rendrez le reste.

PIPS *lit*:

Payez à Mademoiselle Frédéric Adélaïde Annball. C'est votre nom, Mademoiselle? Est-ce que vous acquittez les dettes de votre Maîtresse?

ADÉLAIDE.

N'avez-vous pas ce que vous demandez? Cela doit vous suffire, ce me semble. Allez me signer une quittance, & remettez ce mémoire entre mes mains. — Gardez-vous bien que Madame Dormin le sache.

PIPS.

Voilà qui est plaisant.

ADÉLAIDE.

Dépêchez-vous de revenir, & sur-tout bouche cousue.

PIPS, *en souriant*.

Vous êtes riche, à ce que je vois. (*à part*)

Cela feroit aſſez bien mon affaire ; mais voilà ce diable d'homme qui revient. (*haut*) Allons, je m'en vais courir toucher mon argent. Enſuite je vous parlerai, Mademoiſelle, je vous parlerai.
(*Il ſort.*)

SCENE VI.

ARMAND, ADÉLAIDE.

ARMAND, *traverſant le ſalon, apperçoit Adélaïde.*

DIABLE ! Voilà un joli minois. Votre très-humble ſerviteur, ma belle Demoiſelle ! Ou je me trompe, ou vous êtes l'aimable fille de chambre de cette jolie Dame que nous avons vu hier au ſoir aſſiſe avec vous dans ce ſalon ?

ADÉLAIDE.

Pour vous ſervir. Et vous êtes l'excellent domeſtique de ce vieux Monſieur qui a traverſé hier au ſoir ce ſalon ?

ARMAND.

A vous rendre mes devoirs.

ADÉLAIDE.

Quel eſt donc ce vieux Monſieur-là, s'il m'eſt toutefois permis de vous le demander.

ARMAND.

C'eſt un Monſieur, qui veut reſter ici *incognito.*

ADÉLAIDE.

Et il ſe nomme?

ARMAND.

Son nom eſt... un ſecret. Mais vous, Mademoiſelle, votre Maîtreſſe?

ADÉLAIDE.

Vit ici, *incognito.*

ARMAND.

Mais ſon nom?

ADÉLAIDE.

C'eſt—*un ſecret.*

ARMAND.

Cela eſt ſingulier. Mais pourrois-je apprendre au moins?....

ADÉLAIDE.

Paix, voici ma Maîtreſſe.

ARMAND.

Ainſi donc, au revoir ma belle voiſine. Je ſors pour annonçer mon Maître dans certaine maiſon.

SCENE

SCENE VII.

Madame DORMIN, ADÉLAIDE.

Mad. DORMIN.

QUEL eſt cet homme ?

ADÉLAIDE.

Un domeſtique de notre nouveau voiſin. Où donc eſt allé le Baron ?

Mad. DORMIN.

Il eſt deſcendu par le petit eſcalier. Je ne lui avois pas rendu juſtice, Adélaïde. Thoreck eſt un ami ſincere & ſenſible. C'eſt à ſa généreuſe ſollicitation que je dois la liberté de mon époux.

ADÉLAIDE.

Voulez-vous cependant que je vous ouvre mon cœur ? ... Vous me déſeſpérez, Madame : au lieu de vous réjouir de ce que M. Dormin reſpire encore, vous recommencez à pleurer. (*Elle pleure.*) Voulez-vous donc que tout le monde pleure ?

Mad. DORMIN.

Et qui ſent plus vivement que moi le bonheur que le ciel m'envoie en me conſervant Dormin.

Mais ſa querelle avec Frodenwal, les ſoupçons du Baron....

ADÉLAIDE.

Eh bien?

Mad. DORMIN.

Le Baron croit Frodenwal éperduement épris de la maîtreſſe de l'ingrat Dormin; & leur combat, ſelon toute apparence, eſt un effet de ſa jalouſie. Si, pour mon malheur, ſes ſoupçons étoient fondés!

SCENE VIII.

ETIENNE *porte le café dans la chambre du Comte, & en ſort preſque auſſi-tôt.* PIPS *arrive avec une théïere à la main.* LES PRÉCÉDENS.

PIPS, *d'un air très-poli.*

BON jour Madame. J'ai l'honneur de vous ſouhaiter bien le bon jour. Je vous apporte votre thé.

Mad. DORMIN.

Vous prenez vous-même cette peine?

PIPS.

Je n'en trouve point à vous ſervir, Madame!

pourvu que je ſois payé. Eh bien, Mademoiſelle, tout eſt arrangé. M. Mandel eſt venu lui-même me parler ; & dans une heure il m'enverra mon argent.

Mad. DORMIN.

Quel argent ? (*Adélaïde fait ſigne à Pips de ſe taire : Madame Dormin l'apperçoit.*) Dites, je vous prie, Monſieur, quel eſt cet argent que vous allez recevoir ?

PIPS.

C'eſt —— (*Adélaïde lui fait ſigne.*) Oui, voilà Mademoiſelle qui me fait ſigne. —Ah, vous pouvez compter ſur ma diſcrétion.

ADÉLAIDE.

Oui, il y paroît.

PIPS.

Mais il ne faut pas me dire des injures ; ou je révele tout le myſtere.

ADÉLAIDE.

Toujours de mieux en mieux.

PIPS.

Au reſte, que m'importe. Je recevrai toujours mon argent, & vous pourrez enſuite vous arranger avec Madame.

Mad. DORMIN.

Je vous en conjure, M. Pips, expliquez-vous.

PIPS.

Il n'y a pas là de grandes explications. Mademoiselle m'a donné un mandat, — il eſt bon, & je ſerai payé.

Mad. DORMIN.

De quoi ?

PIPS.

Belle demande ! De votre mémoire.

Mad. DORMIN.

De mon mémoire ? M. le Baron m'avoit promis de vous ſatisfaire.

PIPS.

Oui. M. le Baron a promis de me payer ; & Mademoiselle m'a payé : car ſon mandat vaut du comptant.

Mad. DORMIN.

Vous ſavez, Adélaïde, ce que je vous ai dit hier au ſoir. M. Pips, c'eſt moi qui vous dois. Rendez-lui ſon mandat.

PIPS.

Le rendre ? Oh, je m'en garderai bien ! « *Un*

bon tien vaut, dit-on, *mieux que deux tu l'auras. L'un eſt sûr, l'autre ne l'eſt pas* ». Arrangez-vous enſemble toutes les deux. — (*A part*) Il faut pourtant que je m'éclairciſſe là-deſſus.. (*Il fait ſemblant de s'en aller, & revient auſſi-tôt les écouter*).

Mad. DORMIN.

Il faut nous ſéparer, mon Adélaïde, il faut nous ſéparer. Je trouverai peut-être encore le moyen de te rendre cet argent.

ADÉLAIDE.

Moi, vous quitter? Hier encore ne m'avez-vous pas chargé de ſervir de mere à votre Emilie?

Mad. DORMIN.

Cela eſt vrai; mais je veux....

ADÉLAIDE.

Non, je ne veux plus rien entendre. Je ne cede plus mes droits. Et d'ailleurs ne vous ai-je pas dit l'autre jour qu'une de mes parentes riche m'avoit nommée, par ſon teſtament, ſa légataire univérſelle? Elle vient de mourir: en voici la nouvelle que j'ai reçue hier.

Mad. DORMIN.

Je le crois: tu ſais ſi je deſire de te voir heureuſe. Je t'en félicite de tout mon cœur.

ADÉLAIDE.

Comme vous le voyez, je ſuis une jeune fille riche. J'aime à faire profiter mon argent; & ma foi, je ne ſaurois le placer ailleurs à plus gros intérêts. — Mais, Madame, ne m'avez-vous pas dit mille fois que ſi vous étiez heureuſe vous combleriez ma fortune : & moi qui ſuis heureuſe, ne ſerois-je pas une ingrate ſi je ne m'empreſſois d'adoucir vos malheurs ? Ainſi vous voyez donc que j'ai la raiſon de mon côté.

Mad. DORMIN.

Adélaïde ! (*Elle la regarde un moment, puis l'embraſſe avec tranſport.*) Mon amie, ma meilleure amie, que j'étois injuſte envers toi.

PIPS.

Je n'en puis revenir. Voilà ce que j'appelle une bien aimable fille.

ADÉLAIDE.

Comment, Monſieur, vous oſez nous eſpionner.

PIPS.

Eſpionner ? ah ! j'ai ſeulement écouté un peu à la porte.

ADÉLAIDE.

Monſieur Pips, Monſieur Pips !

PIPS.

Allons donc, n'en parlons plus. Qu'eſt-ce que cela fait au reſte. Vraiment M. Dormin doit être bien content d'avoir une Demoiſelle ſi riche à ſon ſervice.

ADÉLAIDE.

Vous avez reçu votre argent, Monſieur, & nous voudrions bien avoir la liberté d'être ſeules quand nous le deſirons.

PIPS.

Oui, ma belle enfant, pourvu que vous ne vous fâchiez pas contre moi. Je ferai tout ce qui peut vous faire plaiſir. Mais quand vous aurez fini avec Madame, je voudrois bien vous entretenir un moment en particulier.

ADÉLAIDE.

Oui, oui, mais dépêchez-vous de vous retirer.

PIPS.

Dans la minute; je vais d'abord m'informer ſi cet étranger n'auroit point quelques ordres à me donner.

(*Il entre dans la chambre de l'étranger.*)



SCENE IX.

HENRI, *ensuite* DORMIN, Mad. DORMIN, ADÉLAIDE.

HENRI.

Nous l'avons enfin.

Mad. DORMIN.

Où donc est-il ? où est-il ?

HENRI.

Le voici.

(*Dormin arrive d'un pas triste & silencieux.*)

Mad. DORMIN *se précipitant dans ses bras.*

Ah Dormin !

DORMIN.

Ma Clarice ! — Que je vous ai causé de chagrin !

Mad. DORMIN.

Tu m'es rendu : tout est oublié.

DORMIN.

Moi & votre malheur, nous vous sommes rendus.

Mad. DORMIN.

Non, non. Je me crois dans tes bras la plus heureuſe d'entre les femmes.

DORMIN.

Moi & l'infortune, nous ſommes inſéparables; elle me ſuit comme une ombre attachée à mes pas. Sans moi, Clarice, vous ſeriez heureuſe.

Mad. DORMIN.

Heureuſe, ſans toi? — cruel!

DORMIN.

Ne m'attendriſſez donc plus par vos larmes. Le temps approche où nous ſerons forcés de nous ſéparer ſans retour. Commencez donc par vous armer de courage.

Mad. DORMIN.

Nous ſéparer? Nous ſéparer, ingrat? Serois-tu aſſez barbare?

DORMIN.

Votre Pere vous pardonnera, & moi, infortuné que je ſuis, je vois déja ſous mes pas un abîme s'entrouvrir. (*Il la regarde d'un œil triſte.*) Et vous auſſi, Clarice, vous périrez ſans retour, ſi vous ne m'abandonnez.

Mad. DORMIN.

Moi t'abandonner? & toi? mon Dormin!

DORMIN, *avec impatience.*

Que me demandez-vous encore? J'ai perdu tout eſpoir de vous procurer un peu d'aiſance — De l'aiſance? le néceſſaire m'eſt ravi. Seriez-vous aſſez inſenſée pour aller mendier avec moi la pitié d'un étranger? Détrompez-vous, ſi vous croyez encore à la pitié. Moi, vous & votre enfant nous mourrons épuiſés de fatigues & de miſere au milieu des monſtres qui regorgent de biens.

Mad. DORMIN.

Non Dormin, non. Nous ne ſommes pas auſſi malheureux que vous le croyez. Nous avons encore des amis.

DORMIN.

Des amis? — des fourbes, des traîtres.

Mad. DORMIN.

Non Dormin, voyez cette fille généreuſe & ſenſible: voyez le Baron.

DORMIN, *bruſquement.*

Eſt-ce votre ami, ou le mien?

Mad. DORMIN.

C'eſt notre ami commun.

DORMIN.

Ce n'eſt point un hypocrite ? ô le perfide, qu'il tremble !

Mad. DORMIN.

Qui vous a inſpiré ces injurieux ſoupçons ?

DORMIN.

Je le croyois.

Mad. DORMIN.

Vous auroit-il offenſé par ſes reproches ? Pardonnez à ſa franchiſe. C'eſt un véritable ami, mais un juge ſevere.

SCENE X.

PIPS, LES PRÉCÉDENS.

PIPS.

AH votre ſerviteur ; ſerviteur M. Dormin. Je vous fais compliment. — Et mais auſſi vous êtes ſi vif.

DORMIN.

Que voulez-vous dire ?

PIPS.

Je parle de votre querelle avec M. de Pro-

denwal : félicitez-vous, jour de Dieu, de vous en être ſi heureuſement tiré ; car, ma foi, votre affaire auroit peut-être pris une aſſez mauvaiſe tournure, ſi l'honnête M. Baron de Thoreck ne s'étoit pas ſi généreuſement employé pour vous faire élargir.

DORMIN.

Thoreck ? (*à Madame Dormin*) C'eſt donc à Thoreck que je dois ma liberté ?

PIPS.

Comment, vous ne le ſaviez pas ! Comme il étoit inquiet de votre ſort lorſqu'on eſt venu nous apprendre hier au ſoir que vous étiez tué. Et enſuite il auroit fallu voir Madame Dormin. Ce fut une ſurpriſe ſi violente. — Non, vous ne ſauriez croire toutes les peines que nous avons eu pour la rappeller à la vie ? Demandez.

ADÉLAIDE.

Cela eſt vrai. Vous nous avez apporté un verre d'eau, & vous êtes allé coucher, après avoir barricadé notre porte de trois verroux.

PIPS.

Mademoiſelle ! Mademoiſelle !

DORMIN.

Vous avez voulu chaſſer hier ma femme de votre hôtel ?

PIPS.

Je vous demande pardon: & pourquoi, mon dieu, lui donnerai-je congé. J'en ſuis certes bien éloigné. C'eſt avec toute l'honnêteté poſſible que je lui ai demandé ce qui m'eſt dû.

DORMIN.

Vous êtes un ruſtre impertinent.

PIPS.

Qui?

DORMIN.

Un brutal inſolent à qui je veux apprendre à vivre.

PIPS.

Comment donc, comment? me dire des injures? à moi? chez moi? (*Tout tremblant*,) mon cher M. Dormin, n'allez pas croire que j'aie peur au moins: car ſans ma prudence & le reſpect que j'ai pour votre pauvre femme & pour Mademoiſelle, vous verriez à mon tour ſur quel ton je vous parlerois.

DORMIN.

A moi? ſcélerat, à moi?

Mad. DORMIN.

Que faites-vous, Dormin?

PIPS, *pleurant.*

Eſt-ce permis, cela? moi, qui vous aime tant! moi, qui vous ai toujours fait tant de bien : mais je l'ai toujours dit, on ne rencontre que des ingrats. Il viendra un temps peut-être où vous nous parlerez d'un air plus ſoumis.

DORMIN.

Ah miſérable! (*Il va pour le fraper, Pips court vers la porte & tombe ſur un Domeſtique qui entre.*)



SCENE XI.

ERNEST, LES PRÉCÉDENS.

PIPS, *jette de temps en temps un regard effrayé ſur M. Dormin.*

QUE demandez-vous? —Ah c'eſt vous, oui, c'eſt vous M. Erneſt? Que ſouhaitez-vous?

ERNEST.

Ne vous eſt-il pas arrivé hier au ſoir un étranger de Londres?

PIPS.

Oui, il loge ici. Qui vous envoie?

ERNEST.

Mon Maître, le Comte de Werling.

DORMIN *à part.*

Le Comte de Werling?

Mad. DORMIN, *à part.*

Mon pere?

PIPS.

Vous avez donc quitté votre ancien Maître?

ERNEST.

Il y a long-temps. Je sers M. le Comte depuis deux mois. Voulez-vous bien l'annoncer?

PIPS.

L'annoncer? est-il déja arrivé?

ERNEST.

Oui, il est en bas dans sa voiture.

PIPS.

Tout à l'heure. (*Il entre dans la chambre de l'étranger.*)



SCENE XII.

DORMIN, Mad. DORMIN, ADÉLAIDE, HENRI, ERNEST.

Mad. DORMIN.

VIENS, Dormin, viens, rentrons, de peur qu'il ne ſurprenne ici ſa fille.

DORMIN.

Je crois que l'enfer conjuré s'arme pour nous pourſuivre.

(*M. & Madame Dormin, Adélaïde & Henri ſortent.*)

ERNEST.

Et quelle mouche les pique donc? On diroit qu'ils n'ont pas la conſcience bien pure.

SCENE XIII.

PIPS, ERNEST.

ERNEST.

QUI ſont donc ces gens-là? Ils fuyent d'un air effrayé comme ſi le feu brûloit la maiſon.

PIPS.

PIPS.

Ha, ce n'eſt pas grand choſe. Je les loge par compaſſion. Ils ont le timbre un peu brouillé.

ERNEST.

Je m'en ſuis apperçu tout de ſuite, car je leur ai vu faire à tous de ſingulieres grimaces! Eh bien, cet Etranger eſt-il viſible?

PIPS.

Oui, il attend votre maître.

(*Erneſt ſort.*)

SCENE XIV.

PIPS *ſeul.*

HA, ha, ha! comme ils ont ouvert de grands yeux! Patience, mon cher M. Dormin, patience. Vous me payerez cherement toutes vos injures. Je me ſuis tû, car ce diable d'homme auroit pu faire un mauvais coup, & d'ailleurs — c'étoit pour faire plaiſir au Baron. Non; que l'on ne m'appelle jamais Pips, ſi je ne force enfin ce bouillant jeune homme à prendre la fuite où à ſe pendre de déſeſpoir. Je rirois de grand cœur, par exemple,

ſi le haſard lui faiſoit rencontrer ici M. ſon beau-pere ! Mais il s'en gardera bien !

SCENE XV.

LE COMTE DE WERLING, ERNERST, PIPS.

LE C. DE WERLING.

BON jour, M. Pips ! Où demeure cet Etranger ?

PIPS.

Dans la chambre que voici. Voulez-vous bien me ſuivre, M. le Comte ? (*Il conduit le Comte dans la chambre de l'étranger, & revient auſſi-tôt.*) A-t-il renvoyé ſon caroſſe ?

ERNEST.

Non, il eſt en bas. Sa viſite ne ſera pas longue.

PIPS.

Eh bien, deſcendons en attendant, & déjeûnons enſemble.

ERNEST.

Je le veux bien.

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE DE WERLING, LE COMTE D'OLBORN.

LE C. D'OLBORN *conduisant le Comte de Werling.*

Si j'osois vous suivre !

LE C. DE WERLING.

Encore deux heures de patience, & vous n'aurez plus rien à craindre.

LE C. D'OLBORN.

Mon cœur en ressent une joie bien grande.

LE C. DE WERLING.

N'est-il pas vrai que le cœur ému palpite ? mais vous n'avez donc plus entendu parler de votre fils ? Il ne vous a donc jamais donné de ses nouvelles ?

LE C. D'OLBORN.

Non : il voyageoit dans l'étranger lorsque je

tombai tout-à-coup dans la disgrace. Je fus obligé de prendre la fuite, sans savoir où il étoit alors, & sans pouvoir l'informer du lieu de ma retraite.

LE C. DE WERLING.

Rassurez-vous, cher Comte, dès que vous aurez repris votre rang & vos titres, votre fils se retrouvera bientôt.

LE C. D'OLBORN *avec un soupir.*

S'il vit encore !

LE C. DE WERLING.

Et qui lui auroit donc ôté la vie? C'est à moi, cher ami, à qui il est permis de soupirer !

LE C. D'OLBORN.

Vous? de quoi?

LE C. DE WERLING.

Vous avez encore quelque espérance de retrouver un fils que vous aimez : mais moi. Ah pardonnez ! je ne puis y penser que mon cœur paternel ne se brise. — J'avois jadis une fille !

LE C. D'OLBORN.

Votre fille? seroit-elle morte?

LE C. DE WERLING.

Peut-être, il vaudroit mieux que je n'eusse plus

de fille ! Il y a bientôt six ans qu'un séducteur s'introduisit dans ma maison, & s'enfuit avec elle. Je ne l'ai jamais revue. Vous croyez peut-être qu'ils sont venus à mes pieds implorer leur pardon ? Les ingrats ! Avec quelle indifférence ils m'ont abandonné !

LE C. D'OLBORN.

Une fille si aimable, si tendre ! Seroit-il possible !

LE C. DE WERLING.

Oui, Monsieur, oui. Moi, qui aurois fait mon bonheur de la rendre heureuse, si l'ingrate étoit revenue dans mes bras ! Il faut que ce lâche séducteur ait captivé son ame toute entiere. Si vous lisiez jamais les lettres de ce perfide, vous seriez surpris de sa scélératesse ; mais, le moment heureux de ma vengeance est enfin arrivé !

LE C. D'OLBORN.

Vous l'avez donc découvert ?

LE C. DE WERLING.

J'ai appris hier au soir qu'il étoit dans cette ville même, avec ma fille, depuis plusieurs semaines. — Et sur le champ j'ai obtenu un ordre.... Oh, il me le payera cherement ! — mais (*il tire sa montre*) il est déja midi. Au revoir, mon ami, je veux terminer votre affaire avant le dîner.

SCENE II.

LE BARON DE THORECK, LES PRÉCÉDENS.

(Le Baron paroît effrayé d'appercevoir le Comte de Werling.)

LE C. DE WERLING.

EH vous voilà, mon cher Coufin ! approchez-vous donc. J'ai l'honneur de vous préfenter, mon cher Comte, le Baron de Thoreck, mon ami, que j'adopte pour mon fils & mon unique héritier.

LE BARON, *d'un ton fouple & doucereux.*

Mon cher Coufin —

LE C. D'OLBORN.

La bienfaifance de M. le Comte vous deftine de grands avantages ; & je vous en féliciterois, Monfieur, s'ils n'étoient pas fondés fur le malheur de fa fille.

LE BARON.

Je ne fens que trop l'amertume de ce reproche. *(En fe tournant vers le Comte de Werling.)* Avec

quel plaisir je sacrifierois ma vie pour rendre à mon bienfaiteur sa fille unique ; mais.....

LE C. DE WERLING.

Que vouliez-vous ici ; mon cher Cousin ?

LE BARON.

Moi ? — Je cherche un de mes amis que l'on m'a dit demeurer dans cet hôtel.

LE C. DE WERLING.

Allons, que je ne vous arrête pas. (*Au Comte.*) Adieu, mon ami, avant deux heures vous me verrez de retour.

LE C. D'OLBORN

Je vous attendrai avec la plus vive impatience.

LE BARON.

Permettez, M. le Comte, que je vous conduise jusqu'à votre voiture.

LE C. DE WERLING.

Volontiers, cher Cousin, tu me fais plaisir. Ce maudit escalier est si obscur que l'on court risque à chaque pas de s'y rompre la tête.

LE C. D'OLBORN.

Je suis fâché de ne pouvoir encore vous accompagner.

LE C. DE WERLING.

Patience, allons, patience, vous ferez demain mieux logé. — (*Au Baron*) Tu t'es occupé sans doute du logement de mon gendre ?

LE BARON.

Oui, M. le Comte, dans une heure....

LE C. DE WERLING.

Fort bien, fort bien, & toujours au pain & à l'eau. Adieu, Comte, sans cérémonie.

LE C. D'OLBORN.

Je vous laisse donc. (*Il rentre dans sa chambre.*)

LE C. DE WERLING.

Partons, Thoreck. (*Ils sortent.*)

SCENE III.

ADÉLAIDE *inquiete, regarde de tous côtés.*

ADÉLAIDE *seule.*

LES voilà partis ! Quelle frayeur nous avons eue ! (*Elle regarde du côté de la porte de l'escalier.*) Le Baron reviendra-t-il ? je brûle de lui parler. Quel peut être cet Etranger ? Que lui

vouloit le Comte ? Mon maître désespéré est entré dans une si grande fureur que je n'ai pu rien comprendre à leur conversation. (*Après un moment de réflexion.*) Le Comte de Werling témoignoit beaucoup d'amitié au Baron de Thoreck. Le Baron seroit-il un ami véritable ? Quelques mots à peine entendus me font naître quelques soupçons ; — mais le voici. Cherchons à le pénétrer.



SCENE IV.

LE BARON, ADÉLAIDE.

LE BARON.

N'EST-ce pas Adélaïde que vous avez été bien effrayée ?

ADÉLAIDE.

Oh, je vous en réponds.

LE BARON.

Je ne craignois qu'une chose ; c'étoit que l'un de vous ne sortît de la chambre. Tout étoit perdu.

ADÉLAIDE.

Nous nous en sommes bien gardés.

LE BARON.

Il faut que ſur le champ je vous cherche une autre demeure.

ADÉLAIDE.

Oh de grace, ſi vous ne voulez pas que nous mourrions de frayeur. Que diſoit le Comte ?

LE BARON.

Il me paroît toujours aſſez bien diſpoſé en faveur de ſa fille ; mais je tremble pour ſon mari.

ADÉLAIDE.

Vous me voyez auſſi d'une colere. — Non vous n'avez pas l'idée de la fureur de ce barbare. La pauvre Femme !

LE BARON.

Comment cela ?

ADÉLAIDE.

Le voilà maintenant jaloux.

LE BARON.

Jaloux ? & de qui ?

ADÉLAIDE.

Belle queſtion à me faire !

LE BARON.

Et mais encore ?

ADÉLAIDE.

Tremblez pour vous.

LE BARON.

Moi ?

ADÉLAIDE.

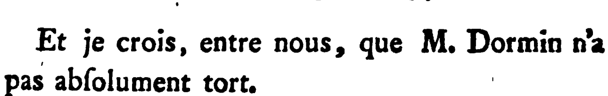
Oui, vous ; n'allez pas me trahir.



LE BARON.

Ignorez-vous à qui vous parlez ?

ADÉLAIDE.



Et je crois, entre nous, que M. Dormin n'a pas abſolument tort.

LE BARON.

Es-tu folle ?

ADÉLAIDE.

Ne vous fâchez pas. Quant à vos ſentimens pour Madame Dormin, il eſt poſſible que je me trompe ; mais je ſuis perſuadée que dans le cœur de ma maîtreſſe la vertu & l'amour ſe livrent de terribles combats.

LE BARON.

Adélaïde paroît d'humeur plaiſante aujourd'hui ?

ADÉLAIDE.

Et M. le Baron très-diſpoſé à diſſimuler, ou à

ſe faire bien mal-à-propos des ſcrupules. Croyez-vous donc que l'indigence, la haine d'un pere, & l'infidélité, & la tyrannie d'un mari ſoupçonneux ſoient ſi doux à ſupporter pour une femme ſenſible. Nous faiſons bien quelquefois une folie, mais tôt ou tard le repentir amer la ſuit. Alors on ouvre les yeux, l'on voit ſa fortune & ſa vie ſacrifiée pour toujours à un ingrat. L'on s'irrite, on ſe repent, & le cœur irrité médite ſa vengeance. — Enfin, rien ne manque plus à nos deſſeins que la main généreuſe d'un vengeur qui les exécute.

LE BARON *la fixe attentivement.*

Me diriez-vous la vérité?

ADÉLAIDE.

Mais! — (*Elle baiſſe les yeux & ſourit pour le tromper.*)

LE BARON, *avec feu.*

Comment Adélaïde il ſeroit poſſible? (*Appercevant ſa ſurpriſe qu'elle s'efforce en vain de cacher, il reprend tout-à-coup un air d'indifférence.*) Et pourriez-vous me nommer la perſonne qu'elle a choiſie pour ſa vengeance?

Adélaide, *s'efforce de paroître gaie.*

Voilà ce qu'il vous faudroit deviner. Ce n'est pas ce me semble très-difficile. Il n'y a que deux hommes qui nous honorent de leur présence, l'un c'est notre aimable M. Pips, & l'autre (*d'un ton doux & flateur,*) c'est M. le Baron — Ne soupçonnez-vous rien à présent?

Le Baron, *d'un air très-grave.*

Je ne sais nullement ce qu'Adélaïde me veut dire. Je suis, il est vrai, l'ami de Madame Dormin, mais je le serai de son époux, tant que je le croirai vertueux & digne de mon amitié. Allez lui annoncer, je vous prie, que je desire de lui parler.

Adélaide.

J'y vais. (*Elle sort en le regardant d'un œil attentif.*)



SCENE V.

LE BARON *seul.*

La perfide! Que je suis heureux d'avoir pénétré ses desseins. (*Pause.*) Si cependant ses discours étoient sinceres? N'importe? Ne nous exposons

pas. Mes vœux seront bientôt remplis. Dans une heure, on le saisit, on l'enferme, l'ordre est donné, la lettre qui couronnera mon triomphe est écrite : allons, de la prudence, & sur-tout de la précipitation. Dès que ces esprits foibles sont une fois ébranlés, il ne faut jamais leur donner le temps de se remettre. Mais j'entends Dormin.



SCENE VI.

DORMIN, LE BARON DE THORECK.

DORMIN.

QUE voulez-vous ?

LE BARON.

Un peu moins de vivacité, Dormin. Je veux que nous restions toujours amis.

DORMIN.

J'en doute.

LE BARON.

Homme foible, vous ne pouvez pas supporter une vérité !

DORMIN.

Oui, Monsieur, je le puis, mais non des perfidies, ni des affronts.

LE BARON.

Ecoutez un ami véritable qui vous aime plus que lui-même.

DORMIN.

Moi ! Tremble perfide.

LE BARON.

Comment ? — mais non, parlez, je supporterai tout. Attendez tout de mon amitié.

DORMIN.

Je n'en veux rien.

LE BARON.

Je servirai donc malgré vous.....

DORMIN.

Moi — ou ma femme ?

LE BARON.

Votre ingratitude commence à lasser ma patience. Que prétendez-vous dire par-là ?

DORMIN.

Que vous connoissez Frodenwal.

LE BARON *effrayé, se remet tout-à-coup.*

Frodenwal ? Oh oui, je le connois, ce lâche

ennemi, ce vil calomniateur qui s'est efforcé de vous noircir à mes yeux par mille impostures.

DORMIN.

Il m'a dit à moi bien des vérités sur votre caractere.

LE BARON.

Faut-il donc que vous soyez assez infortuné pour que votre oreille, ouverte à tout le monde, soit toujours fermée pour vos amis. Je pourrois me venger. — Je me vengerai. Un ami trop crédule rougira de honte : je veux pour ma vengeance, le rendre heureux. Adieu. (*Il feint de vouloir sortir.*)

DORMIN.

Non, Baron; restez : justifiez-vous !

LE BARON.

Ç'en est trop !

DORMIN.

Répondez-moi.

LE BARON.

Et sur quoi voulez-vous que je me justifie? Commencez donc par m'apprendre quel est mon crime.

DORMIN.

DORMIN.

Ce matin, Frodenwal m'eſt venu trouver dans ma priſon : il avoue qu'il m'a trompé ; mais que vous ſeul avez tramé ce complot, que vous avez juré ma perte, que vous aimez ma femme. D'autres priſonniers ſont tout-à-coup ſurvenus, & l'ont empêché de m'en apprendre davantage. » Je vous » plains », a-t-il ajouté, en me quittant, « je vais » pour obtenir votre liberté.

LE BARON.

Le cruel ennemi ! Non-ſeulement il vous a plongé dans la plus affreuſe indigence ; il veut encore vous ravir votre repos, & juſqu'à mon amitié, le dernier appui qui vous reſte. Le monſtre ! Et que ſait-on peut-être ? N'aimeroit-il pas lui-même votre femme ? mais j'ai ici à me défendre. Sachez donc que c'eſt moi qui vous ai fait ouvrir les priſons.

DORMIN.

Vous ?

LE BARON.

La preuve vous en eſt facile, allons trouver les Juges. Et quant à votre jalouſie — Je ſuis humilié, je l'avoue, que vous puiſſiez me croire capable d'une baſſeſſe auſſi ignominieuſe ; mais je ſuis encore plus étonné que vous ayez ſi peu réflé-

chi. Je ſuppoſe que vos ſoupçons ſoient fondés : eh mon ami, n'aurois-je pas un moyen bien plus aſſuré de vous perdre. Vous le ſavez, votre ſort eſt entre mes mains. Je n'aurois qu'à découvrir au Comte de Werling où vous êtes.

DORMIN.

Sans doute.

LE BARON.

On vous ſépareroit de votre épouſe, & ſongez, ſongez aux ſuites funeſtes que cet éloignement pourroit avoir.

DORMIN.

Vous avez raiſon. Le perfide! Pardonnez.

LE BARON.

Voilà le langage de l'amitié. Je vais aujourd'hui vous donner des preuves de la mienne. J'ai enfin réuſſi à changer les ſentimens du Comte. Aujourd'hui même j'ai cherché à vous juſtifier de toutes les calomnies, dont on vous avoit noirci à ſes yeux, & il m'a ſemblé qu'il ſe calmoit un peu ſur la foi de mes diſcours. Parlons d'autre choſe. Il faut abſolument que je ſoulage mon ami dans ſes beſoins. Vous ſavez que ma fortune épuiſée par mes malheurs ne peut nous ſuffire ; mais j'ai vivement intéreſſé pour vous le Comte

de Gardeſt. Il ſe réunira à moi pour vous ſecourir & vous reconcilier avec votre beau-pere. Il demande à vous voir. (*Dormin devient rêveur; le Baron après un court ſilence continue.*) J'ai promis de vous préſenter à lui ce matin. Ainſi il ne dépend que de vous d'y aller tout de ſuite avec moi.

DORMIN.

Serois-je donc toujours aſſez malheureux pour offenſer mes meilleurs amis?

LE BARON.

N'y penſez plus. Les vrais amis pardonnent les foibleſſes de leurs amis. Le temps eſt précieux, partons.



SCENE VII.

PIPS, LES PRÉCÉDENS.

LE BARON.

MONSIEUR Pips, je ne ſuis point du tout ſatisfait de votre conduite envers mon ami. Seriez-vous inquiet du peu qui vous eſt dû? Je vous l'ai dit, & vous le dis encore, je réponds de tout.

PIPS.

Oh, ſi j'ai dit quelque choſe, je n'ai jamais eu le deſſein de lui faire de la peine.

LE BARON.

Que ſignifient donc tous ces rapports? Faut-il faire naître des ſoupçons ſur des récits mal fondés?

PIPS.

Ah pour cela M. le Baron, ce n'eſt pas ma faute. Je répete ce que dit tout le monde.

LE BARON.

Vous ne devez rien dire. Partons, Dormin.

DORMIN.

Je vous prie de m'attendre ici un moment: je ſuis tout-à-l'heure à vous.

(Il rentre chez lui.)



SCENE VIII.

LE BARON, PIPS.

PIPS.

Eh bien, M. le Baron ?

LE BARON.

Dormin va être arrêté tout-à-l'heure.

PIPS.

En ce cas-là j'aurois mieux aimé le laisser où il étoit si bien.

LE BARON.

Je te l'ai déjà dit, cela nous auroit conduit à de funestes éclaircissemens. Je ne pouvois avoir une idée plus heureuse que d'obtenir sa liberté. J'anéantis tous ses soupçons, & la trahison même de Frodenwal ne peut me nuire. Je l'avois craint. Ce traître a tout découvert à Dormin.

PIPS.

Que .... comment ?

LE BARON.

Ne crains rien. J'ai su dissimuler avec tant

[illegible] for in-
[illegible] Se con-
[illegible] plus
[illegible] apper-
[illegible] M.
[illegible] de

[illegible]

[illegible] viens
[illegible]

[illegible]

DORMIN.

Je le sais, ne me faites pas rougir d'en avoir douté. *(Il sort avec le Baron.)*



SCENE X.

PIPS *seul.*

Un heureux voyage! Je commence à le plaindre cependant; oh non, non, il faut un peu l'humilier. On ne pouvoit pas lui parler à ce diable d'homme. *(Il s'approche de la chambre de Dormin, & il appelle:)* Mademoiselle, Mademoiselle. Elle a de l'argent cette jeune fille, ce seroit une excellente affaire pour moi, ou pour mon fils, voyons. Mademoiselle! m'entendez-vous, Mademoiselle?



SCENE XI.

ADÉLAIDE, PIPS.

ADÉLAIDE.

Eh bien, que voulez-vous ?

PIPS.

Ne vous fâchez donc pas, je viens vous remettre le reste de votre argent. Tenez, le mémoire se monte à six cent quatre-vingt-dix neuf livres onze sols trois deniers, il vous revient par conséquent trois cent livres huit sols neuf deniers. — Les voici. (*Il lui compte son argent dans la main.*) Voilà le compte.

ADÉLAIDE.

C'est bon. (*Elle met l'argent dans sa poche & s'en va.*)

PIPS.

Encore un moment, Mademoiselle.

ADÉLAIDE.

Eh bien ?

PIPS.

J'ai envie .... J'aurois une proposition à vous faire.

ADÉLAIDE.

Allons, dépêchez.

PIPS.

Hé, hé, hé.

ADÉLAIDE.

Il faut que cela ſoit très-plaiſant puiſque vous en riez d'avance.

PIPS.

Oh c'eſt quelque choſe, hé, hé, hé, de très-agréable, de très-tendre.

ADÉLAIDE.

Vraiment?

PIPS.

Vous êtes une bien aimable enfant!

ADÉLAIDE.

Bravo; voilà comme je vous aime.

PIPS.

N'eſt-ce pas? mais pourquoi vous ſauver toujours quand vous me voyez?

ADÉLAIDE.

C'eſt que vous me lancez quelquefois des regards, qui me glacent de frayeur.

PIPS

Oh dame, écoutez donc, quand je ſuis en colere, je ne ris pas, & c'eſt que j'ai de bonnes raiſons pour cela. —Mais je veux aujourd'hui vous faire des yeux ſi doux. — Tenez, comment trouvez-vous ces yeux?

ADÉLAIDE.

Ah, quel feu!

PIPS.

Hé, hé, hé, la petite friponne! — Pour en revenir à notre affaire, que diriez-vous, ſi.... (*Il lui prend la main.*) La jolie petite menotte!

ADÉLAIDE.

Voilà bien de la tendreſſe, M. Pips.

PIPS.

Ah, une tendreſſe, une tendreſſe!

ADÉLAIDE.

Ahi, aye!

PIPS.

Qu'avez-vous donc?

ADÉLAIDE.

C'eſt qu'à force de tendreſſe vous me briſez les doigts: allons donc, vîte, dépêchons, dites

ce que vous avez à dire, & que je retourne vers ma maîtresse. Elle étoit indisposée.

PIPS.

Ah, elle se trouve mieux à présent sans doute. Tenez, voilà tout en quatre paroles. J'aurai bientôt fini.

ADÉLAIDE.

Le plutôt sera le mieux.

PIPS.

Vous savez qne je suis veuf?

ADÉLAIDE.

Eh bien, oui.

PIPS.

Et que cette maison m'appartient.

ADÉLAIDE.

Bon.

PIPS.

Hé, hé, qu'en dites-vous à présent? — Auriez-vous quelque envie de m'épouser?

ADÉLAIDE.

De vous épouser? Vous m'aimez donc?

PIPS.

La tête m'en brûle, ma petite fan fan. — Mais

dites-moi, de grace, car je ſais que vous êtes riche, à combien ſe monte toute votre fortune ?

ADÉLAIDE *ſourit.*

Ma fortune ?

PIPS.

Comptez-vous par milles ?

ADÉLAIDE.

S'il ne s'agiſſoit que de compter.

PIPS.

N'allez pas croire au moins que je vous recherche pour votre argent. Le ciel m'en garde. Ce n'eſt que votre agréable caractere, oui votre caractere ſi doux, ſi rare que j'aime, que —— j'adore.

ADÉLAIDE.

Je le crois. Mais avant de vous répondre, je vous demanderai une preuve de votre amour.

PIPS.

Une preuve ?

ADÉLAIDE.

Il faut que vous répondiez à une queſtion que j'ai à vous faire. — Sans mentir.

PIPS.

De tout mon cœur.

ADÉLAIDE.

Mais : sans mentir !

PIPS.

Cela s'entend. Je ne sais pas même ce que c'est qu'un mensonge.

ADÉLAIDE.

En voilà déjà un. Eh bien. Regardez-moi d'abord, en face ! Ne changez pas de couleur ! Quel est, je vous prie, le sujet de ces entretiens secrets & si fréquens que vous avez avec le Baron ?

PIPS.

Avec — avec le Baron ? — le Baron de Thoreck ?

ADÉLAIDE.

Oui.

PIPS.

Oui ; nous parlons.

ADÉLAIDE.

De quoi ?

PIPS.

De quoi ? Oh de toutes sortes de choses. De mes étrangers, d'affaires, de ménage, de politique. — Nous sommes d'anciennes connoissances, & cela fait qu'on trouve toujours de quoi s'entretenir.

PIPS, *à part.*

C'eſt un petit lutin. (*Haut.*) Eh bien là, je m'en vais avouer tout, tout, ma petite enfant.

ADÉLAIDE, *revient.*

A la bonne heure donc; mais tout, tout ce que vous ſavez.

PIPS.

Oui, oui, oui, écoutez bien.



SCENE XII.

ARMAND, LES PRÉCÉDENS.

ARMAND, *à part.*

ENCORE? ce diable d'homme pourſuit les jeunes filles avec plus de chaleur que l'épervier ne pourſuit les colombes. (*En paſſant tout-à-coup la tête entre Adélaïde & Pips.*) Vous voilà bien occupé notre hôte?

PIPS.

Eh bien après? — Me faudra-t-il encore attendre long-temps? Eſt-ce que votre maître ne ſortira pas? Il y a plus d'une heure que les chevaux ſont à la voiture.

ARMAND.

ARMAND.

Mon maître a changé d'avis ; il ne ſortira pas.

PIPS.

Non ?

ARMAND.

Non.

PIPS.

Eh bien, qu'il reſte. Mademoiſelle, je reviendrai & nous cauſerons. Je m'en vais dire au cocher que l'on n'aura pas beſoin de lui. (*A part en ſortant.*) Ouf ! Il eſt venu bien à propos. (*Il ſort.*)

SCENE XIII.

ADÉLAIDE, ARMAND.

ARMAND.

MA jeune voiſine, il ſemble en vérité que vous devriez me donner la préférence ſur cet ours mal léché.

ADÉLAIDE.

Mon voiſin, vous m'auriez rendu un très-grand ſervice, ſi vous n'étiez pas venu nous interrompre.

ARMAND.

Tout de bon ? J'eſpere cependant que ce malotru n'a aucune part à votre tendreſſe.

ADÉLAIDE.

Je l'espere comme vous. — Mais à propos. Voisin, dites-nous donc? —N'est-ce pas le Comte de Werling que j'ai vu ce matin avec votre maître? Quelle affaire pourroit-il bien avoir avec lui?

ARMAND.

Je n'en sais rien.

ADÉLAIDE.

Seroient-ils parens? où ne seroit-ce point plutôt....

ARMAND.

Je ne sais pas,

ADÉLAIDE.

Vous ne savez pas?

ARMAND.

Ma foi, non; — mais je sais, par exemple, que ma belle voisine....

ADÉLAIDE.

Votre servante. (*Elle sort.*)



SCENE XIV.

ARMAND *seul.*

RESTEZ-donc, restez. La voilà partie. Elle veut toujours que je lui apprenne quelque secret, & je n'en sais aucun. Il me paroît que dans cette ville, pour faire sa cour aux femmes, le mensonge est un mal nécessaire. (*Il apperçoit Henri qui va pour entrer chez Dormin.*) Seroit-ce lui ? C'est lui ! — Eh c'est lui-même !

SCENE XV.

HENRI, ARMAND.

ARMAND.

HENRI !

(*Henri étonné, s'arrête un moment, & court dans les bras d'Armand.*)

HENRI.

Armand, mon cher Armand, est-ce bien toi ? ou n'est-ce pas toi ?

ARMAND.

Oui, mon cher Henri. Comment mon brave garçon, tu es encore en vie? Je puis à peine me le persuader. (*Il le regarde à plusieurs fois.*) Viens mon camarade, viens donc que je t'embrasse; je te le jure, sur ma foi, je ne t'attendois pas! Tu as un air tout chagrin.

HENRI.

Comment donc?

ARMAND.

Et qu'as-tu fait de ton large ventre. Tu es maigre comme un hareng.

HENRI.

Ah mon ami, voilà le monde. Tantôt riche, tantôt pauvre & tantôt on n'a plus rien. — Mais d'où sors-tu? Quel heureux hasard t'amene dans cette maison?

ARMAND.

Moi? un motif fort simple. Nous, c'est-à-dire, mon maître & moi, nous venons de voyager par le monde, & nous logerons quelques jours dans cet hôtel.

HENRI.

Et quel est à présent ton maître?

ARMAND.

Mon maître? (*Il sourit.*) Oui, c'est un secret. Mais dis-moi donc ce qu'est devenu un jeune homme, avec lequel tu es parti il y a bientôt huit ans?

HENRI.

Ah, mon cher Armand!

ARMAND.

Comment tu pleures? Seroit-il mort?

HENRI.

Non: mais il n'en est pas plus heureux. Tiens, je te l'avouerai en confidence, le pauvre infortuné vit dans la plus affreuse misere.

ARMAND.

Tu sais donc où il est? Dis-le moi donc vîte. Où est-il? Cela m'intéresse.

HENRI.

Toi? Son Pere t'auroit-il chargé en mourant de quelque chose pour lui? Il demeure ici; tu peux me dire tout; je suis toujours resté à son service.

ARMAND.

C'est ici qu'il demeure? il demeure ici?

HENRI.

Oui, mon ami, — ah ſi tu connoiſſois tous nos malheurs.

ARMAND.

Réjouis-toi, Henri, vos peines ſont finies.

HENRI.

Le défunt nous auroit-il laiſſé un peu de fortune?

ARMAND.

Ne me parles donc pas comme cela. Son Pere vit, & ſe porte auſſi bien que nous deux.

HENRI.

Il vit?

ARMAND.

Je te le dis. Nous avons répandu pendant quelques années le bruit de notre mort pour vivre plus tranquillement. Car tu ne ſais pas que nos corps ont couru le plus grand riſque de ſe voir enterrer ſans têtes. Mais, graces au ciel, tous nos ennemis ſont terraſſés, nous allons reparoître même avec plus d'éclat qu'auparavant. Nous apportons une cargaiſon d'argent, qui nous a été laiſſé par un honnête couſin mort dans l'étranger, & nous attendons à chaque minute notre rappel à la cour.

HENRI.

Soutiens-moi, mon ami, je me trouve mal.

ARMAND.

Et que diable fais-tu donc?

HENRI.

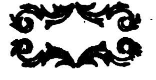
Ah camarade, je n'en puis revenir. Seroit-il possible? Quelle joie pour mon pauvre maître! Il faut que je l'en instruise sur le champ.

ARMAND.

Le plutôt possible. (*Il s'approche de la chambre de son maître.*) M. le Comte, M. le Comte, venez vîte, venez vîte.

HENRI *s'approche aussi de la chambre de sa maîtresse, en criant.*

Madame, Madame.



SCENE XVI.

LE COMTE D'OLBORN, LES PRÉCÉDENS, *ensuite* ADÉLAIDE.

LE C. D'OLBORN.

QUEL vacarme? qu'y a t-il donc?

ARMAND.

Victoire, victoire.

LE C. D'OLBORN.

Es-tu fol?

ARMAND.

De bonnes nouvelles de M. votre fils!

LE C. D'OLBORN.

De mon fils?

HENRI *s'approchant.*

Oui, Monsieur.

LE C. D'OLBORN.

Et c'est Henri? — parles-donc, où est mon fils, conduis-moi vers lui.

HENRI.

Il est sorti; mais Madame est à la maison. (*Il appelle.*) Madame! Adélaïde, Adélaïde!

LE C. D'OLBORN.

Eſt-ce qu'il eſt marié ?

HENRI.

Oui, Monſieur, il a même une jolie petite fille. (*Il crie :*) Adélaïde, Adélaïde.

ADÉLAIDE *arrive, & dit tout bas à Henri.*

Tais-toi donc : cet Etranger eſt un ami du Comte de Werling ?

HENRI *haut.*

Cela m'eſt égal. Oh que nous ſommes heureux, Adélaïde, vîte, annnonce donc Monſieur.

LE C. D'OLBORN.

J'entre, & toi, mon cher Henri, cours chercher mon fils ?

ADÉLAIDE.

Son fils !

LE C. D'OLBORN.

Mais ne lui dis pas que je ſuis ici. Ce ſecret eſt de la plus grande importance. (*A Adélaïde.*) Entrons, ma chere enfant.

(*Henri & Armand ſortent.*)

Fin du troiſieme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ADÉLAIDE *ſort de la chambre de ſa Maîtreſſe, & court vers celle du Comte, en criant :*

ARMAND, Armand! Ah ! je ſuis tranſportée de joie ! Armand ! Où eſt-il donc ? (*Elle va crier auſſi dans la porte de l'eſcalier :*) Armand ! Si M. Dormin pouvoit revenir ! Armand !



SCENE II.

ARMAND, ADÉLAIDE.

ARMAND *dans l'eſcalier.*

TOUT à l'heure, j'y cours.

ADÉLAIDE.

Vîte, vîte, allez trouver votre maître.

ARMAND *en entrant.*

Nous voilà bien dans la joie.

ADÉLAIDE.

Oui, oui; mais dépêchez-vous d'entrer.

ARMAND.

Il eſt encore là, je crois.

ADÉLAIDE.

Certainement; allons donc, vîte.

(*Armand entre dans la chambre.*)



SCENE III.

PIPS, ADÉLAIDE *qui va pour deſcendre l'eſcalier.*

PIPS.

OH vous voilà, mon aimable enfant. Où voulez-vous donc aller? Vous me paroiſſez de bien bonne humeur.

ADÉLAIDE.

Je ſuis ſi heureuſe, mon cher Monſieur Pips, ah nous le ſommes tous.

PIPS.

Comment cela?

ADÉLAIDE.

L'Etranger qui demeure dans cette chambre, & M. Dormin — vous ſaurez tout. Je n'ai pas le temps de m'arrêter. J'allois deſcendre pour vous dire que l'Etranger dîne chez nous.

PIPS.

'A merveille ! mais — Je voudrois bien ſavoir pourquoi vous êtes tous ſi contens ? & Armand auſſi ! je n'en puis deviner la cauſe !

ADÉLAIDE.

Allez, allez ſeulement préparer le dîner, vous ſaurez tout par la ſuite. (*Elle rentre en courant dans la chambre.*)

PIPS.

On pleure, on rit, Hé, hé, c'eſt aſſez drôle tout cela !

SCENE IV.

PIPS, ARMAND.

PIPS.

HÉ comme il court ! M. Armand, écoutez-donc. Où allez-vous donc ſi vîte ?

ARMAND.

De la joie, vive la joie.

PIPS.

De la joie? voilà qui est excellent. Racontez-moi donc....

ARMAND.

Oui, je vais m'amuser là à babiller. (*Il veut sortir.*)

PIPS *le retient.*

Mais où donc courez-vous si vîte?

ARMAND.

Chez le Comte de Werling?

PIPS.

Chez le Comte de Werling.

ARMAND.

Oui, oui, oui.

PIPS, *montrant la chambre de Dormin.*

Qu'aviez-vous donc à faire dans cette chambre là?

ARMAND.

Moi? — rien. C'est mon maître qui avoit besoin de moi.

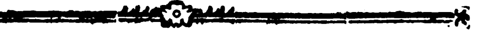
PIPS.

Votre maître ?

ARMAND *se débaraffant de fes mains.*

Et de par tous les diables laiffez-moi donc aller.

(Il fort en courant.)



SCENE V.

PIPS *feul.*

Hé, mais voyez un peu comme ils courent. Ne diroit-on pas qu'ils ont tous du vif-argent fous le talon ? Dormin & l'Etranger, — l'Etranger & le Comte — Diable! Si Dormin & l'Etranger font fi grands amis, cela pourroit bien prendre une mauvaife tournure pour moi & pour le Baron. Ma foi c'eft en ce moment que l'on a befoin de tout fon efprit. *(Il paroît rêveur.)*



SCENE VI.

LE BARON, PIPS.

LE BARON.

Te voilà bien pensif.

PIPS.

Ah, ha! c'est vous? — Il vient de se passer ici des choses bien extraordinaires.

LE BARON.

Quoi donc?

PIPS.

Je n'y comprends trop rien encore. Depuis une demi-heure, c'est un tintamare, un voulvari, une joie; & personne ne parle. Je vous avoue que tout cela me paroît suspect.

LE BARON.

Je crains moins que jamais.

PIPS.

Vous le croyez peut-être, parce que vous avez fait renfermer de nouveau ce pauvre Dormin.

LE BARON.

Dormin eſt libre. J'ai changé d'avis. Sa préſence auroit pu tôt ou tard me devenir funeſte. Je me ſuis donc ſervi de cet ordre ſecret que j'avois entre les mains, pour le convaincre de mon amitié & de la néceſſité de s'éloigner promptement du danger dont il étoit menacé. Je lui ai promis de me charger du ſoin de ſa femme & de ſa fille; je lui ai fourni tout l'argent néceſſaire pour ſa fuite, & tu me vois enfin débaraſſé de ce miſérable intriguant. Cette lettre portera le dernier coup à ſa femme, & j'eſpere qu'enſuite tout ſera fini. Il faut ſur le champ que tu la remettes à Madame Dormin.

PIPS.

Moi? — Mais ſongez-y donc?

LE BARON.

Tu as raiſon; l'on demanderoit qui te l'auroit donnée. Je vais l'envoyer par une main inconnue. Porte un œil attentif ſur toutes leurs démarches, & prends garde à l'effet que produira cette lettre. Dans une heure je ſerai de retour. (*Il ſort.*)

SCENE

SCENE VII.

PIPS *seul.*

Ou allez-vous donc? M. le Baron! Le voilà déjà parti, & je ne sais presque rien. Je tremble toujours qu'un orage ne s'éleve. C'est un rôle bien triste cependant que celui d'un imposteur! Que d'inquiétudes dévorantes le rongent sans cesse! Que de honteux détours il emploie pour ses desseins! A quels dangers la plus légere imprudence ne l'expose-t-elle pas! — Hm, hm. Je ne suis pas sans craintes; mais après tout, que m'importe: si le Baron ne réussit pas, je me tourne du côté de Dormin. Changeons avec la fortune. Je ne demande pas mieux sans doute que de gagner les cents ducats; mais si j'allois y gagner une autre récompense? Les fourbes sont presque toujours découverts. — Encore, si je savois seulement ce que veut l'Etranger dans cette chambre. Cela m'intéresse & m'inquiéte. Ne suis-je pas un franc imbécille? Ils sont peut-être dans la premiere chambre, & je puis épier leurs discours au travers de la serrure. Voyons. (*Il regarde au travers de la serrure.*) Diable, la clef est dans la serrure. — N'y auroit-il pas quelque fente à cette porte mau-

dite ? Non. — En voilà une ! (*Il s'éleve ſur la pointe des pieds pour regarder par cette ouverture.*) Diantre ! C'eſt trop haut — ſilence ! Prenons une chaiſe. (*Il monte ſur une chaiſe.*) Bon ! les voilà. Allons, ouvrez l'oreille, M. Pips. (*Il écoute avec inquiétude.*) Hé ? je ne comprends rien encore. Mais il faut d'abord que je les voye. — Il lui prend la main avec amitié. Elle baiſe la ſienne ? oui, ma foi. Elle eſſuye ſes yeux ; — tiens, tiens, Adélaïde, comme elle fait de grands geſtes avec ſes petites mains. Prêtons l'oreille à préſent ; j'attraperai peut-être quelques mots à la volée. Comme elle rit la petite friponne ! — Chut, voilà le vieux Comte qui parle : — *Une imprudence* — *mon fils* — Comment ? ſon fils ? ai-je bien entendu ? Si Dormin étoit.... Ecoutons encore : hm ! hm ! Je commence à craindre que M. Pips ne paſſe du côté de l'ennemi. St ! Paix ! (*il écoute.*) Elle parle ſi doucement que l'on n'en comprend pas une parole. Il faut pourtant que je ſache — (*comme il ſe diſpoſe à les bien écouter, Adélaïde ouvre la porte, & il tombe avec ſa chaiſe dans l'autre chambre.*)

SCENE VIII.

ADÉLAIDE, PIPS, LE COMTE D'OLBORN, Mad. DORMIN.

PIPS.

OUF !

ADÉLAIDE, *effrayée.*

Ah !

PIPS.

Paix donc, Mademoiselle, paix, ouf, ouf.

ADÉLAIDE.

Que diantre faites-vous là ? vous nous écoutez ?

PIPS.

Mais Mademoiselle, ouf ! Je suis... aye, aye, aye ! Je suis... ouf ! Je voulois voir si la porte étoit bien suspendue sur ses gonds. Je....

LE C. D'OLBORN.

Que veut dire cela ? Que demandez-vous ici ?

PIPS.

Moi ? rien, rien ! Ouf, ouf !

ADÉLAIDE.

Je crois que vous n'étiez pas encore parti.

PIPS.

Je m'en vais descendre tout à l'heure, mon petit cœur.

ADÉLAIDE.

Vîte, vîte.



SCENE IX.

ARMAND, LES PRÉCÉDENS.

ARMAND.

MONSIEUR le Comte de Werling sera ici dans un moment.

PIPS.

Aye! ouf! (*Il s'enfuit.*)

Mad. DORMIN.

Il va venir? ah M. le Comte!

LE C. D'OLBORN.

Calmez vos craintes.

Mad. DORMIN.

Mais s'il ne vouloit jamais pardonner à ſa fille?

LE C. D'OLBORN.

Il le voudra certainement. Rentrez, je vous en conjure, de peur qu'il ne vous ſurprenne. Je réponds de tout.

ADÉLAIDE.

St! écoutez! (*Elle va regarder par la porte de l'eſcalier.*) C'eſt lui.

LE C. D'OLBORN.

Rentrez, Madame. (*Madame Dormin & Adélaïde rentrent dans la chambre.*)

SCENE X.

LE COMTE DE WERLING, LE COMTE D'OLBORN, ARMAND.

LE C. DE WERLING.

ENFIN me voilà! tout eſt donc terminé.

LE C. D'OLBORN.

Comment?

LE C. DE WERLING.

Laiſſez-moi d'abord reprendre haleine, je ſuis

harassé, rendu; le maudit escalier que vous avez là.

LE C. D'OLBORN *à son Domestique.*

Sors, je te sonnerai quand j'aurai besoin de toi. (*Armand s'en va.*)

LE C. DE WERLING.

Eh bien mon ami, recevez mes plus sinceres complimens! Vous êtes libre, tenez, lisez. (*Il lui donne des papiers.*)

LE C. D'OLBORN, *en les parcourant.*

Est-il possible! mes biens, mon rang, tout me seroit rendu?

LE C. DE WERLING.

Vous le voyez.

LE C. D'OLBORN.

Ah Comte, que vous dirai-je? c'est plus que je n'osois l'espérer, — plus —

LE C. DE WERLING.

Point de remercimens; c'est le Roi qui vous a rendu justice. Je n'ai fait que remplir les devoirs de l'amitié. Que vous m'avez maudit sans doute pendant votre exil; mais il falloit me déclarer hautement votre ennemi pour vous être utile.

LE C. D'OLBORN.

Vos généreux ſervices me confondent.

LE C. DE WERLING.

Allons, allons, le cœur en joie ; moi-même à votre place, j'aurois eu des ſoupçons violens. A propos, de peur que je ne l'oublie, ſachez que le Roi vient de racheter votre palais pour vous en faire préſent. Comme il vous faut quelques jours encore pour les meubler, venez dès aujourd'hui demeurer chez moi.

LE C. D'OLBORN.

Mais....

LE C. DE WERLING.

Point de refus. Je ne veux pas que vous reſtiez davantage dans ce taudis eſcarpé. Eh bien, avez-vous des nouvelles de votre fils ?

LE C. D'OLBORN.

Oui, j'en ai.

LE C. DE WERLING.

Il ne faut pas qu'elles ſoient bien conſolantes, vous m'en parlez d'un air ſi triſte. Où eſt-il ?

LE C. D'OLBORN.

Ici, dans la ville. Mais dans quel état je l'ai retrouvé ! Mon exil la plongé peu-à-peu dans la plus affreuſe miſere.

LE C. DE WERLING.

Le pauvre diable! pourquoi n'eſt-il pas venu me trouver?.

LE C. D'OLBORN.

Ne vous nommoit-on pas mon perſécuteur, l'ennemi juré de toute ma famille?

LE C. DE WERLING.

Vous avez raiſon, je n'y penſois pas.

LE C. D'OLBORN.

Ce qui a mis le comble à ſon infortune, eſt ſon union ſecrete avec une perſonne aimable, d'une très-illuſtre maiſon, & dont le Pere eſt extrêmement irrité.

LE C. DE WERLING.

C'eſt une folie; votre famille n'eſt-elle pas une des plus conſidérables du Royaume? — & votre exil — Le fils eſt-il coupable des malheurs de ſon Pere?

LE C. D'OLBORN.

Je n'ai point encore appris tous les motifs de sa haine : ce qu'il y a de très-certain, c'est qu'en ce moment il les poursuit tous les deux avec la plus grande dureté. Il a maudit sa fille, & pousse si loin la cruauté, que la faim, l'indigence & la honte les ont presque réduits au désespoir.

LE C. DE WERLING.

Voilà bien le plus abominable des Peres ! Nommez-le moi, je vous prie.

LE C. D'OLBORN.

Vous ne pourrez jamais le croire. C'est un de mes meilleurs amis.

LE C. DE WERLING.

Votre ami ? — Que Lucifer emporte tous les amis de cette espece !

LE C. D'OLBORN.

Il est aussi votre ami.

LE C. DE WERLING.

Mon ami ? un monstre .....

LE C. D'OLBORN.

Oui, votre ami, un ami intime. Vous pou-

vez tout ſur lui, & vous pouvez beaucoup pour les reconcilier.

LE C. DE WERLING.

Moi ?

LE C. D'OLBORN.

Oui, M. le Comte, le bonheur de mon fils dépend de vous.

LE C. DE WERLING.

De moi ? réjouiſſez-vous, je vous donne ma parole que je le tancerai vertement ce bon ami. Oh laiſſez-moi faire ! — mais qui eſt-ce donc ?

LE C. D'OLBORN.

Vous le dirai-je ? — C'eſt vous, vous-même.

LE C. DE WERLING.

Moi ? moi ?

LE C. D'OLBORN.

Oui, mon ami, mon cher ami, pardonnez à votre fille, & vous comblerez le bonheur de mon fils.

LE C. DE WERLING.

Moi ? Pardonner à ma fille ? Non Monſieur, cela ne ſe peut pas.

LE C. D'OLBORN.

Avez-vous donc oublié ce que vous me promettiez tout à l'heure ?

LE C. DE WERLING.

Et que diable auſſi votre fils a-t-il de commun avec ma fille ?

LE C. D'OLBORN.

C'eſt lui-même dont il eſt ici queſtion. C'eſt lui qui a ſecretement épouſé votre fille.

LE C. DE WERLING.

Dormin ?

LE C. D'OLBORN.

Oui, M. le Comte. La diſgrace de la cour ſur toute ma famille lui a fait changer de nom.

LE C. DE WERLING.

Non, je ne puis revenir de mon étonnement.

LE C. D'OLBORN.

Ce lui fut d'autant plus facile, que ſes longs voyages avoient conſidérablement changé ſes traits. Un heureux deſtin lui fit connoître votre fille à Dreſde, où elle étoit alors chez une de ſes parentes.

LE C. DE WERLING.

Je commence à vous entendre — & ce miſérable ! — Pardonnez-moi, Monſieur, je ne puis parler contre mon cœur. — Ce ſcélérat eſt donc

revenu ensuite chez moi séduire ma fille, m'enlever tout mon bonheur.

LE C. D'OLBORN.

Vous êtes en ce moment trop ému. — Sans cela....

LE C. DE WERLING.

Non, non, je veux être de sang-froid. — Parlez, parlez! Défendez votre fils! votre — mais — je veux être de sang-froid: — allons, parlez, parlez! Que pourrez-vous dire pour l'excuser?

LE C. D'OLBORN.

Qu'il est plus malheureux que coupable!

LE C. DE WERLING.

Oh, fort bien, à merveille.

LE C. D'OLBORN.

Il se proposoit à son retour de venir demander la main de votre fille; mais tous les jours menacée d'un hymen funeste, ses craintes, ma disgrace, la renommée qui vous en disoit l'auteur & mon plus irréconciliable ennemi, tout portoit son cœur au désespoir. Le danger étoit pressant, le jour où son amante alloit passer dans les bras d'un autre, approchoit, — enfin leur amour mutuel, & la crainte de se voir pour jamais séparés,

leur firent surmonter tous les obstacles : — ils prirent la fuite.

LE C. DE WERLING.

L'ingrate !

LE C. D'OLBORN.

Elle s'est repentie de sa faute. Au reste je vous réponds que jamais elle n'a cessé de respecter & d'aimer son Pere.

LE C. DE WERLING.

Cela est vrai. Les lettres honnêtes que votre aimable fils m'a écrites, m'en ont fourni de très-fortes preuves. Vous les lirez, mon cher Monsieur, & elles vous étonneront.

LE C. D'OLBORN.

Mais êtes-vous bien convaincu que mon fils vous ait écrit ces lettres ?

LE C. DE WERLING.

Qui donc ?

LE C. D'OLBORN.

Eh bien, — il n'a qu'à se justifier lui-même à son retour. Mais votre fille infortunée, —

LE C. DE WERLING.

Ne me parlez pas d'elle, M. le Comte.

LE C. D'OLBORN.

Pourriez-vous donc étouffer dans vôtre cœur tous les sentimens de la nature, jusqu'à refuser même de voir votre fille?

LE C. DE WERLING.

Oui, je le puis, (*avec un soupir*) je le veux! je le veux absolument.

LE C. D'OLBORN.

Elle embrasse vos genoux en implorant son pardon. Elle vous prouvera son innocence en justifiant mon fils.

LE C. DE WERLING.

Elle ne peut se justifier. Mais qui vous a donc si bien instruit? Il y a une heure que vous ne saviez pas même un mot de votre fils ni de ma fille, & vous m'en parlez à présent comme si vous aviez passé toute votre vie avec eux.

LE C. D'OLBORN.

Il est facile de vous expliquer cette énigme. Ici, dans cette chambre, demeure une personne aussi infortunée & aussi vertueuse que votre fille. Leurs malheurs les ont unies; & elle vient de m'apprendre toute la triste situation de nos enfans.

LE C. DE WERLING.

Ha, ha!

LE C. D'OLBORN.

Si abſolument vous ne voulez pas voir votre fille, il me ſemble que, ſans commettre un crime, vous pouvez interroger ſon amie & entendre ce qu'elle vous dira.

LE C. DE WERLING.

Démarche fort inutile.

LE C. D'OLRORN.

Non, M. le Comte. Il eſt néceſſaire pour votre repos, pour le mien, pour l'honneur de la vérité, que ce ſoit votre cœur & non la calomnie qui les condamne. Quelque criminel que paroiſſe un homme, l'on ne doit jamais le condamner ſans l'entendre. Ecoutez-la, je vous en prie, je vous en conjure. (*Après avoir inutilement attendu pendant quelques minutes la réponſe du Comte.*) Ç'en eſt aſſez, Monſieur, reprenez vos bienfaits. J'aime mieux ſupporter avec mes enfans la plus honteuſe indigence, que de vivre ſans eux dans la fortune & les honneurs.

LE C. DE WERLING.

Vous êtes un ſingulier homme; — & quand je verrai cette femme, une créature vendue à ces ingrats. Eſt-ce que vous penſez que je croirai un ſeul mot de ce qu'elle me dira?

LE C. D'OLBORN.

Vous êtes libre de la croire ou de ne la pas croire; mais il faut au moins l'entendre.

LE C. DE WERLING.

Vous me ferez enfin perdre patience. Soit, voyons, que je l'entende. Il le faut bien, si je veux être tranquille. Où est-elle donc?

LE C. D'OLBORN.

Elle va venir sur le champ. (*Il court dans la chambre de Madame Dormin.*)

LE C. DE WERLING.

Comme il est alerte! Il se trompe, le cher Comte. Car, Dieu merci, je ne crains ni leurs larmes, ni leurs gémissemens.



SCENE

SCENE XI.

Mad. DORMIN, LE COMTE D'OLBORN, LE COMTE DE WERLING.

LE C. D'OLBORN.

VENEZ, mon enfant, un peu de courage, venez ; nous emporterons certainement la victoire.

Mad. DORMIN *tremblante & d'une voix étouffée.*

Je n'oserai jamais.

LE C. DE WERLING.

Approchez-vous, Madame, approchez. Je suis fâché pour vous, que vous ayez donné votre amitié à ce serpent qui se nomme ma fille.

Mad. DORMIN.

Que je suis malheureuse !

LE C. DE WERLING.

Vous avez de la peine à parler à ce que je vois. Je le crois bien. On ne sait trop que dire, quand on n'a pas une conscience pure. Je suis bien aise cependant de vous prévenir que votre chere amie vous a trompée en tout.

Mad. DORMIN.

Ah !

LE C. DE WERLING.

Si vous continuez ſur ce ton, votre récit ne m'édifiera pas beaucoup. — Mais je veux malgré cela faire une bonne œuvre, & que cette affaire ſoit terminée. Rentrez, mon enfant, & dites, en mon nom, à votre très-chere amie, que je donne mon conſentement à ſon mariage. — Vous voyez bien ce Monſieur-là, c'eſt pour lui, c'eſt pour lui ſeul que je le fais; mais tant que je vivrai, qu'elle n'ait jamais la hardieſſe de ſe préſenter à mes regards.

LE C. D'OLBORN.

Ne lui impoſez pas une condition ſi cruelle. Il faut voir vos enfans.

LE C. DE WERLING.

Monſieur, je me connois; ma colere s'allumeroit, je deviendrois furieux.

LE C. D'OLBORN.

Et je vous connois mieux encore. Vous avez un cœur trop ſenſible, vous êtes trop Pere, pour que votre courroux ne ſoit pas bientôt déſarmé. Eh bien? Voulez-vous la voir?

LE C. DE WERLING.

C'eſt un homme qui me fera perdre patience.

LE C. D'OLBORN.

Allons, conſentez-y, de grace.

LE C. DE WERLING.

Je vois bien que je ne pourrai jamais me délivrer de vos importunités. Soit, je la verrai ; mais prenez garde. — Je ne réponds de rien.

LE C. D'OLBORN.

Et moi, je réponds de tout. *(Il fait ſigne à Madame Dormin de tomber aux genoux de ſon pere.)*

LE C. DE WERLING *voulant la relever.*

Eh bien donc ? que faites-vous ? Eh bien ?

LE C. D'OLBORN.

C'eſt votre fille !

Mad. DORMIN.

Mon Pere !

LE C. D'OLBORN.

Montrez à préſent combien vous êtes Pere.

LE C. DE WERLING.

Ah ingrate ! — Qu'avez-vous fait, Monſieur ?

Mad. DORMIN.

Mon Pere !

LE C. DE WERLING *se tourne vers sa fille, la regarde, & après quelques instans de combat entre la colere & la tendresse, il dit d'une voix attendrie :*

Ma fille ! —— Non, je ne puis. Ah, Monsieur, qu'avez-vous fait?

LE C. D'OLBORN.

Un Pere est toujours Pere; & jamais la nature n'a fermé son oreille aux cris du repentir.

LE C. DE WERLING.

Ah cruelle ! ingrate ! (*En se baissant vers elle.*) Es-tu ma fille ?

Mad. DORMIN.

Mon Pere !

LE C. DE WERLING *la regarde d'abord en silence, puis s'écrie tout-à-coup avec transport :*

Ma seule enfant ! Ma Clarice, — leve-toi, ma fille ! leve-toi ! je te pardonne.

Mad. DORMIN.

Vous me pardonnez ? vous me pardonnez ? Mon Pere, je meurs à vos pieds.

LE C. DE WERLING.

Oh ma fille ! Ma fille, leve-toi ! —Viens donc dans mes bras, ma fille. — Oui, Monſieur, — après huit ans ! — Je ſuis forcé d'avouer, — Es-tu ma Clarice ? Fille cruelle ? Tu as pu mépriſer ton Pere ? moi ?

Mad. DORMIN.

Vous mépriſer ? mon Pere, voulez-vous briſer mon cœur.

LE C. DE WERLING.

Eh bien, ma chere amie, remets-toi donc. Je te pardonne, je t'aime. — Si je t'aime ! —Non, jamais dans ma vie je n'ai ſenti une jouiſſance ſi douce. Vois-tu imprudente quel bon Pere tu as offenſé ? Vaux-tu bien la peine que je pleure pour toi.

(*Mad. Dormin ſoupire, & s'eſſuie les yeux.*)

Vous aviez raiſon, Monſieur, il eſt bien doux de pardonner, — de pardonner à ſes enfans. — On éprouve un je ne ſais quel raviſſement, un charme, un délire. — Oui, ſi tu n'étois pas ma fille, je ſouhaiterois preſque que tout le mal que l'on m'a dit de toi, ma Clarice, fut véritable, pour avoir à te pardonner beaucoup, beaucoup !

LE C. D'OLBORN.

Monsieur le Comte, votre tendresse vous égare, vous n'avez plus rien..... Oui, — il vous reste encore quelque chose : mon fils implore aussi pour lui votre amour paternel.

LE C. DE WERLING.

Le malheureux ! il m'a causé de cruels chagrins. Son front devroit rougir de honte.

Mad. DORMIN.

Mon Pere !

LE C. DE WERLING.

C'est bon ! — à cause de toi, ma fille, à cause de toi seule au moins, je lui pardonnerai aussi.

Mad. DORMIN, LE C. D'OLBORN.

O mon pere ! } (*Ils se précipitent dans les bras*
O mon ami ! } *de Werling*).

LE C. DE WERLING.

Oui, ma fille : oui, mon ami. C'est aussi mon fils ! — mais c'est vous-même à l'avenir qui serez chargé de sa conduite.

SCENE XII.

UN DOMESTIQUE *une lettre à la main*, LES PRÉCÉDENS.

(*Le Domestique appercevant tout-à-coup le Comte de Werling, veut s'en aller.*)

LE C. DE WERLING.

QUE veut cet homme ? (*il le retient.*) Où vas-tu ?

LE DOMESTIQUE.

Je.... je voulois....

LE C. DE WERLING.

Que veux-tu ? Pour qui cette lettre ?

LE DOMESTIQUE.

Pour Madame Dormin.

Mad. DORMIN.

A moi ? De qui vient-elle ?

LE DOMESTIQUE.

De M. Dormin.

LE C. DE WERLING.

Donne. (*Le domeſtique remet la lettre au Comte, & ſe gliſſe ſans bruit dans la porte de l'eſcalier.*)

LE C. D'OLBORN.

De mon fils ?

LE C. DE WERLING.

La voici, ma fille, prends-en lecture. Sans doute qu'il t'écrit qu'il eſt dans les priſons. Je voudrois que mon couſin fut ici pour obtenir ſur le champ un ordre de l'en faire ſortir. Il ne s'attend pas à ce changement, mon cher couſin. (*Madame Dormin qui a lu la lettre, eſt prête à s'évanouir.*) Qu'y a-t-il ma fille ? Eh mais ? Qu'as-tu donc ma fille ?

Mad. DORMIN.

Ah ! (*Elle laiſſe tomber ſa lettre.*)

LE C. D'OLBORN.

Ciel ! Mon fils—cette lettre,—(*il la ramaſſe, & lit :*)

» Madame,

» le malheur ne ceſſe de me pourſuivre, vous
» avez trop peu de force & de courage pour en
» partager le poids. Je ſépare donc mon ſort du
» vôtre. »

LE C. DE WERLING.

Quoi ? Comment ?

LE C. D'OLBORN.

« Reconciliez-vous avec votre Pere, & oubliez » moi, comme je m'efforcerai de vous oublier. » Le ſcélérat !

LE C. DE WERLING.

Continuez donc, Monſieur, continuez.

LE C. D'OLBORN.

« Cette lettre eſt un conſentement que je vous » donne pour une ſéparation, déſirée peut-être » depuis long-temps. Thoreck eſt mon ami, il eſt » le vôtre. Voudriez-vous encore m'accorder une » derniere priere ; donnez-lui cette main que j'ai » rendue ſi malheureuſe & à laquelle je renonce » aujourd'hui pour jamais. N'eſpérez plus de me » revoir. »

LE C. DE WERLING.

Eh bien, à vous entendre, je lui faiſois injure. Voyons cette lettre. Oui, je reconnois ſa main. Le perfide !

LE C. D'OLBORN.

Vîte, qu'on le cherche de tous côtés. Où eſt ce Domeſtique ?

LE C. DE WERLING.

Il a diſparu.

Mad. DORMIN *se leve, veut se jetter dans les bras de son pere, & tombe à ses pieds.*

Mon Pere !

LE C. DE WERLING *pleure.*

Ma pauvre Clarice !

LE C. D'OLBORN *se promene à grands pas par la chambre.*

Mon fils ! Mon fils !

LE C. DE WERLING.

Ne perdons pas espérance mes enfans. Je cours, je le ferai suivre sur tous les chemins. —Allons mon enfant, ma fille, compte sur moi. Tout ira bien encore, entends-tu Clarice ?

Mad. DORMIN *avec le calme du désespoir.*

Oui mon Pere. Tout ira bien encore.

(Elle rentre chez elle, conduite par le Comte d'Olborn.)

SCENE XIII.

LE C. DE WERLING *seul.*

ATTENDS perfide, attends ; tu viens séduire, enlever ma fille, & tu l'abandonnes ? Il faut, avant tout, que je trouve Thoreck ; il pourra me donner peut-être quelques éclaircissemens.

Fin du quatrieme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

PIPS, ETIENNE.

PIPS, *en entrant.*

PRENDS garde à toi; dès que tu verras arriver le Baron accours vîte me le dire; mais qu'il ne ſache pas un mot de tout ce qui s'eſt paſſé. Tu entends bien?

ETIENNE.

Il ſuffit. (*Il ſort.*)

PIPS.

J'ai grand'peur que cette affaire ne tourne mal. S'ils ramenent Dormin, tout ſe découvre, — & M. Pips en aura par-deſſus les oreilles. Voleur & Receleur, c'eſt tout un, punition égale. (*Il réfléchit.*) Voilà une idée, une heureuſe idée qui me vient. Oui, ce ſera beaucoup mieux. Je vais leur découvrir toute la manigance, & leur avouer tout. Je me moque bien du Baron! D'ailleurs au premier jour ſes impoſtures ſeront découvertes. Que

ce ſoit par moi ou par un autre, cela doit lui être égal. Peut-être même pourrois-je tirer un parti aſſez avantageux de mon aveu? J'en ſuis bien fâché pour le Baron; mais qu'il ſoit juſte auſſi, mes intérêts me ſont un peu plus chers que les ſiens. (*Il regarde dans l'appartement du Comte.*) Il n'y a perſonne ici. Il eſt probablement chez ſa bru. (*Il s'approche de la chambre de Dormin, frappe à la porte, & crie à voix baſſe:*) Monſeigneur! Monſeigneur! Celui-ci ne me paroît pas auſſi vif que l'autre qui eſt auſſi prompt que l'éclair. (*Il appelle encore:*) Monſeigneur!



SCENE II.

LE COMTE D'OLBORN, PIPS.

LE C. D'OLBORN.

EH bien?

PIPS.

De bonnes nouvelles, Monſeigneur; mais parlons plus bas, s'il vous plaît, ce ſont des ſecrets de la plus grande importance.

LE C. D'OLBORN.

Parle.

PIPS.

Je crains ſeulement, Monſeigneur, — que je — Car tenez, un bon aubergiſte doit être diſcret, & s'il parle.....

SCENE III.

LE COMTE DE WERLING, ERNERST, LES PRÉCÉDENS.

LE C. DE WERLING.

De la joie, mon ami, de la joie. Nous le tenons enfin.

LE C. D'OLBORN.

Mon fils?

LE C. DE WERLING.

Oui, mon valet-de-chambre l'a heureuſement joint à une lieue d'ici; mais où diantre eſt donc ce Baron?

ERNEST.

Je ne ſais, Monſieur.

LE C. DE WERLING.

Va le chercher, je veux lui parler.

LE C. DE WERLING.

Et comment s'est-il comporté quand vous l'a-ez joint ?

ERNEST.

D'abord il s'est défendu avec le plus grand ourage ; mais quand il s'est vu accablé par le ombre , il a rendu ses armes.

LE C. DE WERLING.

Va t'en maintenant trouver mon Cousin. (*Er-est sort, Pips s'approche d'un air humble & em-arassé.*)

LE C. DE WERLING.

Que voulez-vous ?

LE C. D'OLBORN.

Il a un secret à nous réveler.

LE C. DE WERLING.

Un secret ? Voyons ce que c'est.

PIPS.

Mais , Monsieur , je perds cent louis en découvrant ce secret , & vous le savez , les temps sont durs.

LE C. DE WERLING.

Voilà un secret bien cher.

PIPS.

Oh, il les vaut bien, Monſieur, je vous aſſure — en honnête homme, il les vaut bien. Si vous voulez donc avoir la généroſité.....

LE C. D'OLBORN.

Comptez ſur ma parole, vous n'y perdrez rien.

PIPS.

Votre parole me ſuffit : mais voudrez-vous bien auſſi me pardonner, ſi par haſard j'avois commis quelque choſe — qui reſſembleroit à une friponnerie ?

LE C. DE WERLING.

Je vous entends, nous verrons M. le coquin.

LE C. D'OLBORN.

Je réponds de tout.

PIPS.

Je remercie la bonté de Monſeigneur. Ainſi donc vous me donnez votre parole que j'aurai les cent louis & ma grace ?

LE C. DE WERLING.

Je perds patience.

PIPS.

Un peu plus bas, Monſieur, s'il vous plaît. Ce ſecret eſt de la derniere importance.

LE

LE C. DE WERLING.

Finiras-tu, bavard maudit.

PIPS.

Parlez bas, Monſieur, de grace, parlez bas.— Vous ſavez que Madame Dormin vient de recevoir une lettre de ſon mari?

LE C. DE WERLING.

Oui.

PIPS.

Dans laquelle il lui parle d'une ſéparation?

LE C. D'OLBORN.

Après.

PIPS.

Cette lettre n'eſt pas de M. Dormin.

LE C. D'OLBORN.

Non?

LE C. DE WERLING.

Où eſt donc cette lettre? (*Il la cherche dans ſes poches.*) N'eſt-ce pas là ſa main?

PIPS.

Peu s'en faut; mais il y a des plumes aſſez habiles pour imiter tous les caracteres.

LE C. D'OLBORN.

Je respire. Continuez.

PIPS.

Je vous le dirai en confidence ; M. le Baron de Thoreck a pour cela une adresse peu commune.

LE C. DE WERLING.

Mon Cousin ?

PIPS.

Oui , Monsieur ; je vois bien qu'il faut tout vous découvrir. M. le Baron a montré à M. Dormin une lettre de cachet dont vous l'aviez chargé ; il lui a fait accroire que vous le poursuiviez comme le ravisseur de Mademoiselle votre fille , & que sa vie étoit en danger : & alors il lui a laissé prendre la fuite.

LE C. DE WERLING.

Mais pourquoi l'auroit-il fait ? Je ne conçois rien à tout cela.

PIPS.

Je vais vous l'expliquer plus clairement. Il y a bientôt deux mois que M. le Baron amena chez moi M. & Mad. Dormin. Il me découvrit qu'il étoit l'ennemi irréconciliable du mari ; qu'il avoit

résolu de le perdre, & me promit cent pisto... cent louis, veux-je dire, si je voulois entrer dans ses desseins. C'étoit, par exemple, de chercher à ruiner M. Dormin, de lui parler d'un ton brusque, de l'exciter à s'endetter, & sur-tout de semer la désunion entre le mari & la femme; mais — le ciel m'en a préservé!

LE C. DE WERLING.

Lui? Tu mens, coquin.

PIPS.

Je vous demande bien pardon, je vous ferai toucher au doigt la vérité. D'abord vous savez qu'il aimoit Mademoiselle votre fille, il y a déja près de huit ou neuf ans. Quand M. Dormin l'eut enlevée; il devint tout-à-coup furieux. Cependant il dissimula sa haine, se disant leur ami commun, & leur promit même de les reconcilier avec vous.

LE C. D'OLBORN.

Est-il possible?

PIPS.

Ensuite il a intercepté toutes les lettres de M. Dormin; & contrefaisant sa main, il vous en a écrit d'autres, remplies d'injures, qu'il vous a fait remet-

tre par un de ses domestiques, comme si elles étoient arrivées par la poste. Il espéroit que dans votre colere vous désheriteriez Madame votre fille, & qu'alors il deviendroit votre héritier ; mais quand il a vu que de cette maniere il ne pouvoit réussir, il a écrit à M. Dormin de venir ici avec son épouse, leur a fait accroire qu'il les reconcilieroit plus aisément avec vous, & je ne sais quelles impostures il a imaginées. Mais il n'avoit au fond d'autre but que de trouver un moyen quelconque de perdre M. Dormin, de gagner l'amitié de sa femme par son hypocrisie, de la faire rentrer en grace, & ensuite de l'épouser.

LE C. D'OLBORN.

Il en est donc encore amoureux ?

PIPS.

Quand M. Dormin s'est enfui avec elle, il a commencé par la bouder un peu, & pendant sept ans il n'a eu d'amour que pour la succession ; mais enfin quand il a vu qu'il auroit de la peine à épouser le bien sans la personne, il la fait revenir, & de nouveau il a senti de l'amour pour elle.

LE C. DE WERLING.

Mais toi, misérable, d'où sais-tu tout cela ?

PIPS.

Moi, M. le Comte? j'ai déja eu l'honneur de vous dire pourquoi il m'avoit promis cent louis d'or.

LE C. D'OLBORN.

Je ne saurois trop non plus concevoir, comment le Baron a pu se confier à un inconnu dans une affaire si périlleuse.

PIPS.

Ah, moi & M. le Baron nous avons l'honneur de nous connoître depuis assez long-temps. M. le Comte sait que j'étois postillon chez M. son Pere. Le Baron m'a pris ensuite à son service, & nous sommes toujours restés intimes amis. Dès que j'eus épousé feue ma femme, de qui j'ai hérité cet hôtel garni, il est venu me voir souvent, & n'a jamais oublié son ancienne connoissance; & enfin il falloit loger quelque part M. Dormin.

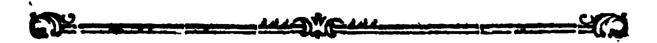
LE C. DE WERLING.

Rusé scélérat, nous nous parlerons! & toi si tu m'as trompé je te fais pendre.

PIPS.

Ah, M. le Comte, pouvez-vous le croire! Vous voyez bien qu'il ne tenoit qu'à moi d'accep-

ter les cent louis. Mais —que le ciel me préserve de ce honteux trafic ! — On gagne toujours à être honnête homme, voilà ma maxime. Et j'aime cent fois mieux ne recevoir de vous, Monsieur, que cent pistoles, pour avoir rendu hommage à la vérité, que de prendre cent louis de M. le Baron, & que ma conscience délicate soit blessée.



SCENE IV.

ETIENNE, LES PRÉCÉDENS.

ETIENNE *bas à Pips.*

MON Pere, voilà le Baron.

PIPS.

Le Baron ?

LE C. DE WERLING.

Faites-le entrer ?

LE C. D'OLBORN.

Si vous cherchez à lui faire avouer la vérité, vous aurez besoin de prudence & de ruse.

LE C. DE WERLING.

J'aurai de la peine à dissimuler avec un aussi grand maître-fourbe.

LE C. D'OLBORN.

Il faut d'autant plus vous contraindre qu'il portera plus loin la perfidie. Je cours cependant annoncer à ma fille la nouvelle heureuse du retour de mon fils. (*Il sort.*)

PIPS.

Je l'entends venir. Permettez, je vous prie, que je m'éloigne un peu.

LE C. DE WERLING.

Ne vous éloignez pas trop. (*Pips se cache derriere la porte, & dès que le Baron est entré, il se glisse légerement dans l'escalier.*)

SCENE V.

LE COMTE DE WERLING, LE BARON *recule épouvanté, en appercevant le Comte.*

LE C. DE WERLING.

BON jour, Cousin, serviteur, nous nous rencontrons souvent aujourd'hui. Qui vous amene donc si souvent ici?

LE BARON.

Moi? Je viens voir un de mes amis qui depuis quelques semaines est logé dans cet hôtel.

LE C. DE WERLING.

Oui? Que vous êtes malin! Comme il voudroit ſe cacher de nous.

LE BARON.

Comment donc?

LE C. DE WERLING.

Allons, allons, ne diſſimulez donc pas avec moi. Mais avant tout — ſavez-vous que Dormin s'eſt échappé?

LE BARON.

Comment?

LE C. DE WERLING.

On vient même de recevoir une lettre de ce miſérable.

LE BARON.

Il s'en eſt allé?

LE C. DE WERLING.

Comme je vous le dis; mais patience, je le ferai revenir.

LE BARON.

Cependant le malheureux s'étant enfui, moi, je vous conſeillerois de l'abandonner à ſa deſtinée.

LE C. DE WERLING.

Oui, — ce feroit affez mon deffein; mais — que ferai-je de ma fille? Je lui ai parlé, & il faut l'avouer, je la plains.

LE BARON.

Vous lui avez parlé?

LE C. DE WERLING.

Oui. Que cela ne t'effraye donc pas! Tu n'y perdras rien. J'ai réfolu de récompenfer ton mérite, & rien ne peut me faire changer.

LE BARON.

Mon cher Coufin, —

LE C. DE WERLING.

Ton fort eft entre tes mains, écoute; j'ai pardonné à ma fille, mon œil pénétrant a lu dans fon cœur, & je me trompe, ou elle a fur toi de certaines vues.

LE BARON *avec un fourire de joie intérieure.*

Sur moi?

LE C. DE WERLING.

Eh oui, Coufin, & j'ai auffi de certains projets; mais d'abord je veux favoir ta penfée. Parle

moi franchement. Te sens-tu quelque inclination pour ma fille?

LE BARON.

Moi?

LE C. DE WERLING.

Oui, ou non.

LE BARON.

Je l'avouerai, — si elle n'étoit point mariée, je m'estimerois heureux....

LE C. DE WERLING.

Je n'en demande pas davantage. Tiens, voici une lettre de Dormin, dans laquelle il renonce à la main de ma fille, & te propose pour son successeur.

LE BARON *étonné.*

M. le Comte, —

LE C. DE WERLING.

Tu es étonné, n'est-il pas vrai? Et moi aussi. Je ne saurois concevoir comment ce Dormin peut te reconnoître pour le meilleur de tes amis & te céder sa propre femme.

LE BARON.

Cela me paroît presque incroyable.

LE C. DE WERLING.

Tiens, *(il montre la lettre au Baron)* voilà ce qu'il écrit. *(Il lit.)*

» Thoreck eſt mon ami, il eſt le vôtre, voudriez-
» vous m'accorder encore une derniere priere.
» Donnez-lui cette main que j'ai rendue ſi malheu-
» reuſe, & à laquelle je renonce aujourd'hui pour
» jamais. N'eſperez plus de me revoir ». *(Il feint d'examiner très-attentivement cette lettre, & de paroître tout-à-coup étonné.)* Hm, hm, plus je la regarde —cela eſt extraordinaire. Ma foi Couſin, cette écriture reſſemble bien à la tienne; mais d'une reſſemblance frappante.

LE BARON.

A la mienne? Voyons donc? Ce ſeroit... *(Il regarde la lettre.)* En effet, cela eſt ſingulier.

LE C. DE WERLING.

Oui, tout-à-fait. — Ecoute donc, ſais-tu qu'entre-nous, je ne te ſaurois pas mauvais gré d'avoir écrit cette lettre.

LE BARON.

Qui? moi?

LE C. DE WERLING.

Je ne ſaurois attendre une ſi grande généroſité

de la part de ce Dormin, & au fond du cœur j'en ſerois indigné. Allons, tire-moi d'inquiétude. N'eſt-ce pas toi qui l'a écrite?

LE BARON.

Mon cher Couſin?

LE C. DE WERLING.

Pourquoi tant de paroles inutiles; allons, de la franchiſe; ſi tu l'as écrite, c'eſt me donner une preuve ſenſible de ton amitié pour ma fille, & cela me ſuffit.

LE BARON.

Mon cher Couſin. (*à part*) S'il diſoit vrai!

LE C. DE WERLING.

Oh! il me fera perdre patience, avec ſon *cher couſin*. L'avez-vous écrite ou non?

LE BARON *à part*.

Que lui dirai-je? (*haut*) Je ne ſais pas.—

LE C. DE WERLING.

Ah tu ne veux pas en convenir? Hé bien, je ſaurai, moi, ce que j'ai à faire.

LE BARON.

Vous fâcheriez-vous, mon cher Couſin?

LE C. DE WERLING.

Et qui pourroit voir de ſang-froid une auſſi grande ſimplicité. Ne t'ai-je pas cent fois demandé ſi tu avois écrit cette lettre? Je t'ai répété mille fois que je ſerois flatté que tu l'euſſes écrite, & tu vas encore chercher tant d'alentours.

LE BARON, *à part.*

Il parle ſérieuſement. (*haut*) Pardon, je vous prie, mon cher Couſin —Si abſolument vous l'exigez....

LE C. DE WERLING.

J'exige la vérité. — As-tu écrit cette lettre?

LE BARON.

Mais ſi...

LE C. DE WERLING.

Oui, ou non:

LE BARON.

A ne vous rien cacher, — oui, je l'ai écrite— mais par un motif bien excuſable!

LE C. DE WERLING *à part.*

Ha, ha! (*à part*) Le ſcélérat! (*haut*) Bien, bien, cela me fait plaiſir. (*Il regarde la lettre de*

nouveau). Je ne ſais, — mais on diroit que cette lettre, & toutes les autres lettres que Dormin m'a adreſſées ſont de la même main?

LE BARON *à part.*

Ouf! (*haut*) De la même main? (*à part*) Malheureux, qu'ai-je fait!

LE C. DE WERLING.

Eh bien, quand il ſeroit vrai que tu les aurois auſſi écrites?

LE BARON *tout troublé.*

Mon cher Couſin? (*à part*) Je ſuis perdu.

LE C. DE WERLING.

Là ſincérement, en m'avouant que ton amitié pour ma fille & le regret de voir paſſer ma fortune dans les mains d'un ſcélérat, ont ſu t'inſpirer quelques petites ruſes, tu me ferois un ſenſible plaiſir. — Ou tu as écrit toutes les lettres, ou tu n'as pas écrit celle que je reçois.

LE BARON *à part.*

Quel embarras cruel! (*haut*) Je ne voulois pas vous fâcher, mon cher Couſin; car pour vous dire la vérité, je n'ai pas même écrit celle-ci.

LE C. DE WERLING.

J'en ſuis vraiment fâché. Vous n'aimez donc pas ma fille?

LE BARON.

Oui — non — mais —

LE C. DE WERLING.

Vous troublez ma joie, mon cher Cousin.— Je t'avouerai en confidence, qu'ayant pardonné à ma fille, je songeois à unir vos destinées ;— mais je me suis trompé, je le vois bien, dans les espérances que j'avois conçues. Si tout avoit été comme je le présumois, je t'aurois nommé mon gendre & mon légataire universel ; mais à présent, tu dois sentir toi-même, que j'aurois un éternel reproche à faire à mon cœur, si je privois encore ma fille de sa fortune : j'en suis vraiment fâché, Cousin ; vraiment fâché.

LE BARON *à part.*

Je n'ai plus à balancer.

LE C. DE WERLING.

Tu es rêveur, Cousin ? Allons, comble moi de joie, avoue-le avec franchise : car enfin si Dormin revient, je le saurai.

LE BARON.

Cela est vrai.

LE C. DE WERLING.

Eh bien ?

LE BARON.

Oui—je—je—les ai écrites : mais....

LE C. DE WERLING.

Dites-vous ſincérement la vérité ?

LE BARON.

Puiſque vous l'exigez....

LE C. DE WERLING.

La vérité !

LE BARON.

Sur mon honneur.

LE C. DE WERLING.

'A merveille, Couſin. Cet aveu me rend tout mon repos, je ſongerai maintenant à te donner une récompenſe digne de toi.

LE BARON.

Ah, mon cher Couſin ! —

LE C. DE WERLING.

Allons, allons, je ne ferai rien d'injuſte.

LE BARON.

Vous êtes la généroſité même, cher Couſin ; vous m'avez déjà comblé de tant de bienfaits !

LE

LE C. DE WERLING.

Epargne-toi ces complimens. Je t'en fais grace. (*Il appelle.*) N'y auroit-il personne ici?

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, ADÉLAIDE, *ensuite* Mad. DORMIN & LE COMTE D'OLBORN.

ADÉLAIDE.

QUE demandez-vous, Monsieur?

LE C. DE WERLING.

Ma fille.

ADÉLAIDE.

La voici, je crois. La joie que lui a causé la nouvelle qu'elle vient de recevoir tout-à-coup a rétabli ses forces épuisées.

LE C. DE WERLING.

Approche, ma fille, embrasse-moi. Pauvre enfant, que tu-as souffert!

Mad. DORMIN.

Etes-vous enfin persuadé de notre innocence, mon Pere?

LE C. DE WERLING.

Oui, ma Clarice ! Ce monstre a lui-même avoué toute sa scélératesse.

LE BARON *effrayé.*

Qu'entends-je ?

LE C. DE WERLING.

Ne crois pas échapper aux châtimens que ma vengeance te prépare.

LE BARON.

Mon cher Cousin....

LE C. DE WERLING.

Que me veux-tu ?

LE BARON.

Mais, je n'ai réellement pas écrit ces lettres.

LE C. DE WERLING *avec indignation.*

Est-ce assez loin pousser la perfidie !

LE BARON.

Voulez-vous que par les sermens les plus sacrés, les plus solemnels....

LE C. D'OLBORN.

Votre ami M. Pips nous a tout avoué.

LE BARON *pâlit.*

Comment?

LE C. D'OLBORN.

Vous feriez mieux sans doute d'implorer votre pardon.

LE BARON.

Mon cher Cousin....

LE C. DE WERLING.

Oui, je te prouverai que je suis ton cher Cousin.

LE BARON.

Cependant.....

LE C. DE WERLING.

Hypocrite exécrable, sors, tu souilles mes regards; sors.

(Le Baron sort tout troublé.)



SCENE VII.

LE COMTE DE WERLING, LE COMTE D'OLBORN, Mad. DORMIN, ADÉLAIDE, HENRI, *ensuite* DORMIN, *plusieurs Domestiques du Comte de Werling*, ERNEST, ARMAND, ETIENNE.

HENRI.

Le voilà, le voilà !

Mad. DORMIN.

Dormin?

LE C. D'OLBORN.

Mon fils ?

HENRI.

Oui ; mais il paroît bien irrité.

LE C. DE WERLING.

Viens ma Clarice, nous aurons bientôt calmé son courroux. (*Il la prend par la main, & marche au-devant de lui. Le Comte d'Olborn se retire un peu en arriere.*)

DORMIN *arrive, & croit que le Comte veut lui enlever sa femme.*

Ah barbare !

Mad. DORMIN *lui tendant la main avec amitié.*

Dormin !

DORMIN *saisit avec transport la main de sa femme, en l'entraînant loin de son pere, & s'arme de son épée.*

Elle est à moi, je ne la céderai qu'avec ma vie.

LE C. D'OLBORN.

Mon fils !

DORMIN.

Quelle voix ! (*Il reconnoit son Pere, laisse tomber son epée, & se précipite dans ses bras.*) Dieu mon Pere !

LE C. D'OLBORN.

Mon fils !

DORMIN.

Est-ce vous ? est-ce vous ? Ne seroit-ce, hélas, qu'un songe qui m'abuse !

LE C. D'OLBORN.

Je suis ton Pere, ô mon Fréderic, mon tendre

fils! — Je l'ai vu, je mourrai content. — Viens donc que je te serre encore dans mes bras!

DORMIN.

Oh mon pere! (*Pressant tendrement son pere contre son cœur, il le regarde avec étonnement & avec joie.*) Mais par quelle heureuse destinée nous êtes-vous rendu?

LE C. D'OLBORN.

J'avois fait répandre le bruit de ma mort pour me soustraire aux poursuites de mes ennemis. Tu sauras tout dans un autre moment. Je vis encore, je suis heureux — tu es heureux, & tu vois ici le Comte de Werling à qui nous devons aujourd'hui tout notre bonheur.

DORMIN *étonné.*

Au Comte?

Mad. DORMIN.

Oui Dormin, à mon Pere; à mon Pere qui veut bien être aussi le tien. Tu frémiras d'entendre par quelles atroces calomnies on l'avoit trompé. Ce Thoreck n'étoit qu'un vil scélérat.

DORMIN.

Thoreck?

LE C. DE WERLING.

Ce n'est que trop véritable, nous sommes depuis long-temps les victimes de sa noire perfidie; mais ses forfaits ne resteront pas impunis.

DORMIN.

M. le Comte. (*Il n'ose lever les yeux en lui parlant.*) Je vous ai ravi votre fille, votre seule enfant. (*Il embrasse ses genoux.*) Pourrez-vous me pardonner?

LE C. DE WERLING.

Mon fils, leve-toi, mon fils. Oui — je te pardonne. — Tu m'as ravi ma fille, reçois-là de mes mains, je te la donne.

DORMIN.

Monsieur le Comte — Clarice — mon Pere — Et je n'ai qu'un cœur pour les aimer!

ADÉLAIDE *bas à Madame Dormin.*

Mais Madame que deviendra ce legs que vous m'aviez laissé. Faut-il que je présente mon Emilie aux yeux de M. le Comte?

Mad. DORMIN.

Quelle vienne! Quelle vienne! Ah mon Adélaïde, quelle joie, quel bonheur quand il la verra!

ADÉLAIDE.

Mais s'il la repousse! — s'il la repousse! — *(avec tendresse)* Non certainement il ne la repoussera pas.

Mad. DORMIN.

Oh non ! Mais toi ma plus tendre, ma plus sincere amie, ma bienfaitrice; comment récompenser ton cœur généreux ?

ADÉLAIDE.

Récompenser ? Non, Madame, je n'ai point vendu mes bienfaits. N'est-ce pas le souvenir attendrissant d'une action généreuse, qui fait la plus grande récompense d'un cœur sensible ? La joie pure que j'en ressens est inexprimable. Non, il n'en est point de plus douce dans la vie.

LE C. DE WERLING.

Tu as tort, Adélaïde, il est encore plus doux de pardonner.

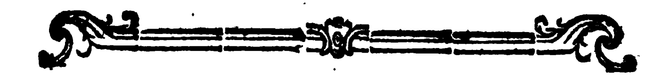
Fin de l'Hôtel Garni.

LE PERE
DE FAMILLE,
ALLEMAND.
DRAME
EN CINQ ACTES,

PAR

M. le Baron DE GEMMINGEN.

(*La premiere Edition de ce Drame a paru en 1781, & la seconde, avec des corrections, en 1782.*)



PERSONNAGES.

LE COMTE DE WODMAR, Pere de Famille, un homme franc, loyal, actif, un Allemand; connoiſſant le monde, très-attaché à l'ancienneté de ſa nobleſſe : mais cependant plus homme que Gentilhomme. — *Un habit tout uni.*

CHARLES, Fils aîné du Comte. L'ambition & l'activité forment le caractere de ce jeune homme. Il n'a de paſſion que l'Amour. Un peu de rudeſſe dans ſes mœurs; mais de la franchiſe. Le feu du génie brille dans ſes regards.— *Un frac.*

FERDINAND, Fils cadet du Comte, livré tout entier aux plaiſirs de la jeuneſſe, a cependant un cœur excellent. — *En uniforme.*

LE COMTE DE MONHEIM, Gendre du Comte de Wodmar, homme de Cour, ne ſaiſiſſant que l'ombre, entraîné par le tourbillon du monde; un cœur vuide, & non pas inſenſible. — *Toujours un nouvel habit, & toujours décoré.*

PROMER, un de ces hommes de nos jours. Des promeſſes, point d'actions; officieux, flatteur,

nul vrai mérite ; parlant toujours d'amitié ; singe ridicule de tous ceux qu'il fréquente. — *De la singularité dans les habits, mais point de caricature.*

LE PEINTRE, un véritable Allemand, sans fausseté, un cœur brûlant, rempli d'une sensibilité qui se répand sur tout ce qui l'environne ; ayant la confiance de son génie, grand Artiste, nul charlatanisme ; de la noblesse dans ses regards. — *Un habit propre & simple.*

LE BAILLI, porte un habit chargé d'or, le prix de la justice qu'il a vendue. De la roideur dans le maintien ; mais point de caricature.

LE PAYSAN. Du bon sens & de la franchise, comme on en trouve encore quelquefois parmi le Paysan éloigné des Capitales.

FRÉDÉRIC. Un enfant de six ans, habillé à l'Angloise ; savant & élevé à la Françoise.

PLUSIEURS DOMESTIQUES.

FEMMES.

LA COMTESSE AMALDI. De la fierté, beaucoup de connoissances, & par conséquent plus d'esprit que de sensibilité. — *Superbement parée.*

SOPHIE, Fille du Comte de Wodmar. Plus de ſenſibilité que d'eſprit. Son extrême ſenſibilité qui paroît même dans ſa parure, lui donne un air timide & languiſſant.

LOUISE, Fille du Peintre. Véritable enfant de la nature, tout amour, malheureuſe victime de l'amour. — *Un habillement ſimple; mais plein de graces & de goût.*

NANNETTE, ancienne Gouvernante; de celles qui aiment à faire la volonté des enfans pour les empêcher de pleurer, & qui prêtent la main aux intrigues des jeunes filles, de peur de les affliger.

VICTORINE, Femme-de-Chambre de la Comteſſe Amaldi, & probablement ſa Confidente.





LE PERE *DE FAMILLE,* ALLEMAND.

DRAME.

ACTE PREMIER.

Appartement de Sophie. Un sopha, & à côté une table, avec un livre dessus.

SCENE PREMIERE.

M. DE PROMER, *un Domestique qui marche devant lui passe dans une autre chambre. Il ouvre le livre qui est sur la table.* LE COMTE CHARLES *arrive.*

CHARLES.

Bon jour, Promer.

PROMER.

Votre très-dévoué serviteur, M. le Comte.

CHARLES.

Ma sœur ne seroit pas encore descendue?

PROMER.

Je ne sais pas, je ne fais que d'entrer.

LE DOMESTIQUE *vient.*

La Comtesse achève sa toilete ; elle va venir.

(Il sort.)

PROMER *à Charles, qui s'est assis sur le sopha.*

Vous me paroissez aujourd'hui rêveur.

CHARLES.

C'est le temps qui est si sombre !

PROMER.

Ne seroit-ce point plutôt, Monsieur, le Comte ? —

CHARLES.

Ce que vous voudrez, comme vous voudrez. — Je ferai beaucoup mieux, ce me semble, de n'attendre point ici ma sœur. Vous m'obligerez de lui dire, M. de Promer, que je suis venu chez elle pour lui souhaiter le bon jour.

PROMER.

Votre plus sincere ami n'auroit pas eu le malheur de vous offenser ?

CHARLES.

Hé, mon Dieu, non ! mais je ne veux attrifter perfonne de ma mélancolie.

PROMER.

Reftez, de grace, attendez votre aimable fœur. Plufieurs Dames doivent venir ce matin lui rendre vifite. Je fuis sûr au moins que vous allez voir la Comteffe Amaldi & cette fociété vous diffipera.

CHARLES.

Ne me reparlez plus des femmes ; je les détefte toutes. Le plus parfait ouvrage du Créateur, l'homme enfin, n'eft à leurs yeux qu'un être frivole fait pour être le jouet de leurs éternels caprices. Elles nous arrêtent tous à l'entrée de la carriere. (*Il veut fortir & revient fur fes pas.*) A propos, avez-vous vu ma petite bourgeoife ?

PROMER.

Elle paffe tous les jours devant ma fenêtre pour aller à l'églife ?

CHARLES.

Vous a-t-elle paru trifte ?

PROMER.

Vous connoiffez fa douceur & fa modeftie ; & d'ailleurs une jeune fille que le Comte Charles —

CHARLES.

Vous allez encore, mon cher ami, m'accabler de vos complimens ; faites m'en grace, je vous conjure. Elle a donc un air affligé ? la pauvre enfant !

PROMER.

Ne la voyez-vous pas tous les jours ?

CHARLES.

Non : il y a déja près d'une semaine entiere que je n'y suis allé.

SCENE II.

SOPHIE *entre avec son fils, elle tient une lettre cachetée à la main*, LES PRÉCÉDENS. (M. DE PROMER *baise respectueusement la main de Sophie.*)

CHARLES.

BON jour, ma sœur.

SOPHIE.

Bon jour, mon ami. M. de Promer, voudriez-vous avoir la bonté de porter cette lettre à mon mari, elle vient d'arriver.

PROMER.

PROMER.

Avec le plus ſenſible plaiſir, Madame. (*Il ſort.*)

SOPHIE.

C'eſt un bon enfant, ce Promer.

CHARLES.

Oui, mais il nous fatigue ſouvent de ſes ennuyeux complimens.

SOPHIE.

Veux-tu déjeûner avec moi ?

CHARLES.

Je le veux bien.

SOPHIE *à ſon fils.*

Va t'en, mon enfant, dis que l'on nous apporte le déjeûner, & tu reſteras enſuite avec ton Gouverneur.

FRÉDÉRIC.

Oui, Maman. (*L'enfant un peu triſte va pour ſortir en faiſant des gambades.*)

SOPHIE

Fréderic, où allez-vous ? Ne fait-on pas un ſalut en s'en allant ? (*L'enfant fait un profond ſalut & ſort.*) Fort bien.

CHARLES.

Je voulois ſortir ; mais tu ſais que j'aime trop ma ſœur pour pouvoir m'en aller quand je ſuis avec elle. (*On apporte le déjeûner. Charles s'aſſied.*)

SOPHIE.

Charles !

CHARLES.

Que me veux-tu ?

SOPHIE.

Ne parlois-tu pas à Promer de ta petite bourgeoiſe ? Tu m'as promis....

CHARLES.

De ne plus la revoir ; & je l'ai fait : car depuis huit jours je ne l'ai pas vue.

SOPHIE.

Tu m'as auſſi promis de l'oublier.

CHARLES.

Imprudence ! Je ſens que j'ai promis au-delà de mes forces, & plus même que je ne voudrois tenir. Quand avec les couleurs les plus vives tu me peignois les malheurs où me plongeoit cette union ſi inégale, la honte dont je couvrois toute ma maiſon, le regard ironique, le ſourire cruel

du courtisan jaloux ; lorsque ton amitié me faisoit voir tous les chemins de l'honneur & de la gloire à jamais fermés pour moi, & que tu représentois à mes yeux le meilleur des Peres rempli d'indignation & de douleur, au retour de son voyage, que n'aurois-je pas alors promis à ma sœur? J'ai tenu jusqu'ici tout ce que je pouvois tenir.

SOPHIE.

As-tu suivi mes conseils? As-tu cherché à te distraire?

CHARLES.

Que n'ai-je pas tenté! J'ai recherché tout ce qui pouvoit charmer ma mélancolie; tout m'a paru vuide, je n'ai rien trouvé, rien. Tout m'ennuie, tout m'afflige. C'est en vain que j'ai voulu rallumer dans mon sein le feu sacré de la poésie. J'ai voulu vingt fois prendre la plume pour me rendre raison à moi-même de mes sentimens, épancher mon ame, me soulager enfin. — Et comment porter la lumiere dans ce cahos!

SOPHIE.

Tu aurois dû aller à la campagne, jouir du calme de la nature bienfaisante.

CHARLES.

J'y étois encore hier; la soirée étoit fraiche &

riante. Je me repoſois ſur le bord d'un ruiſſeau; quand tout-à-coup au bruit des flots qui ſe précipitent je me ſens ému — Je crus voir couler les larmes de Louiſe. — Je vais m'aſſeoir ſous l'ombre épaiſſe d'un arbre éloigné. Je tire de ma poche mon Homere, mon ami Homere; mais ce cœur ſenſible pour Homere, l'eſt auſſi pour ma Louiſe!

SOPHIE.

Un entier oubli de ſoi-même ſeroit peut-être d'un plus grand ſecours!

CHARLES.

Je l'ai penſé comme toi. Je m'enfonçai tout-à-coup dans la profondeur de la forêt. Je vis bientôt au travers des arbres le ſoleil ſe cacher derriere les montagnes. La nature devînt plus calme, les oiſeaux fatigués ceſſerent peu-à-peu leurs douces chanſons, tout dormoit; ſans le bruit des cloches qui ſonnoient dans le lointain, tout m'offroit alors l'image d'un éternel ſilence : mon cœur étoit rempli de ſenſations inconnues; je me trouvois ſi mal! & ſi bien! Mais hélas j'entends la voix du roſſignol! Dans cette mélodie autrefois ſi douce pour mon oreille, je ne diſtingue plus que des accens plaintifs! Je l'entends gémir ſur la perte de ſon époux. Je ſens un fardeau péſant

tomber ſur ma poitrine. Je rentre à grands pas, & comme un forcené étendu ſur mon lit arroſé de mes larmes, pendant toute la longue durée de la plus longue des nuits, comptant avec inquiétude les pas trop lents des heures, je m'écriois ſans ceſſe : « Qu'eſt-ce qu'une telle vie ! demain » je vole dans ſes bras. » Et tu le vois, le jour eſt arrivé, le ſoleil brille dans ſon midi, & je n'y ſuis point encore allé !

SOPHIE.

Je ſavois bien que tes promeſſes ſont ſacrées ; mais en ſerai-je plus tranquille tant que je verrai qu'un ſi grand trouble t'agite. Retourne dans la ſociété.

CHARLES.



Qu'y ferois-je ?

SOPHIE.

Chercher à te diſtraire, voir ſi parmi toutes ces femmes tu n'en trouverois pas une.....

CHARLES.

Je ne doute point que parmi ces êtres défigurés par des modes ridicules, il ne ſe trouve encore un cœur fait pour aimer. Mais cet éternel tourbillon du monde qui vous entraîne enivre ma raiſon égarée. Pour être aimable à vos yeux il faut

renoncer à soi-même. Pendant toute la longueur des jours il faut conduire de maisons en maisons vos pas errans au gré de vos caprices ; parler à tout le monde, & n'avoir rien à dire à personne. Que celui qui le peut faire, le fasse, cette bassesse d'esclavage m'indigne.

SOPHIE.

Je ne t'ai donné ce conseil que pour donner le change à tes pensées, & te faire oublier ta douleur.

CHARLES.

Non, ma sœur, cette vie tumultueuse n'est rien, rien ; & mon cœur trop sensible a besoin d'amour, d'un amour véritable qui le remplisse.— Mais il me semble avoir entendu dire à Promer que tu attends quelques visites ? Je me retire.

SOPHIE.

Je n'attends personne que la Comtesse Amaldi : elle s'est fait annoncer ce matin, j'ignore ce qui l'amene chez moi.

CHARLES.

Elle vient te voir, & voilà tout.

SOPHIE.

Moi, ou mon mari ?

CHARLES.

De la jalousie? —— Femmes, femmes! Que vous savez bien réunir la jalousie & l'indifférence!

SOPHIE.

Qui t'a dit que mon mari étoit indifférent? Et quand cela seroit, de quel jour a commencé cette indifférence?

CHARLES.

Penses-tu que j'entreprenne ici l'apologie de ton mari? Nos caracteres sont trop peu faits l'un pour l'autre.

SOPHIE.

Cela n'a pas toujours été ainsi cependant, il y a même eu un temps....

CHARLES.

La nouveauté. Tout plaît, tout nous enchante dans les premiers jours d'un hymen long-temps desiré.

SOPHIE.

Crois-moi, mon ami, nous nous sommes sincérement aimés.

CHARLES.

Quand votre amour eut été véritable, il ne

pouvoit durer. L'homme oisif ne peut être un bon mari, ne peut rien aimer. Et si c'est un courtisan, je prends ce mot à la lettre, un être frivole qui se fait des affaires où il n'y en a point, qui regarde sa *nulle-existence* comme très-importante à l'état, & qui tous les jours cependant se trouve convaincu de sa nullité, malheur alors à sa femme.

SOPHIE.

Ce n'est que depuis qu'il fréquente chez la Comtesse Amaldi.

CHARLES.

Je t'assure, ma sœur, en supposant que le Comte en soit épris, que la Comtesse Amaldi l'éloigneroit bientôt. C'est une ame ambitieuse & noble. Elle est peut-être un peu coquette; mais vous l'êtes toutes.

SOPHIE.

Je me sens née pour jouir du calme & des plaisirs purs d'une vie domestique. Toutes mes pensées, tous mes vœux ne tendroient jamais qu'au bonheur de mon mari; je sens que je pourrois m'oublier moi-même pour ne vivre qu'en lui, & couler des jours heureux.... Mais où es-tu donc maintenant? où sont tes pensées?

CHARLES *revenant tout-à-coup de sa profonde rêverie.*

Là, où tu ne veux pas que je sois, où moi-même je ne voudrois pas être, & où cependant je me surprends toujours.

SOPHIE.

Mais que te reste-t-il encore d'un homme? Où est-il ce courage ferme dont tu te vantois avec tant d'éloquence? Que ne fera donc pas une femme, si vous montrez de si honteuses foiblesses, vous qui vous donnez pour des demi-Dieux?

CHARLES.

Je sens la force de tes raisons; mais aussi dans la résolution que tu m'as fait prendre, il y a de la cruauté: & cette idée affreuse me poursuit sans cesse. Car enfin, s'il faut renoncer à cette jeune fille, & lui ôter toutes les espérances que je lui ai données, faut-il encore la quitter avec indifférence, & comme un lâche parjure? N'est-il pas honteux à un homme de fuir comme un foible enfant, ce qu'il doit éviter?

SOPHIE.

Et voilà encore la raison qui veut défendre nos foiblesses!

CHARLES.

Non, ma sœur, sois mon juge. Ne serois-je pas cruel d'abandonner avec indifférence une jeune fille qui m'aime du fond de son cœur, qui n'attend son bonheur que de moi seul, qui pleine de confiance dans mes sermens solemnels *se rêve* déja l'épouse de son amant, & qui séduite par cette erreur deviendra bientôt mere.

SOPHIE *recule épouvantée.*

La pauvre enfant! Oui, les hommes sont tous....

CHARLES.

Des monstres! Que ta fureur m'accable de tous les noms que j'ai mérités; mais laisse-moi gémir sur nos funestes préjugés. Parle, n'y auroit-il pas de la barbarie de quitter cette jeune fille avec une indifférence si avilissante?

SOPHIE *embarrassée.*

Tout cela est vrai; mais, si tu la revois....

CHARLES.

Je lui dirai qu'il faut attendre le retour de mon Pere.

SOPHIE.

Mais tôt ou tard il reviendra.

CHARLES.

Et alors — ſais-je moi-même ce que je veux ; tout eſt ténébres autour de moi. Y a-t-il rien au monde que je deſire plus ardemment que le retour de mon Pere ! & cependant je n'oſe y penſer ſans frémir.

SOPHIE.

Peut-on craindre un ami qui donne de ſi ſages conſeils. Ah que ſon retour tarde à mon impatience !

SCENE III.

LE COMTE DE MONHEIM *une lettre à la main*, PROMER, LES PRÉCÉDENS.

LE C. DE MONHEIM *à Sophie*.

VOTRE Pere ſera ici au plus tard dans une heure.

CHARLES.

Mon Pere ! oh, je vole à la rencontre du meilleur des Peres ! (*Il ſort.*)

SOPHIE.

Quelle joie pour ſes enfans de le revoir après une ſi longue abſence !

LE C. DE MONHEIM.

Il m'écrit qu'il veut vous ſurprendre ; mais comme il eſt juſte qu'il ſoit bien reçu dans ſa maiſon, j'ai voulu vous prévenir de ſon arrivée.

SOPHIE.

Je vais donner ſur le champ tous les ordres néceſſaires. (*Elle ſort.*)

LE C. DE MONHEIM.

Oui, voilà tout ſon talent, de veiller tout au plus ſur ſon domeſtique, & voilà tout.

PROMER.

C'eſt bien la plus aimable de toutes les femmes !

LE C. DE MONHEIM.

Je ſuis enchanté pour vous que vous la trouviez charmante : car c'eſt à mes yeux une femme bien ennuyeuſe, bien inſupportable.

PROMER.

Elle a cependant une ame très-ſenſible.

LE C. DE MONHEIM.

Oui, ſi ſenſible que mon cœur ne ſent plus rien pour elle.

PROMER.

Il eſt vrai que ſa ſenſibilité paroît quelquefois portée à l'excès. Mais quand on eſt auſſi maître de ſon cœur, que votre Excellence ! ——

LE C. DE MONHEIM.

Vous êtes toujours ſi honnête. Je ne ſuis pas ſi exigeant cependant, je ne demande que le ſimple bon ſens, le reſte vient enſuite.

PROMER.

Comme ancien ami de la maiſon, & très-dévoué ſerviteur de votre Excellence, j'oſe vous prévenir en ſecret que l'on eſt un peu jalouſe de la Comteſſe Amaldi. C'eſt pourquoi je vous conſeillerois pour elle quelques déférences.

LE C. DE MONHEIM.

Des égards pour ma femme ? moi, des égards ? Amaldi eſt une ſuperbe femme ; mais elle, c'eſt une petite ſotte qui a lu quelques romans, qui ne ſait pas ſe préſenter dans le grand monde ; & qui m'ennuie, cela ſuffit. Elle n'a pas ſeulement aſſez d'eſprit pour avoir un amant.

PROMER.

Cet eſprit là eſt pourtant fort ordinaire.

LE C. DE MONHEIM.

Quand je sors d'avec une Comtesse Amaldi, la reine des femmes, & que je rencontre chez moi mon ennuyeuse épouse conversant avec la *Lune** ou faisant quelque autre semblable sottise, c'est alors que je me repens, mais trop tard.

PROMER.

La Comtesse, je l'avoue, ne me paroît pas aimer la grande compagnie.

LE C. DE MONHEIM.

Aussi ne saurois-je tenir une maison convenable à un homme comme moi, à un homme de mon rang. Et en un mot ce qui me reste de plus prudent à faire, c'est de l'envoyer dans quelqu'une de mes terres, & cesser ensuite tout-à-fait de la voir.

PROMER.

Eh, mais, qu'en diroit le Beau-pere?

LE C. DE MONHEIM.

C'est lui-même précisément qui doit favoriser mes desseins. J'entre en fureur de dépit quand je songe que sans ce mariage je pourrois devenir

---

(1) Critique de quelques Romans allemands.

aujourd'hui l'époux de la Comtesse Amaldi, d'une veuve si riche & si considérée à la Cour. Car, je n'ai rien de caché pour vous Promer, & il n'est plus douteux, que la Comtesse ait pour moi un amour véritable.

PROMER.

Avec une si belle harmonie de l'esprit & de l'ame ——

SOPHIE *rentre.*

Tous les ordres sont donnés.

LE C. DE MONHEIM.

Avez-vous aussi ordonné de dresser un grand couvert dans le salon ? La livrée est-elle en gala?

SOPHIE.

Non pas.

LE C. DE MONHEIM.

Mais pourquoi non ?

SOPHIE.

J'ai pensé que l'accueil le plus sensible au cœur d'un Pere, étoit de voir éclater à son arrivée la joie de ses enfans.

LE C. DE MONHEIM *à part.*

Elle n'a pas assez d'intelligence pour gouverner une maison bourgeoise, Baron, allons nous-en.

(*Il sort.*)

PROMER.

Si vous le permettez, Madame. — Et d'ailleurs je dois me trouver à peu-près vers cette heure ci chez la Comtesse Amaldi : elle veut, je crois, sortir.

SOPHIE.

Oh, mon Dieu, Monsieur, que rien ne vous retienne.

PROMER.

Au reste, vous ne sauriez croire, Madame, toute la joie que m'inspire le retour de M. votre Pere.

SOPHIE.

Je vous en remercie sincérement. Le connoissez-vous ?

PROMER.

Si je le connois ? c'est mon meilleur ami !

SOPHIE.

Seroit-il vrai ? où l'avez-vous donc vu ?

PROMER.

Il y a six ans, je me trouvai à dîner avec lui à Vienne, & il me parla beaucoup de sa tendre amitié pour ses enfans.

SOPHIE.

Ah oui, je vous entends.

PROMER.

Un ſeul mot, Comteſſe, c'eſt l'amitié qui me force à rompre le ſilence. Prenez garde, votre Epoux parle d'éloignement & de ſéparation. — Mais il faut que je parte. Adieu, Madame. J'eſpere que vous ne douterez jamais de ma ſincere amitié.

SOPHIE.

Je ne ſache pas cependant l'avoir offenſé.

PROMER.

Ha, ha, quand on a le cœur épris comme M. le Comte —— *(Il ſort.)*

SOPHIE.

Promer — Promer —



SCENE IV.

FERDINAND, SOPHIE.

FERDINAND.

BON jour, ma ſœur.

SOPHIE.

Bon jour. Tu as l'air bien fatigué !

FERDINAND.

Ce maudit exercice, toujours à l'exercice, cela ne finit pas. J'en arrive encore, & de toute la nuit derniere je n'ai pu fermer l'œil.

SOPHIE.

On a fait le jeune étourdi ſans doute ?

FERDINAND.

Tu ſais que je ſuis allé au Waux-Hall, je n'ai quitté la danſe qu'à deux heures du matin, enſuite l'on m'a entraîné au jeu; (*il baille*) je me ſens accablé de ſommeil.

SOPHIE.

Tu veux abſolument ruiner ta ſanté.

FERDINAND.

Ce n'eſt pas ma ſanté, c'eſt mon argent qui m'inquiete. Tu ne pourrois pas m'en prêter, ma petite ſœur ?

SOPHIE.

N'étoit-ce pas hier que je t'ai encore donné tout l'argent de mon mois. A quoi donc l'as-tu déjà employé ?

FERDINAND.

Tout eſt perdu. La maudite dame de carreau ! je la vois encore.

UN DOMESTIQUE *entre.*

Madame la Comteſſe Amaldi.

SCENE V.

LA COMTESSE AMALDI, PROMER *lui donnant la main*, LES PRÉCÉDENS.

LA C. AMALDI.

JE ſuis ravi, Madame, de vous trouver à la maiſon.

(Sophie va au-devant de la Comteſſe : elles s'em-

braſſent; Ferdinand lui fait un profond ſalut & s'approche de Promer.)

SOPHIE *à ſes Domeſtiques.*

Donnez des ſiéges. (*à la Comteſſe,*) Quelle heureuſe circonſtance me procure l'honneur de vous voir?

LA C. AMALDI.

On ne doit pas vraiment ſe plaindre de la rareté de mes viſites; je ſuis ſouvent indiſpoſée, & je commence à me trouver ſi bien chez moi. D'ailleurs j'ai toujours grande compagnie.

SOPHIE.

On ne peut connoître mieux que moi tous les charmes d'une vie domeſtique —— Ces Meſſieurs ne veulent pas s'aſſeoir!

LA C. AMALDI *à Ferdinand.*

Avez-vous beaucoup danſé au Waux-Hall?

FERDINAND.

Toute la nuit; juſqu'à dix, douze, quinze contre-danſes ſans repoſer.

PROMER.

Sans vouloir faire un compliment à M. Ferdi-

nand, c'eſt peut-être le plus rare danſeur de l'Europe. C'eſt le dieu de la danſe.

LA C. AMALDI.

Le Baron a toujours quelque choſe d'agréable à dire.

SOPHIE.

Oui, à tout le monde, depuis le Suiſſe qui garde la porte, juſqu'au maître de la maiſon.

PROMER.

Vous avez, Madame, trop de bontés pour moi. Je ne rends à Monſieur que la juſtice qui lui eſt due.

FERDINAND.

Ma foi, Baron, je ne ſais trop ſi le jour de ta naiſſance tu n'as pas complimenté ta mere, ſur la peine qu'elle a eu de te mettre au monde.

(Tous ſourient.)

LA C. AMALDI.

Le Comte Charles n'eſt pas avec vous ?

FERDINAND.

Mon frere, le Savant ? Je n'en ſais rien, je vous jure. *(Il tire Promer à l'écart.)*

SOPHIE.

Je le crois allé au-devant de notre bon Papa.

LA C. AMALDI.

Comment ce vénérable vieillard arriveroit aujourd'hui ?

SOPHIE.

Dans une demi-heure peut-être.

LA C. AMALDI.

Je ne veux donc pas vous importuner, je me retire ; cependant permettez moi de vous ouvrir mon cœur avec ma franchise accoutumée.

SOPHIE.

Je suis prête à vous entendre.

LA C. AMALDI.

Promer m'a dit, que vous ne me voyez pas avec plaisir, recevoir les fréquentes visites du Comte de Monheim.

SOPHIE.

L'indiscret ! comment —

LA C. AMALDI.

Non, Madame, ne lui en parlez pas. Si j'ai

reçu chez moi votre mari, c'eſt pour me réjouir de voir comment nous autres femmes nous faiſons agir ces hommes, ces êtres foibles, au gré de nos deſirs. Mais aujourd'hui ——Promer, ce me ſemble, nous obſerve, entrons dans votre cabinet.

SOPHIE *ſe levant.*

Voulez-vous jetter un coup-d'œil ſur mes petits ouvrages? (*Elles ſortent.*)

FERDINAND *à Promer.*

La maudite dame de carreau! Oui, & voilà comment j'ai tout perdu.

PROMER.

J'en ſuis auſſi affligé que vous-même. Ordonnez; que peut l'amitié pour vous rendre ſervice?

FERDINAND.

Oui, me prêter de l'argent.

PROMER *bégayant.*

De l'argent, de l'argent? Et où voulez-vous que j'en trouve?

FERDINAND.

Eh, oui, vous voilà vous autres, quand on vous demande autre choſe que des paroles.

SCENE VI.

CHARLES, LES PRÉCÉDENS.

CHARLES.

Ou eſt Sophie?

PROMER.

Dans ſon cabinet avec la Comteſſe Amaldi.

FERDINAND.

Je ſuis bien aiſe de te rencontrer mon frere; car j'ai grand beſoin d'argent.

CHARLES.

Je le crois bien.

FERDINAND.

Mais je n'ai pas un ſol.

CHARLES.

C'eſt très-déſagréable.

FERDINAND.

N'en aurois-tu pas, Charles?

CHARLES.

Je n'en ai pas pour toi du moins. Tout ce que je puis te donner, c'eſt un bon conſeil de commencer à te rendre raiſonnable.

FERDINAND.

Dans quel tréſor prends-tu cette monnoie?

UN DOMESTIQUE *à Ferdinand.*

L'Adjudant du Régiment voudroit avoir l'honneur de parler à M. le Comte.

FERDINAND.

Que diable me veut-il encore? Il peut entrer.

SCENE VII.

L'ADJUDANT *parle bas à Ferdinand*, LES PRÉCÉDENS.

CHARLES.

Je voulois aller au devant de mon Pere; mais j'ai réfléchi: & avant tout il faut que je parle à ma ſœur.

PROMER.

La viſite de la Comteſſe ne ſera pas, je crois,

trop longue. — Savez-vous que je trouve cette visite un peu extraordinaire ?

CHARLES.

Que nous importe ? Mais que peut avoir encore mon étourdi de frere ?

PROMER.

Il vouloit aussi que je lui prêtasse quelque argent, mais je me suis bien gardé de lui ouvrir ma bourse, car .... (*Il lui parle à l'oreille.*)

FERDINAND *à l'Adjudant.*

De par tous les diables pourquoi m'envoyer aux arrêts ?

L'ADJUDANT.

Le Colonel vous en instruira : ayez seulement la complaisance de me suivre.

FERDINAND.

J'y vais. Adieu, Messieurs. Je sors pour une affaire très-pressante.

CHARLES.

Sais-tu que notre Pere va arriver tout à l'heure ?

FERDINAND *joyeux.*

Mon Pere ? (*à l'Adjudant.*) Vous le voyez,

Monsieur, il m'est impossible à présent de vous suivre. Je ne demande que jusqu'à demain : alors je me rendrai volontiers aux arrêts.

L'ADJUDANT.

Non. Vous savez, mon Capitaine, que j'ai des ordres.

FERDINAND.

Le Colonel ne peut me refuser cette grace. Je vais moi-même la demander. (*Ferdinand & l'Adjudant sortent.*)

SCENE VIII.

LE COMTE DE MONHEIM, PROMER, CHARLES.

LE C. DE MONHEIM *bas à Promer.*

EST-il vrai que la Comtesse Amaldi est chez ma femme ?

PROMER.

Oui, M. le Comte.

LE C. DE MONHEIM.

Que lui veut-elle ?

PROMER.

Je ne ſais : mais il m'a ſemblé que l'on parloit de vous.

LE C. DE MONHEIM.

De moi ?

(La Comteſſe & Sophie ſortent du cabinet : & Monheim s'avance pour offrir la main à la Comteſſe.)

LA C. AMALDI.

Je vous remercie, Monſieur. Comte Charles, voudriez-vous me reconduire juſqu'à ma voiture ?

(La Comteſſe & Charles ſortent.)

LE C. DE MONHEIM *paroît ſurpris pendant quelques minutes.*

(A Promer.) Vous aviez raiſon. *(à Sophie avec fureur.)* Cela vient de vous ſeule, Madame; mais ne croyez pas que l'on ſe joue ainſi de ma colere. Il faut que cela finiſſe, & je m'en occuperai. *(Il ſort & emmene Promer.)*

(Sophie reſte toute étonnée.)

CHARLES *rentre.*

Qu'as-tu donc ?

SOPHIE.

Mon mari me déſeſpere. Oh, je ſuis la plus malheureuſe des femmes !

CHARLES.

Et que ſuis-je donc moi, ma tendre Sophie? Pere infortuné, que de chagrins t'attendent au ſein de ta famille ; toi, qui trouvois toujours à ton arrivée tes enfans tranſportés d'une joie ſi douce!

UN DOMESTIQUE.

Notre bon maître qui arrive.

(*Sophie ſort avec joie & précipitation.*)

CHARLES *étonné.*

Ah, ma Louiſe! — Mais n'eſt-ce pas mon Pere que j'entends?

(*Il ſort en courant.*)



SCENE IX.

L'ATTELIER DU PEINTRE.

LE PEINTRE *travaille assis devant son chevalet*, LOUISE.

LOUISE *filant, chante.*

Une sensible Violette
Regrettant ses beaux jours, dans l'oubli consumés,
Douce & modeste fleur, languissoit sous l'herbette :

(Colette en respiroit les soupirs embaumés.)

« Belle fleur, prends pitié des ennuis que j'endure ;
» Rose, embellis ta sœur de ta riche parure,
» Ah, pour un moment !
» Seulement ! »

« Languirai-je toujours sous l'herbette cachée ?
» Colette, presse-moi sur ton sein palpitant ;
» Et puissai-je mourante, y rester attachée
» Un instant !
» Un seul instant ! »

La jeune Colette,
D'un pied léger s'élance, & sous ses pas,
Hélas !
Brise la tendre Violette.

La pauvre fleur
Se décolore,
Laiſſe tomber ſa tête, & regardant ſa ſœur
Se réjouit encore:
« Ah! tes dons ne ſont plus de ta ſœur enviés,
» O roſe! — Je meurs donc, & par elle, à ſes pieds! » *

LE PEINTRE.

Je te remercie, ma fille, de ta jolie romance. Elle eſt remplie d'un ſentiment ſi tendre.

LOUISE.

Je ſais bien, mon Pere, que c'eſt votre chanſon favorite, & voilà pourquoi je l'ai chanté.

---

* *Traduction littérale de la Romance de M. Gœthe, dans Erwin & Elmire, Comédie mêlée d'Ariettes.*

Une Violette ſur la prairie étoit courbée ſur elle, & inconnue. C'étoit une Violette de tout cœur. Là, vient une jeune Bergere d'un pas léger, & l'eſprit gai, le long, le long, le long de la prairie; elle chantoit.

Hélas, dit la Violette, que ne ſuis-je la plus belle fleur de la Nature! Hélas ſeulement pour un petit inſtant, juſqu'à ce que cette aimable fille m'ait cueillie & preſſée matte contre ſon ſein: ah! ſeulement, ſeulement pendant un petit quart-d'heure.

Mais hélas, la jeune fille arriva, & ne fit point attention à la Violette, & elle écraſe la pauvre Violette. Elle tombe, elle ſe meurt, & ſe réjouit encore. Et ſi je meurs, je meurs cependant par elle, par elle, à ſes pieds.

LE PEINTRE.

Ma chere enfant, si tu savois avec quel plaisir elle me fait peindre ; comme elle éveille toutes les facultés de mon ame attendrie ; comme mes couleurs se fondent, s'étendent sur la toile, l'animent ; & comme alors en dépit de la fortune & de l'envie, je me sens content, je me crois heureux.

LOUISE.

Que je suis aise de vous voir aujourd'hui si content !

LE PEINTRE.

Quand je suis là, l'œil attaché sur ma toile, l'ame remplie du grand sentiment de mon art, & des merveilles de la nature, & que je tiens dans ces mains, ce pinceau, ces couleurs avec lesquelles je puis rendre ce que je sens si fortement ; va, ma fille, crois-moi, satisfait d'un verre d'eau, d'un morceau de pain bis, je serois de tous les êtres créés le plus reconnoissant, le plus heureux, si je te savois seulement heureuse !

LOUISE *se leve avec transport, & court l'embrasser.*

Comme si je ne l'étois pas, quand je suis avec vous, mon Pere.

LE

LE PEINTRE *attendri.*

Ma bien-aimée, ma Louiſe, ma fille ! — Mais quand je te vois dans l'indigence, que je vois avec quelle peine tu nourris ton Pere de l'ouvrage de tes mains, & que ce n'eſt pas moi qui te nourris ! quand je vois les autres Peres donner à leurs enfans tout ce qui peut flatter la jeuneſſe — —

LOUISE *l'embraſſe.*

Eſt-ce votre faute, mon Pere ? Ne travaillez-vous pas jour & nuit ? Eſt-ce votre faute à vous ſi perſonne ne paie votre ouvrage ?

LE PEINTRE.

Oui, c'eſt ma faute, j'aurois dû apprendre un métier, & ne pas ſuivre, ſans connoître mon ſiécle, un art enchanteur, dont le génie ſeul peut vivement ſentir les ſublimes beautés.

LOUISE.

Ne m'avez-vous pas ſouvent dit, mon Pere, que la voix de la divinité ſe faiſoit entendre au cœur de l'homme, & qu'il falloit toujours lui obéir ?

LE PEINTRE.

C'eſt pour l'avoir trop écoutée que ma fille eſt dans l'indigence.

SCENE X.

NANNETTE, LES PRÉCÉDENS.

NANNETTE.

TENEZ, Louiſe, voici quelques légumes & du pain, mais (*au Peintre*) ils diſent que c'eſt la derniere fois qu'ils nous font crédit; & mon Dieu, je ne ſais où on peut en aller prendre pour demain.

LE PEINTRE.

Quelle dureté! mais ne leur as tu pas dit que j'avois ici de l'ouvrage, pour plus de dix mille florins?

NANNETTE.

Oui, ils s'embaraſſent bien de mes aſſurances! Eſt-ce qu'il eſt poſſible ſeulement d'eſpérer quelque argent de vos ouvrages? Ne les ai-je pas trainés par toute la ville? Feu mon mari ſe mêloit auſſi de la peinture. Mais quand il n'avoit point de Portes ou d'Enſeignes à peindre, il faiſoit des images de Saints, ou de Princes, & cela s'eſt toujours aſſez bien vendu: nous n'étions jamais en peine de nous en défaire. Oh s'il n'étoit pas

mort, quoique vous en ſachiez plus que lui, il vous donneroit d'excellentes leçons.

LE PEINTRE *ſouriant.*

Bonne femme !

LOUISE.

Voici encore de mon ouvrage, vous pouvez le vendre.

LE PEINTRE.

Non, pas encore, ma bonne amie. Tu connois ce jeune Préſident qui l'autre jour par vanité m'acheta pluſieurs tableaux, & dont je ne puis obtenir un ſeul denier ? Je vais faire un dernier effort auprès de ce riche diſſipateur. (*Il ſort.*)

NANNETTE.

Et bien, comment vous en va, Louiſe ? Le Comte Charles n'eſt pas encore venu ?

LOUISE.

Peut-il ainſi me laiſſer ſeule, huit jours entiers, ſans que mon œil l'ait ſeulement apperçu ! lui qui m'avoit ſi ſaintement juré de tout avouer à mon Pere, & de nous unir par des liens éternels, dès que le ſien ſeroit de retour !

NANNETTE.

Mais voilà auſſi comme vous êtes. Vous ſavez

qu'il est allé au-devant de son Pere, qui doit arriver ces jours-ci, & que cela seul enfin retarde votre mariage.

LOUISE.

Je le sais, ma chere Nannette, je le sais, & cependant mon cœur n'est pas tranquille. J'aime, je chéris mon Charles de toute mon ame. Il a toute ma confiance, son cœur honnête m'est connu depuis long-temps, & je ne sais quels noirs pressentimens me font frémir encore malgré moi.

NANNETTE.

Soyez tranquille, c'est la joie si douce d'être mere qui vous étonne peut-être?

LOUISE.

Dis plutôt que les remords d'une conscience coupable me poursuivent sans cesse. J'entends sa voix terrible me reprocher mon ingratitude envers le plus tendre des Peres. J'ai trompé sa confiance. Ah pourquoi nous as-tu prêté tes secours?

NANNETTE.

Et voilà toujours ce qui nous arrive à nous autres. On est joliment remercié de ses services. Que ma commere a bien raison de dire : *Ne vous mêlez jamais des affaires d'autrui.* Et d'ailleurs est-ce ma faute à moi, si le Comte a demandé à votre

Pere des leçons de dessin ; si tous les jours il étoit avec vous, & si vous avez lié tous deux connoissance ? Je n'ai fait que porter vos lettres ; mais votre Pere auroit dû mieux veiller sur la conduite de sa fille.

LOUISE.

Ne te fâches donc pas, ma bonne, ce n'est pas un reproche que je voulois faire à ma chere Nannette. Tu parles de mon Pere — Il aimoit trop sa fille. Pouvoit-il jamais croire ?..... Oh vous auriez dû voir auparavant avec quel transport je l'embrassois ce bon Pere, combien il avoit pour moi de tendresse ! J'aurois voulu lui avouer tout à ses pieds ; je n'ai jamais trouvé dans mon cœur assez de courage pour le faire.

NANNETTE.

Allons, n'en parlons plus, ma Louise. Mais pourquoi êtes-vous en ce moment si agitée ?

LOUISE.

Je ne sais, ma bonne ; mais je me sens tourmentée d'inquiétudes cruelles. Tout le monde parle aujourd'hui d'une liaison nouvelle de mon Charles avec une Comtesse Amaldi. Ce n'est rien, cela ne peut jamais être, mon cœur en est sûr, & cependant je suis inquiete. Je l'ai appercue hier

en allant à l'église. Elle a jetté les yeux sur moi, nos regards se sont rencontrés, & ma raison s'est égarée. Si mon Charles — s'il étoit infidele ?

NANNETTE.

Le Comte ne le sera jamais. Parlez donc, que puis-je pour calmer vos craintes ?

LOUISE.

Voudrois-tu, ma bonne Nannette, lui porter cette lettre. Dis-lui que je l'ai écrite avec mes larmes. Dis-lui que s'il ne veut plus aimer sa Louise, qu'il ne jette pas dans le désespoir la mere de son enfant. Le veux-tu, ma bonne ?

NANNETTE *émue.*

Tout à l'heure, ma chere Louise, tout à l'heure.

LOUISE.

Vas-y donc, ma bonne ; & moi, en attendant ta réponse, j'apprêterai le souper de mon Pere ?

Fin du premier Acte.



ACTE II.

L'Appartement du Pere de Famille.

SCENE PREMIERE.

LE PERE DE FAMILLE *assis devant une table*, SOPHIE *à sa droite*, CHARLES *à sa gauche*, FERDINAND *à côté de Sophie*, MONHEIM *à côté du Comte Charles. Le petit* FRÉDERIC *au bout de la table. Ils déjeûnent.*

LE PERE DE FAMILLE.

NON, je n'ai pas goûté depuis long-temps un sommeil si calme, si tranquille, & je me sens tout à mon aise de me revoir enfin dans le sein de ma famille, après une si longue absence. O mes enfans, que de peines dans la vie! Mais en est-il d'aussi ameres, que le bonheur d'un Pere de famille environné de ses enfans, est doux & consolant?

LE C. DE MONHEIM.

Je desire, mon Pere, que vous ayez trouvé tout en ordre dans votre maison.

LE PERE DE FAMILLE.

J'y ai trouvé mes enfans, & je vous l'avoue, je n'ai rien vu que mes enfans. Combien de fois moi & ma femme — Elle jouit maintenant dans le ciel du prix de ses vertus ! — nous avons souhaité de couler ensemble une vieillesse heureuse, entourés de nos enfans & de nos petits-enfans. Tant de bonheur ne nous étoit pas réservé ! — Vous mon gendre, vous ne l'avez, je crois, jamais connue ?

LE C. DE MONHEIM.

Non, je ne suis arrivé dans cette ville qu'après sa mort.

LE PERE DE FAMILLE.

Quelle excellente femme, une femme comme j'en souhaite une à mon Charles ! Au lieu de cet esprit brillant, de cette insipide érudition de femme, elle avoit de la prudence & du bon sens; une sensibilité douce, mais sans affectation ; un cœur enfin, tel que la nature en donne ordinairement aux femmes. Toujours vêtue avec une élégante propreté, même dans l'intérieur de son domestique, & cependant sans luxe ni dissipation. Sa joie radieuse forcoit mon cœur à lui sourire. Ce n'étoit point une précieuse coquette, femme-à-la-mode, qui consume sa vie dans la licence & la

médiſante oiſiveté. Elle étoit, ce que doit être une femme, toujours occupée de ſa maiſon & de ſes enfans. Se trouvoit-elle en ſociété? Sa joie franche & naïve ſe répandoit dans tous les cœurs.

SOPHIE.

Que ne puis-je profiter de ſes douces leçons!

LE PERE DE FAMILLE.

Malheureux! — Allons, que le deſir d'un plus grand bonheur ne nous faſſe jamais oublier celui dont nous jouiſſons! (*à Ferdinand*) Toi, par exemple, comme futur Chevalier de l'Ordre de Malthe, tu ne dois pas connoître les plaiſirs domeſtiques.

FERDINAND.

Je ſuis ſûr au moins que ma femme (*il montre ſon cordon noir*) ne changera jamais; & ne peut me tromper.

LE PERE DE FAMILLE *ſouriant*.

Mais que ta femme ſoit auſſi certaine de n'être jamais trompée, voilà ce dont je ne ſuis pas très-ſûr.

FERDINAND.

Nous nous arrangerons.

LE PERE DE FAMILLE.

Pourquoi donc, mon Charles, cet air ſi grave?

Ces discours rendroient-ils rêveur le Soutien de la famille?

CHARLES.

Je songe que pour arriver à ces douceurs d'une vie privée, la route est pénible à tenir, & que le plus grand nombre s'égare.

LE PERE DE FAMILLE.

Parce que le plus grand nombre veut s'égarer; parce que le plus grand nombre, au lieu de la raison, prend pour guide l'amour aveugle & le vil intérêt. Lorsqu'on est maître de son choix, comme tu le seras toujours, quand on possede un ami qui nous éclaire par ses longues expériences, quand on trouve cet ami dans son Pere, & qu'on prête l'oreille à ses tendres conseils, c'est alors que l'on peut espérer—

UN DOMESTIQUE *entre.*

Le Baron de Promer fait demander si M. le Comte de Wodmar veut permettre qu'il vienne lui faire sa cour; & à quelle heure M. le Comte sera visible.

LE PERE DE FAMILLE.

Quel est ce Baron de Promer?

LE C. DE MONHEIM.

Un ami de la maison qui est très-bien accueilli par tout.

SOPHIE.

Vous ne le connoiſſez pas ? Il dit vous avoir vu à Vienne.

LE PERE DE FAMILLE.

Cela peut être : il ne m'en ſouvient pas. Cependant, comme votre ami commun, je le recevrai avec plaiſir. (*au Domeſtique*) Je ſerai charmé d'avoir l'honneur de connoître M. le Baron, & je ne ſuis pas accoutumé à donner des heures à mes égaux. Je ſuis toujours viſible.

FERDINAND.

Vous, aller trouver un homme inépuiſable en riches complimens ?

LE PERE DE FAMILLE.

C'eſt une manie bien incommode que nombre de gens foibles contractent tous les jours, & je me ſuis aſſez ordinairement apperçu, que tous ces officieux complimenteurs ne ſont généreux qu'en paroles.

LE C. DE MONHEIM.

Il me ſemble à moi que l'on commence à trop négliger la politeſſe ; nous devenons ſimples, & nous finirons par perdre tout-à-fait le bon ton du grand monde.

CHARLES.

Ne faites-vous donc aucune différence entre la vraie politeſſe & vos ennuyeux complimens ?

LE PERE DE FAMILLE.

Certainement, on peut être un parfait honnête homme, ne ſe lier familierement qu'avec peu de perſonnes, & ne manquer jamais à la politeſſe.

SOPHIE.

Cela paſſeroit encore, s'il n'étoit pas auſſi l'ami de tout le monde.

LE PERE DE FAMILLE.

Cette eſpece d'hommes eſt ſouvent dangéreuſe, n'ayant aucun ſentiment qui leur appartienne, ou pour mieux dire encore, étant ſans caractere, ils cauſent quelquefois plus de malheurs que le plus effronté ſcélérat.

LE C. DE MONHEIM *ſe levant.*

Vous m'excuſerez, je vous prie, il faut que je ſorte.

LE PERE DE FAMILLE.

Nous nous reverrons bientôt, je l'eſpere.

(*Monheim ſort.*)

FERDINAND.

Diantre ! Je crois qu'il eſt temps d'aller trouver mon Colonel : j'ai manqué de l'oublier.

LE PERE DE FAMILLE.

Je me flatte que tes plaiſirs ne te feront jamais oublier ton devoir.

CHARLES.

N'es-tu pas de garde aujourd'hui ?

FERDINAND.

Oui, c'eſt aujourd'hui mon tour. Je ne la monterai pas, cependant.

CHARLES.

Pourquoi donc ?

FERDINAND.

Je te le dirai, tu le ſauras ; adieu. (*Il ſort.*)

LE PERE DE FAMILLE.

S'il étoit un peu plus poſé, cette vivacité ſiéroit aſſez bien à ſon bouillant caractere. (*A Sophie.*) Mais pourquoi donc ton fils eſt-il ſi tranquille ? L'as-tu cloué ſur ſon ſiége ? Leve-toi Fréderic, je n'aime pas des Philoſophes de ſix ans.

SOPHIE.

Levez-vous, le grand Papa le permet. (*L'enfant se leve.*) Va donc lui baiser la main. (*L'enfant baise la main de Wodmar, qui le serre avec transport contre son cœur.*) Fais voir à présent à ton grand Papa combien tu es instruit pour ton âge.

FRÉDERIC.

Réciterai-je de la Mythologie ou de l'Histoire?

LE PERE DE FAMILLE.

Tu es déjà si savant!

SOPHIE *à Fréderic.*

De l'un & de l'autre. Quel étoit le Dieu de la guerre?

FRÉDERIC.

Mars.

SOPHIE.

Comment nommes-tu le Dieu de l'amour?

FRÉDERIC.

Cupidon; & Vénus étoit sa mere.

CHARLES.

Comment, tu sais cela, toi?

FRÉDERIC.

Oh oui, & bien d'autres encore ; & Cupidon, armé d'un arc, lance des flêches ; mais elles ne font pas de mal.

LE PERE DE FAMILLE.

Vraiment ?

CHARLES *à part.*

Que trop souvent, cependant !

SOPHIE.

Qu'est-ce qu'Alexandre ?

FRÉDERIC.

Un ancien Roi de Macédoine. Il a vaincu Darius : & il avoit une grande confiance en son Médecin — parce qu'il croyoit à la vertu — ce qui est rare.

SOPHIE *embrasse l'Enfant.*

Bravo, à merveille, mon fils.

LE PERE DE FAMILLE.

De quel pays es-tu ? (*L'Enfant étonné, ne répond rien.*) Je voudrois savoir si tu es François, Allemand ou Romain ?

SOPHIE *lui souffle tout bas.*

All—all—

FRÉDERIC.

On ne m'a jamais parlé de cela.

LE PERE DE FAMILLE.

Tu ne sais pas si tu es François, Allemand ou Romain? Et tu sais qu'Alexandre....

FRÉDERIC.

Vainqueur des Perses, étoit Roi de Macédoine.

LE PERE DE FAMILLE.

Fort bien; mais toi, tu es Allemand.

FRÉDERIC.

Un Allemand?

LE PERE DE FAMILLE.

Oui, mon enfant, tu es Allemand, & sois glorieux de l'être. Dis-moi à présent combien il y a de Dieux?

FRÉDERIC.

Trois.

SOPHIE.

Quelle sottise! Ce n'est pas cela, petit étourdi.

LE

LE PERE DE FAMILLE *à Sophie.*

Voyez-vous les beaux fruits de votre éducation, babillarde. Vous remplissez la tête de vos enfans de choses étrangeres & de mots qui n'ont pour eux aucun sens. Que voilà bien notre éducation à la mode ! — Ne te fâches pas, ma bonne amie ; mais en vérité cela m'afflige ; nous en reparlerons une autre fois plus à loisir.

SOPHIE.

Volontiers, mon bon Papa, vos conseils me seront des loix. Je m'en vais conduire cet Enfant chez son Gouverneur.

LE PERE DE FAMILLE.

Très-bien ma fille, je vais te rejoindre bientôt.

(*Sophie sort avec son fils.*)

SCENE II.

LE PERE DE FAMILLE, CHARLES.

CHARLES.

Ce que vous disiez-là, mon Pere, je l'ai souvent pensé. Quand on a instruit ses enfans

comme des perroquets, l'on croit avoir assez fait pour eux.

LE PERE DE FAMILLE.

Peut-on en vouloir à une jeune femme qui suit avec la plus exacte obéissance les conseils qu'on lui donne? Ce seroit, il est vrai, le devoir d'un mari....

CHARLES.

Lui? Et quel autre soin prend-il tout le jour, que de promener par la ville son orgueil & sa folie, fier des marques d'honneur dont il est décoré; de courir après tous les plaisirs, & de n'en rencontrer jamais. Je ne sais comment cet homme si vain de son titre de Comte, peut s'oublier quelquefois jusqu'à se rendre ridicule.

LE PERE DE FAMILLE.

Tu le sais, je n'ai point forcé ta sœur à l'épouser. Aussi leur maniere de vivre, ne me convient-elle nullement. Mais nous en reparlerons une autrefois. Voici le premier moment ou je te vois seul, mon Charles. (*Charles veut baiser la main de son Pere: son Pere l'embrasse tendrement.*) Qu'as-tu fait depuis si long-temps que nous sommes séparés?

CHARLES.

Sans cesse tourmenté de mille & mille projets,

qui s'entreduisoient les uns les autres, j'ai vécu dans une irrésolution oisive, travaillant toujours sans jamais rien faire, comme tous les jeunes gens d'une imagination ardente, qui n'ont point encore d'emploi qui les occupe.

LE PERE DE FAMILLE.

Je suis content de te voir desirer le travail, & un état assuré; mais, mon fils, il faut attendre que l'arbre soit dans sa force, si l'on veut qu'il porte des fruits. Il m'auroit peut-être été possible depuis long-temps de te procurer un emploi, comme on en obtient souvent pour des jeunes gens de ton âge; mais je suis indigné que tous les jours on force mon Prince par de pressantes sollicitations, à confier de grands intérêts à des hommes sans expérience, dont la tête peut à peine suffire à leur propre conduite; & qui cependant tiennent entre leurs mains, la vie, la mort, l'honneur, les richesses, le bonheur & la ruine de tout un peuple. Car la voix d'un seul homme emporte souvent la balance, & fait adopter au Prince un projet utile ou funeste pour ses états.

CHARLES.

Sans vouloir entrer dans quelque détail particulier, est-ce que la sagesse & les talens atten-

dent toujours les années? Eſt-il donc ſi extraordinaire de voir un jeune homme, même de vingt ans.....

LE PERE DE FAMILLE.

Qui ſouvent a plus de connoiſſances & de vrai mérite, que des vieillards courbés ſous le fardeau des ans? D'accord j'en conviens avec toi : mais il eſt rare auſſi que dans un âge ſi tendre on ait cette fermeté de caractere qui rend l'homme actif. Tous les jours on ſollicite pour ſes enfans un emploi dans l'Etat, non pour être utile à l'Etat, mais pour que l'Etat les nourriſſe, ou pour ſatisfaire ſa vanité. Pour moi je ne donnerai jamais à l'Etat aucun de mes enfans, ſi je n'ai la douce eſpérance de lui offrir un vrai préſent.

CHARLES.

Mais il eſt un temps où le jeune homme ſent une puiſſance irréſiſtible qui l'entraîne ; un feu dévorant nous brûle, & dans ſon cœur il ſe ſent la force de tranſplanter les montagnes.

LE PERE DE FAMILLE.

Et alors on entre dans un monde où rien de tout cela n'exiſte, où tous vos pas ſont enchaînés; où l'on a ſans ceſſe à combattre l'envie, l'intérêt ſordide, le caprice, la ſtupidité brutale

& de vils préjugés. Crois-moi, la vertu la plus active, un cœur honnête & les plus sublimes vertus ne peuvent esperer aucun succès, si l'on n'a pas en même-temps, avec une constance infatigable, une intelligence presque divine, une prudence qui sache pénétrer le fourbe & le méchant. Et ces qualités, si rares dans l'homme le plus sage, comment peut-on seulement les soupçonner dans le cœur brûlant & sauvage d'un jeune homme ?

CHARLES.

Cependant l'homme est né pour agir. L'activité n'est-elle pas notre premier instinct ?

LE PERE DE FAMILLE.

Tu dis vrai, c'est même la destination véritable de l'homme ; mais il faut que cette activité soit utile ; il faut pouvoir se dire à soi-même : « Ce que j'ai fait est bon ». Sais-tu bien à quoi je compare cette conscience intime de vos forces ? à un flambeau que, sans être demandé, vous portez indifféremment devant les enfans, les femmes, les vieillards, & dont le premier vent éteint la lumiere. Je veux que la force de l'homme se concentre dans son cœur comme le feu dans les entrailles de la pierre ; toujours invisible, au pre-

mier choc, l'œil est sûr d'en voir briller les étincelles. Tout ce que je dis là cependant, ce n'est point pour te laisser plus long-temps sans de réelles occupations. Aujourd'hui même en allant à la Cour je demande une charge pour mon fils.

CHARLES.

Mon Pere, conduit par vos sages conseils, soutenu par vous....

UN DOMESTIQUE *entre.*

Un paysan de la terre de M. le Comte demande si Monsieur n'auroit point d'ordres à lui donner ?

LE PERE DE FAMILLE.

Faites-le entrer ? je veux lui parler à lui-même.

(*Le Domestique sort.*)

Le temps du laboureur est précieux, ne le faisons jamais attendre. Fais-moi le plaisir, mon Charles, de faire avertir le Bailli. J'ai appris qu'il étoit arrivé ce matin.

CHARLES.

J'y vais, mon Pere. (*Il sort.*)



SCENE III.

LE PAYSAN, LE PERE DE FAMILLE.

LE PAYSAN.

J'AI appris que notre bon maître étoit de retour; voila pourquoi j'ai voulu demander....

LE PERE DE FAMILLE.

Et vous n'avez pas voulu me voir moi-même?

LE PAYSAN.

Je n'osois.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous n'osez voir votre Pere? & vous savez que tous mes vassaux sont mes enfans. Qu'êtes-vous venu faire aujourd'hui à la ville?

LE PAYSAN.

J'ai apporté des fruits pour le marché.

LE PERE DE FAMILLE.

Avez-vous bien vendu?

LE PAYSAN.

Ah, grand Dieu! à si bas prix que ce ne seroit

pas la peine de les cultiver ; mais qu'y faire, il faut nourrir ses enfans.

LE PERE DE FAMILLE.

Il faut espérer qu'avec le temps tout ira mieux.

LE PAYSAN.

Oui ? mieux !

LE PERE DE FAMILLE.

Vous ne croyez pas cela ?

LE PAYSAN.

Hélas, Monseigneur, le bon Dieu pourroit nous combler de ses biens ; mais —

LE PERE DE FAMILLE.

Parlez ouvertement. Dites ce que vous pensez.

LE PAYSAN.

Je vous le dis bien aussi, ce que je pense — mais — j'ai peur encore. Je ne sais pas — Tenez, c'est que nous ne connoissons pas assez notre bon Seigneur.

LE PERE DE FAMILLE *serrant avec amitié la main du Paysan.*

Je vous remercie de ce reproche. Vous me

connoîtrez mieux par la ſuite. Allons, ſoyez ſincere. Etes-vous content de votre maître ?

LE PAYSAN.

Ah, nous n'aurions pas à nous plaindre de notre bon Seigneur, ſi....

LE PERE DE FAMILLE.

Quoi ? ſi ? Parlez, ne craignez rien.

LE PAYSAN.

Nous donnerions volontiers à notre maître nos moiſſons & tous nos fruits. Peu de choſe nous ſuffit à nous autres, Dieu merci ; & pourvu qu'il nous reſte ſeulement de quoi nourrir nous, nos enfans & nos domeſtiques, nous voilà contens. Et je le répete, nous donnerions volontiers tout à notre bon Seigneur ; mais —

LE PERE DE FAMILLE.

Eh bien ? mais —

LE PAYSAN.

Mais n'eſt-il pas dur de voir, que nous travaillons toute l'année pour d'autres que pour notre maître !

LE PERE DE FAMILLE.

Je ne vous entends pas.

LE PAYSAN.

Je ne ſuis qu'un pauvre payſan; mais il eſt clair cependant que tout cet argent que le Bailli dépenſe pour ſes plaiſirs, il faut qu'il ſe trouve quelque part. Où le prendroit-il? Sa Madame, & leurs enfans — mon Dieu, toujours parés de beaux habits,— donnent tous les jours des feſtins & des danſes. Nous autres, nous ſavons auſſi ce que cela peut coûter! Oh dame! Quand nous donnons un baptême, comme il faut épargner après! Et c'eſt tous les jours Dimanche chez eux.

LE PERE DE FAMILLE.

Oui? & l'on vous fait beaucoup payer!

LE PAYSAN.

Monſeigneur, je n'aime pas à dire du mal de perſonne: — non je n'en dirai pas.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous avez raiſon: mais il faut toujours dire la vérité. C'eſt moi qui vous ordonne de parler.

LE PAYSAN.

Puiſque vous m'y forcez, Monſeigneur, je vais dire tout. Si l'on veut obtenir quelque grace de notre maître il faut aller chez M. le Bailli, les mains pleines; & on ne lui parle pas encore, ſi l'on

n'achete aussi ses domestiques. Lui, M. le Bailli, il vous dira bien : *Oui*, *oui*. Mais n'attendez pas qu'il fasse rien pour vous, si on ne....

LE PERE DE FAMILLE.

Dites-moi cela, encore plus clairement.

LE PAYSAN.

Lorsque, par exemple, on va lui porter son dixieme, eh bien il n'a pas le loisir de le recevoir. Croyez qu'il vous laissera votre grain jusqu'à ce qu'il soit mangé. Alors voilà qu'il vous le demande, & si l'on n'en a pas tout de suite, il vous fait assigner, saisir — & il n'y a plus rien à dire contre la Justice : il faut acheter du temps pour payer.

LE PERE DE FAMILLE.

Quel brigandage !

LE PAYSAN.

Et puis encore, si vous n'avez rien à lui porter, il ne peut rien faire sans la volonté de Monseigneur : mais voit-il quelque bon présent, oh c'est bientôt terminé alors.

LE PERE DE FAMILLE.

Voilà ce qui arrive quand on ne veille pas sur ses gens d'affaires.

LE PAYSAN.

Le temps le plus à craindre pour nos pauvres chevaux, c'eſt le carême.

LE PERE DE FAMILLE.

Comment cela?

LE PAYSAN.

Et que lui importe à lui que l'on ſoit dans la ſemence! C'eſt qu'alors M. le Bailli a paſſé quelques ſemaines à la ville avec ſa femme, ſes enfans & tout ſon monde. Je ne ſais trop ce qu'ils y font — mais nous ſommes preſque tous les jours obligés de voiturer les Médecins & la médecine, tant ils en reviennent malades. Le bon temps pour les labours ſe paſſe, on ne peut rien faire de bien alors, il vous condamne à l'amende, & ne vous laiſſe pas un ſeul denier.

SCENE IV.

LE BAILLI LES PRÉCÉDENS.

LE PAYSAN.

AH, Monſeigneur, voilà le Bailli! (*Le Bailli s'avance lentement.*)

LE PERE DE FAMILLE.

Vous pouvez vous retirer, je ne vous oublierai pas.

LE PAYSAN.

Moi, ma femme & mes pauvres enfans, nous ſommes perdus !

LE PERE DE FAMILLE.

Non pas, comptez ſur moi. (*Le Payſan ſort. Au Bailli*,) Bon jour, Monſieur.

LE BAILLI.

J'ai l'honneur de préſenter à Monſeigneur mes très-humbles hommages. (*Il veut baiſer la main du Comte.*)

LE PERE DE FAMILLE.

Laiſſez donc tous ces profonds ſaluts, vous ſavez bien que tant de cérémonie ne me plaît nullement. Un homme honnête ne doit ramper devant perſonne, pas même devant ſon maître. Eh bien, ma terre eſt-elle en bon état ?

LE BAILLI.

Tout va aſſez bien, elle m'occupe toujours tout entier ; car la tête de ces payſans ſauvages ne ploye pas facilement ſous le joug.

LE PERE DE FAMILLE.

Si le payſan n'eſt pas docile, c'eſt ſouvent la faute de ſes maîtres. Au reſte je compte aller vous rendre viſite le plutôt poſſible, & je ne veux rien négliger pour le bonheur de mes vaſſaux.

LE BAILLI.

Que de bonté !

LE PERE DE FAMILLE.

Dites devoir. N'eſt-ce donc pas aſſez que la nobleſſe ſoit nourrie par les mains du pauvre laboureur. Nous devons tous chercher à dédommager l'état du tort conſidérable que la Nobleſſe oiſive, & qui dévore tout, fait à l'artiſan, & par conſéquent à toute la nation. Mais c'eſt peine inutile, je crois, d'en parler avec vous.

LE BAILLI.

M. le Comte pourroit-il douter jamais que le zele le plus déſintéreſſé —

LE PERE DE FAMILLE.

Nous verrons cela. Les actions d'un homme parlent pour lui.

LE BAILLI.

Vous ſavez, Monſeigneur, que je connois un

peu *& jus & digestum*, mon Code & mon Digeste. Et s'il faut étendre les droits d'un Seigneur sur ses vassaux, je sais me conduire avec tant de prudence que l'on ne pourroit pas même s'en plaindre.

LE PERE DE FAMILLE *avec dureté.*

Je sais cela ? — Et qui vous a .... (*il se remet tout-à-coup*) Quel est ce papier que vous tenez-là.

LE BAILLI.

C'est un projet de finance, concernant les amendes. Je pense que si l'on diminuoit nos amendes, nous en recevrions plus souvent ; & cela verseroit plus d'argent *in cassâ*, dans la caisse.

LE PERE DE FAMILLE *sortant irrité.*

Je voudrois, Monsieur, que vous ne fussiez qu'un sot, & non pas un fripon.

(*Le Bailli étonné, interdit, se retire.*)



SCENE V.

Appartement de la Comtesse Amaldi.

VICTORINE, *Femme-de-Chambre de la Comtesse, arrange une toilette*, LA COMTESSE AMALDI *en peignoir, arrive, suivie du* COMTE DE MONHEIM.

LA C. AMALDI.

OUI, Comte, c'est cela même, & j'espere que vous m'avez déja trop bien compris, pour ne me rendre pas la justice qui m'est due.

LE C. DE MONHEIM.

Je ne vous entends que trop bien. Le mot de l'énigme est que vous êtes lasse de me voir. Vous desirez être débarrassée de mes visites.

LA C. AMALDI.

Je vous aurois vraiment dit cela? répetez-le moi donc?

LE C. DE MONHEIM.

Puis-je expliquer autrement ces paroles? « Vous m'obligeriez, Comte, en me faisant » des

» des visites moins fréquentes ». Je vous obligerois. Cela est clair.

LA C. AMALDI.

Vous avez donc bien peu d'intelligence, pour ne distinguer pas ce que l'on fait avec plaisir, ou malgré soi.

LE C. DE MONHEIM.

Une Amaldi peut-elle être jamais forcée à faire ce qu'elle ne voudroit pas !

LA C. AMALDI.

Mais oui, Comte, on doit quelquefois respecter les convenances, les préjugés.

LE C. DE MONHEIM.

Avez-vous rien ici de semblable à craindre? J'ai déja eu l'honneur de vous le dire, je pense encore trop bien de ma femme, pour me persuader qu'elle ait pu vous troubler la tête par mille fantômes.

LA C. AMALDI.

Vous me croyez donc une tête bien foible? Comte, vous me connoissez mal.

LE C. DE MONHEIM.

Ce n'est pas cela que je voulois dire; mais, peut-on....

LA C. AMALDI.

En un mot, car je vois bien, que nous ne finirions jamais : je croyois votre femme assez raisonnable pour ne s'embarasser nullement de la conduite de son mari ; & alors je vous ai toujours reçu dans ma maison. Mais aujourd'hui que je sais trop le contraire, je suis obligée de renoncer à votre société, car une Amaldi ne souffre point de rivale, ne veut point d'amant dont le cœur se partage. Cet autre fut elle-même sa femme.

LE C. DE MONHEIM.

Partager? Ah, Madame, moi, que je partage mon cœur? N'est-ce donc pas à vous que j'appartiens tout entier? Et si la seule idée que ma femme demeure avec moi vous tourmente — Oui, elle partira dès demain : je la relegue à mon château le plus éloigné. Et alors? (*se jettant à ses genoux,*) serai-je digne alors de votre amour?

LA C. AMALDI.

Ha, ha, ha, mon amour? Moi, jalouse? & de votre femme encore? Croyez-vous donc, de bonne foi, que je puisse vous aimer? Croyez-vous donc qu'un autre puisse m'enlever une conquête, avant de m'en être moi-même lassée? J'ai voulu voir jusqu'où la folie d'un homme, d'un homme

de votre âge, pouvoit aller; & cela pour en garder plus d'indulgence envers les jeunes gens. J'ai voulu voir, j'ai vu. (*Elle salue ironiquement.*) Adieu, Comte.

LE C. DE MONHEIM.

Comtesse, vous me forcez à faire un mauvais pas.

LA C. AMALDI.

Vous ne voulez pas vous tuer au moins? Ha, ha!

LE C. DE MONHEIM.

Vous dites cela en riant?

LA C. AMALDI.

Oui, je pensois aux Lettres brûlantes que *Goethe* feroit écrire au *nouveau Werther* (1). — Adieu, amant passionné. (*Elle sort.*)

LE C. DE MONHEIM.

Je reconnois l'ouvrage de ma femme; mais j'en tirerai vengeance.

(1) Tous ceux qui cultivent la littérature Allemande, connoissent les passions du jeune Werther, par M. Goethe, un des plus célébres Ecrivains de l'Allemagne, l'Auteur de *Clavijo* & de *Stella*, dont nous avons donné la traduction dans les premiers volumes de cet Ouvrage.

VICTORINE.

Et la récompenſe que vous m'aviez promiſe, M. le Comte ?

LE C. DE MONHEIM.

Laiſſez-moi, femme. (*Il ſort.*)



SCENE VI.

AMALDI, VICTORINE.

LA C. AMALDI *en rentrant.*

CE fol eſt-il enfin parti ?

VICTORINE.

Oui, Madame.

LA C. AMALDI *s'aſſied à ſa toilette, & arrange ſes cheveux.*

C'eſt toujours un plaiſir aſſez doux de voir comment nous autres femmes, avec deux mots, nous faiſons tomber les hommes à nos genoux.

VICTORINE.

Mais auſſi très-ſouvent nous ſommes...

LA C. AMALDI.

Nous ſommes leurs eſclaves, veux-tu dire? cela eſt poſſible. Quand un Comte Charles, par exemple —

SCENE VII.

CHARLES, LES PRÉCÉDENS.

CHARLES.

PARDONNEZ, Madame, ſi j'entre ſans être annoncé.

LA C. AMALDI.

C'eſt un droit que vous avez, Comte. Vous ne l'ignorez pas.

CHARLES.

Vous êtes encore occupée à votre toilette?

LA C. AMALDI.

Je n'ai pu commencer que fort tard, & vous ſavez que pour nous autres femmes, la toilette eſt une grande affaire, une occupation eſſentielle: quoiqu'à le bien prendre, ce ſont les hommes qui nous la rendent ſi néceſſaire.

CHARLES.

Quel être méprisable qu'un homme assez frivole pour se laisser séduire par la parure d'une femme !

LA C. AMALDI.

D'accord ; s'il n'arrête ses regards qu'à la seule parure ; mais croyez-moi, elle est aux yeux de tous les hommes un ornement agréable : & puisque les femmes sont destinées à plaire aux hommes, est-il donc bien étonnant qu'elles employent tous leurs soins pour réussir ?

CHARLES.

Cela me prouve en ce moment, qu'il n'existe rien dans le monde, que l'éloquence d'une femme ne puisse offrir sous un autre point de vue.

LA C. AMALDI.

Alors nul mal, nul bien que nous ne puissions faire aimer ou hair au gré de nos vœux. Cher Comte, il ne faudroit que les femmes pour démontrer que tout est à la fois bien & mal, & nous prouvons beaucoup, ce me semble, pour l'optimisme.

CHARLES.

Ah, vous êtes Philosophe à présent ?

LA C. AMALDI.

Et cela ne ſied nullement dans la bouche d'une femme, n'eſt-ce pas?

CHARLES.

Vous vouliez dire ſans doute que cela paroît un peu étrange. Il ſeroit dangéreux en effet qu'elles fuſſent toutes philoſophes. Ce que je dis là, ne peut s'appliquer à vous, Madame, qui vous diſtinguez tant de votre ſexe.

LA C. AMALDI.

Je m'en diſtingue? voilà cependant, ce que je ne voudrois pas. Je connois trop les bornes qui doivent ſéparer l'homme & la femme. Mais, ſoyez juſte, il y a tant d'hommes femmes, que vous devriez bien permettre à quelques femmes de ſe faire hommes à leur tour.

CHARLES.

En vous, Madame, tout eſt aimable & digne de notre admiration.

LA C. AMALDI.

Vous devenez galant, cher Comte: & pour un ſage tel que vous, c'eſt ſouvent ironie, ou paroles qui n'ont aucuns ſens.

CHARLES.

Ou la vérité naïve, Madame.

LA C. AMALDI.

Brifons-là, cela nous meneroit trop loin.—Il faut que vous me fafliez une confidence. Avez-vous déja bien aimé dans votre vie?

CHARLES.

Jamais à demi.

LA C. AMALDI.

C'eft beaucoup dire. Depuis que je fuis veuve, j'ai vu, comme vous le favez, bien des perfonnes qui m'ont voulu faire accroire qu'elles étoient éperduement amoureufes de moi. Dans le nombre, il s'en eft trouvé peut-être qui le croyoient eux-mêmes; mais, à vous parler felon mon cœur, pas un feul ne me l'a perfuadé. La feule penfée que je fuis une veuve riche, & que par la protection dont le Prince honora toujours ma famille, je pourrois obtenir pour mon époux une place confidérable à la Cour, voilà ce qui a toujours groffi la foule de mes adorateurs. Oui fincérement, pour jouir des vrais plaifirs de l'amour, il ne faudroit ni rang ni richeffes — ma foi — ha, ha, il faudroit être la fille d'un pauvre Peintre.

CHARLES *surpris.*

Et pourquoi précisément la fille d'un Peintre, Madame ?

LA C. AMALDI.

Et pourquoi vous, cher Comte, cette grande surprise ? Croyez-vous donc que je ne sache rien ? N'y a-t-il pas dans la ville certaine fille — de — Peintre ?

CHARLES.

Eh bien, oui. Qui donc a pu vous en instruire ?

LA C. AMALDI.

Promer, notre ami commun, à qui j'adresse quelquefois un mot agréable, pour en apprendre tout ce que je desire, pour avoir toujours qui me présente la main pour monter dans ma voiture, pour en descendre, & pour être sûre de trouver dans toutes les sociétés un homme qui fasse ma partie de *Trissette.*

CHARLES.

Quel indiscret que ce Promer !

LA C. AMALDI.

Et pourquoi donc aussi ne pourroit-on le savoir ? Est-ce donc un si étonnant prodige ? Mais que vous ayez résolu d'en faire votre femme, je

ne le crois pas ; cela ne peut jamais être. Me persuadera-t-on que vous regardiez ces créatures pour autre chose que ce qu'elles sont, un passe-temps, un jouet. (*L'étonnement, l'amour, la pâleur, la honte, le désespoir se peigent tour-à-tour sur le front de Charles.*) Les craintes de ce Promer me font rire. Moi, je croirois qu'un Comte Charles pourroit renoncer au desir, dont il brûle certainement, d'être un jour un grand homme? Il se fermeroit sans retour tous les chemins aux honneurs qui l'attendent, & renonceroit à l'union la plus brillante? car je réponds bien qu'il est le maître de son choix. Non, non, jamais je ne le croirai.

CHARLES.

Aussi, je l'espere, Madame, vous ne me verrez jamais capable d'une telle foiblesse.

LA C. AMALDI.

Le plus sûr moyen, cher Comte — & je vous le conseille en amie sincere — est de vous jetter dans les bras d'une autre.

CHARLES.

Connoissez-vous si peu le cœur de l'homme?

LA C. AMALDI.

Et qui vous a dit que vous devez aimer cette

autre femme ? L'aimer ou non, peu importe, choiſiſſez ſeulement une perſonne qui ne vous déplaiſe pas. Qu'elle ſoit votre femme, & vous n'aurez plus rien à craindre de vous même.

CHARLES *ſoupirant à moitié à part.*

Et alors je ſerai —

LA C. AMALDI.

Un impoſteur, voulez-vous dire peut-être? Dans le ſiecle où nous ſommes, c'eſt une choſe ſi ordinaire, que la faute en eſt toujours à qui s'eſt laiſſé tromper. Et pourquoi ſeriez-vous le ſeul fol? Quelque parfaite que ſoit votre maîtreſſe, je ſuis femme, elle eſt femme, croyez qu'elle ceſſera d'être fidele dès qu'un autre lui plaira davantage. Croyez-moi, mariez-vous.

CHARLES.

Mais pourquoi me marier? pourquoi préciſément me marier?

LA C. AMALDI.

C'eſt le ſeul moyen de vous ſauver des piéges de la ſéduction : mais ſuivez mes conſeils, & ne commencez point un autre roman. — Cherchez une femme qui vous mene à la fortune & aux hon-

neurs. Qu'elle vous eſtime, qu'elle ſoit paſſable, & tout ira bien.

CHARLES.

Vous, Madame, qui parlez en faveur de l'hymen, avec tant d'éloquence, pourquoi ne plus vous remarier ? Vous craignez de nouvelles chaînes ? n'eſt-il pas vrai ?

LA C. AMALDI.

Ce n'eſt pas cela — mais — peut-être — Adieu. (*en ſortant*) Amaldi n'aime point à laiſſer appercevoir ſes foibleſſes.

CHARLES *reſte étonné.*

Cela eſt ſingulier ! (*Il ſort.*)

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.

Appartement de Sophie.

SCENE PREMIERE.

SOPHIE *assise devant une petite table sur laquelle est son ouvrage ; elle lit : ensuite arrive* CHARLES.

SOPHIE.

POURQUOI donc cet air si troublé, mon frere?

CHARLES.

Parce que tu vois le plus malheureux, le plus irrésolu des hommes, un foible enfant. Je me hais moi-méme!

SOPHIE.

As-tu parlé à la jeune fille?

CHARLES.

Je voudrois lui avoir parlé, je saurois au moins alors ce que je serois; ou pour jamais à ma Louise,

ou séparé d'elle à jamais. Il n'y a point de plus grand avilissement pour l'homme, que l'état où je suis !

SOPHIE.

Si tu ne l'as point vue, que t'est-il donc arrivé? Dis-le à ta sœur, qui espere mériter ta confiance; & si l'amitié la plus tendre peut te consoler, parle donc.

CHARLES.

Je suis allé chez Amaldi; je te l'ai dit plusieurs fois, c'est une femme pleine de grandeur & de majesté, une femme superbe ! Eh bien, je te le confie;—car tu connois mon cœur, & tu sais combien je suis éloigné de cette espece de vanité—je crois qu'il ne tient plus qu'à ton frere d'en faire son épouse.

SOPHIE.

Elle, dont la main est si recherchée de tous les Grands de la Cour?

CHARLES.

Aussi, en la quittant, je réfléchissois à tous les honneurs qui m'attendent, si je l'épouse. Et d'un autre côté, je me représentois le désespoir où je me précipitois, en y plongeant ma Louise, & j'avois résolu de tout découvrir à mon Pere, & d'aller ensuite demander la main d'Amaldi. Je ne

pourrai jamais aimer que Louiſe; mais je pourrai au moins eſtimer Amaldi.

SOPHIE.

Eh bien?

CHARLES.

J'arrive : & voilà une lettre que l'on me remet à la porte.

SOPHIE.

De qui?

CHARLES.

D'elle, de ma Louiſe. Ecoute-là, je t'en prie, ma ſœur.

« Huit jours déjà paſſés, & toi, mon Charles, » mon bien-aimé, tu n'es pas venu me conſoler! » Qu'eſt devenu mon époux? car tu l'es devant » Dieu! Serois-je abandonnée, oubliée? Si ja- » mais toi, Charles, tu peux m'abandonner, alors— » alors j'étoufferai de ces mains l'enfant que je » vais avoir de lui, ce ſera le bienfait d'une mere! » Qu'on me traîne au ſupplice. Et que feroient » au monde un pauvre Orphelin, une Fille deſ- » honorée? Je ſuis en délire, Charles ne peut » m'abandonner; mais ſon indifférence & ſa froi- » deur me ſont plus affreuſes que la mort. Viens » donc, ne tarde pas, mon bien-aimé; viens, » ou mes yeux ſeront brûlés par les larmes, viens » conſoler

Ta fidele Louiſe.

SOPHIE *très-émue, après un long ſilence.*

Eh bien, que veux-tu faire, mon ami?

CHARLES.

Le ſais-je? Je veux montrer à toute la jeuneſſe les horribles tourmens dont mon cœur eſt déchiré. Qu'ils me voient & frémiſſent, & qu'ils ſachent où nous peut conduire un amour aveugle. Conſeille-moi, ma ſœur, conſeille-moi.

SOPHIE.

Et que veux-tu que je te diſe encore? Tu peux choiſir. Veux-tu priver un Pere, qui t'aime ſi tendrement, qui met toutes ſes eſpérances, toute ſa confiance en toi, de tous les plaiſirs ſi doux qu'il pourroit trouver dans la penſée que tu ſeras un jour le digne appui de ſa maiſon? Veux-tu renoncer à jamais pour l'honneur, à la gloire? Les premieres années de l'amour ſeront bientôt écoulées, veux-tu mener enſuite une vie remplie d'amertume & de longs repentirs? Ne vaudroit-il pas mieux abandonner cette jeune fille à une douleur momentanée? Et quand tu l'auras ſauvée des premiers tranſports du déſeſpoir & de l'aviliſſement de l'indigence, laiſſe-la alors ſe conſoler avec tant d'autres qui ont éprouvé le même ſort. Le temps eſt le grand conſolateur; & d'ailleurs ſeroit-il impoſſible

de

de cacher cette intrigue, & de conserver ainsi l'honneur de cette infortunée?

CHARLES.

Oui, tu as raison, je crois; — mais! — Oh! j'entends la voix de ton mari, je n'ose soutenir les regards d'un homme, dans l'état d'avilissement où je me sens tombé. Je remonte m'enfermer dans ma chambre; mais fais-moi descendre, je t'en prie, quand mon Pere sera rentré. (*Il sort.*)

SCENE II.

LE COMTE DE MONHEIM, SOPHIE.

LE C. DE MONHEIM.

N'EST-CE pas Charles qui sort d'ici?

SOPHIE.

Oui.

LE C. DE MONHEIM.

Pourquoi m'évite-t-il?

SOPHIE.

Je ne sache pas qu'il vous évite; mais il vouloit rentrer chez lui.

LE C. DE MONHEIM.

Oh, je remarque très-bien que je lui ſuis à charge, ainſi qu'à vous Madame, & à toute votre famille.

SOPHIE.

Quelle idée ſinguliere ! Charles vient de chez la Comteſſe Amaldi, & ſoit dit entre nous, je l'en crois amoureux.

LE C. DE MONHEIM.

Que prétendez-vous dire par-là ? Ah — c'eſt de l'ironie ! C'étoit un complot, certainement; Promer a donc raiſon ? Moi, je ſerois le jouet d'une femme ?

SOPHIE.

Vous m'étonnez. Qu'avez-vous ?

LE C. DE MONHEIM.

Comme ſi vous l'ignoriez ; comme ſi par un effort de votre grande politique vous n'aviez pas forcé Amaldi à me pouſſer à bout, & me laiſſer là ſeul, planté dans ſon appartement, en éclatant de rire. Vous avez voulu m'humilier ?

SOPHIE.

Tout ce que vous me dites, eſt nouveau pour moi, je vous le jure.

LE C. DE MONHEIM.

Serment de femme, on n'y croit pas. Ouidà—mais on s'eſt trompé. Je ne veux pas ſervir plus long-temps de riſée à une famille que je déteſte. Je veux même partir dès demain. Je vous donnerai une penſion, & je veux être ſéparé de vous pour toujours. N'allez pas vous y oppoſer, je vous le conſeille.

SOPHIE *ſe levant.*

Oh ! ne craignez rien ; un homme tel que vous....

LE C. DE MONHEIM.

J'ai perdu trop d'années à m'ennuyer avec une femme ſans eſprit.

SOPHIE.

Vous êtes un homme barbare, intraitable, on ne peut plus vous parler. (*Elle ſort.*)



SCENE III.

LE PERE DE FAMILLE, LE COMTE DE MONHEIM.

LE PERE DE FAMILLE.

QU'EST-CE donc ? qu'avez-vous ?

LE C. DE MONHEIM.

Je suis ravi de vous voir. Je ne puis vivre plus long-temps avec votre fille.

LE PERE DE FAMILLE.

Et pourquoi pas ? En avez-vous quelque raison ?

LE C. DE MONHEIM.

Mille dans une : elle m'est insupportable.

LE PERE DE FAMILLE.

Et pourquoi ne pensiez-vous pas ainsi autrefois ? Pourquoi tant de sollicitations si pressantes pour obtenir sa main ?

LE C. DE MONHEIM.

J'étois aveugle alors. Il ne me suffit pas de la voir toujours devant moi, elle s'étudie encore à

me priver de toute espece de plaisir, à me rendre ridicule aux yeux de tout le monde.—Oh que je voudrois bien——

LE PERE DE FAMILLE.

Doucement, M. le Comte, doucement; comportez-vous en homme. Avez-vous à vous plaindre, que ce soit en Pere de Famille; & si vous avez besoin de mes conseils, vous me trouverez toujours prêt à vous seconder.

LE C. DE MONHEIM.

Non je ne veux plus rien, je ne veux plus entendre parler que de séparation; & je vous en préviens d'avance, si vous n'y consentez pas, si vous ne reprenez votre fille, je la rendrai malheureuse.

LE PERE DE FAMILLE *avec un peu d'émotion.*

Voilà, Monsieur, ce que je ne crains nullement. Rentrez, vous êtes hors de vous: commencez par vous montrer plus calme, pour qu'un homme puisse vous répondre.

LE C. DE MONHEIM.

Oui, je rentre; mais séparez votre fille d'avec moi, si elle vous est chere. (*Il sort.*)

SCENE IV.

LE PERE DE FAMILLE, *ensuite* SOPHIE.

LE PERE DE FAMILLE *ouvre la porte du cabinet.*

Sophie!

SOPHIE *sort toute en larmes.*

Vous voilà, mon Pere?

LE PERE DE FAMILLE.

Oui, mon enfant : mais pourquoi cette mésintelligence entre vous deux? Je suis bien mécontent!

SOPHIE.

Le sais-je, moi? Est-ce ma faute?

LE PERE DE FAMILLE.

Tiens, ma fille, quand le trouble regne dans un ménage, c'est presque toujours la faute de la femme.

SOPHIE.

Non, mon Pere, je ne me sais nullement coupable. Depuis que sa femme lui est devenue in-

différente & qu'il a cherché des plaisirs hors de sa maison, je lui ai témoigné, il est vrai, la même froideur, sans manquer cependant à tous les égards qui lui sont dus; & nous avons toujours vécu ensemble froidement, mais avec décence, jusqu'à ce jour, où entrant tout-à-coup en fureur, il me parle de séparation.

LE PERE DE FAMILLE.

Et comment lui avez-vous répondu?

SOPHIE.

Il est vrai qu'il avoit poussé ma patience à bout.

LE PERE DE FAMILLE.

Et que penses-tu faire?

SOPHIE.

Me jetter entre vos bras, & vous prier de me délivrer des mains d'un tyran.

LE PERE DE FAMILLE.

Tu voudrois donc aussi te séparer?

SOPHIE.

Volontiers.

LE PERE DE FAMILLE.

Et me laisser la triste pensée d'avoir formé, ou

plutôt permis cette union malheureuse. Je serois forcé de te voir tous les jours comme un reproche éternel.

SOPHIE.

Que voulez-vous donc que je fasse?

LE PERE DE FAMILLE.

Essayer ce que peut la douceur.

SOPHIE.

M'abaisser à ce point?

LE PERE DE FAMILLE.

La femme qui ramene son mari à ses devoirs, ne s'abaisse jamais.

SOPHIE.

Mais à quoi bon tout cela? son cœur est si changé!

LE PERE DE FAMILLE.

Quand ce premier feu de la colere sera éteint, & que tu montreras à ton époux un repentir sincere, que tu lui diras des paroles douces —O Sophie! les caresses d'une femme attendriroient un tygre dans sa fureur. A quoi te résous-tu, mon enfant?

SOPHIE.

Que ne feroient pas les enfans d'un si bon Pere, pour lui obéir.

LE PERE DE FAMILLE.

Que je t'embrasse. Tente la douceur, ma bonne amie, rappelle ton mari à la raison, & je t'aiderai à le maintenir dans ses devoirs. Ne laisse jamais abattre ton courage; va, les hommes ne trouveront jamais sur la terre des chemins parsemés de roses.

SOPHIE.

Je ferai tout ce que vous exigerez de moi, mon Pere. — A propos, Charles qui vient de rentrer, m'a prié de le faire avertir quand vous seriez de retour.

LE PERE DE FAMILLE.

Je le veux bien.

SOPHIE *sonne, un Domestique entre.*

Dites à mon frere Charles de descendre.

(*Le Domestique sort.*)

LE PERE DE FAMILLE.

Je viens t'apporter d'heureuses nouvelles, & j'ai été si désagréablement interrompu.

SOPHIE.

Pardonnez....

LE PERE DE FAMILLE.

Allons, mon enfant; c'eſt bon, tout ira mieux à l'avenir. Eh bien, veux-tu ſavoir mes bonnes nouvelles? les voici: Je ſuis allé ce matin à la Cour, le Prince m'a reçu très-gracieuſement, il m'a remis pour Ferdinand un brevet de Major, & pour mon Charles j'ai obtenu une Charge dans la Magiſtrature. Et le Prince m'a tout accordé d'une maniere que je ne peux oublier jamais, car un préſent n'a de prix, que par la maniere dont il eſt donné.

SOPHIE.

Que de joie pour Charles, d'avoir enfin un but déterminé, auquel il puiſſe rapporter toutes ſes penſées.

LE PERE DE FAMILLE.

Et Ferdinand, de pouvoir porter deux épaulettes.

SOPHIE.

Mais où peut-il être en ce moment? Il y a déja long-temps que je ne l'ai vu.

LE PERE DE FAMILLE.

Il eſt probablement à l'exercice. — Mais quel

eſt donc cette hiſtoire de Charles avec une petite bourgeoiſe ?

SOPHIE.

Une affaire qui donne beaucoup de chagrin à Charles. Il aime réellement.

LE PERE DE FAMILLE.

Je le plains. J'ai toujours regardé, comme un grand malheur, d'aimer une jeune fille, née dans une claſſe où il n'eſt pas permis de prendre ſa femme. Comment la nommes-tu ? Qui eſt-elle ?

SOPHIE.

Quoique la confidente de mon frere, je ne ſais que depuis deux jours, qu'elle eſt fille d'un certain Peintre, nommé Wermann.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Je n'ai jamais entendu parler de ce Wermann ; mais ce n'eſt pas très-extraordinaire, les Artiſtes qui ne ſont pas charlatans reſtent ſouvent inconnus.

SOPHIE.

Charles m'a déja promis de renoncer à cette jeune fille.

LE PERE DE FAMILLE.

Je ſuis bien ſûr qu'il n'a jamais penſé à l'épouſer.

SOPHIE.

Mon frere eſt un peu enthouſiaſte.

LE PERE DE FAMILLE.

Je ſuis tranquille ; la noble fierté de ſon caractere me répond de ſa conduite. Au reſte, à quoi bon tant parler d'un écart ſi ordinaire à la jeuneſſe.

SOPHIE.

Et d'ailleurs Amaldi a des vues ſur Charles, il les a remarqués, & ne s'y oppoſe pas trop. Mais le voici.

SCENE V.

CHARLES, LE PERE DE FAMILLE, SOPHIE.

CHARLES.

Vous avez été long-temps abſent, mon Pere.

LE PERE DE FAMILLE.

Ce ſont quelques viſites de cérémonie que j'ai faites..

SOPHIE.

Vous n'aurez peut-être pas besoin de moi pour votre conversation. (*Elle sort.*)

LE PERE DE FAMILLE.

Je vais te suivre, ma fille.

CHARLES.

Etes-vous allé à la Cour?

LE PERE DE FAMILLE.

Oui, mon fils, & j'ai obtenu de l'emploi pour mon Charles.

CHARLES.

De l'emploi? O mon Pere, que je vous remercie!

LE PERE DE FAMILLE.

Sois persuadé que la plus grande joie d'un Pere, est de rendre ses enfans heureux.

CHARLES.

Je vous assure que si jamais le travail & la bonne volonté sont récompensés par le succès, vous n'aurez point à rougir de votre fils.

LE PERE DE FAMILLE.

Je compte assez sur ton zele, pour être persuadé

que tu ne regarderas jamais aucune affaire comme indigne de tes ſoins ; car la plus légere négligence peut avoir des ſuites funeſtes.

CHARLES.

Croyez-moi, je ſens tout ce qu'exigent l'honneur de mon Prince, & le bien de toute une nation.

LE PERE DE FAMILLE.

C'eſt une grande affaire, mon fils, qui doit occuper tout entier un cœur honnête & ſenſible. Et pour que tes conſeils ſoient toujours propres aux circonſtances, obſerve, étudie l'eſprit de ta nation. Cherche à découvrir ſa force, ſa foibleſſe, & conſulte toujours ceux dont un long âge a mûri l'expérience. Ainſi, tu n'auras jamais à craindre de mal employer tes connoiſſances, ce qui arrive ſouvent à la jeuneſſe, remplie même de la meilleure volonté.

CHARLES.

Je me ſuis formé des principes ſûrs...

LE PERE DE FAMILLE.

Reſtes-y toujours attaché, ſans caprices, mais avec fermeté, tant que tu ſeras convaincu de leur utilité. Ne force perſonne à les adopter. Si tu rencontrois cependant un homme qui voulût en-

trer dans tes vues, & que le ſeul deſir du bien public fît agir, aime-le comme ton frere, & ne cherche point à jouir de quelque gloire ſans la partager. L'amour de la patrie conſiſte à vouloir le bien de la patrie, n'importe quel en ſoit l'auteur. Mais choſe ordinaire dans notre ſiecle, l'intérêt & le deſir inſatiable de la gloire, nous éloignent du titre précieux de vrai Patriote. Je te conjure auſſi, & c'eſt ma plus ardente priere, de ne jamais entrer dans les affaires d'autrui; pour les tiennes, termine-les avec courage. Garde-toi d'établir de nouveaux ſyſtêmes, mais attaque l'injuſtice & les préjugés; déracine-les dans le cœur des hommes, ſi tu crains des peines inutiles. En général ne fais guere ſonner tes projets, & n'éleve point ta gloire ſur l'imprudence de tes rivaux. Ne blâme perſonne, agis en ſilence.

CHARLES.

J'ai ſouvent remarqué que le deſir d'imiter d'un côte & le deſir de blâmer de l'autre, ſont vices très-ordinaires; & que ces imitateurs enthouſiaſtes, ou ces critiques envieux, reſtent dans l'inaction en s'annonçant à grand bruit, & déployant un ennuyeux étalage de paroles bruyantes.

LE PERE DE FAMILLE.

Je voudrois même.... mais je commence à

devenir ſi verbeux. C'eſt le cœur d'un Pere qui s'épanche.

CHARLES.

O mon Pere — pourriez-vous donner à votre fils trop de guides, pour conduire ſes pas inexpérimentés dans la noble carriere qui s'ouvre devant lui; car vos ſages conſeils ſeront mes guides.

LE PERE DE FAMILLE.

Eh bien, mon fils, ſois donc toujours vrai. C'eſt la baſe de tous les principes. Ne cherche pas même le bien public par un chemin détourné; & ſi jamais quelque Intrigant vouloit t'en perſuader la néceſſité, abandonne-le à ſes remords, & regarde-le toujours comme un ennemi caché de ton Souverain.

CHARLES.

Certainement. O mon Pere, que je ſens mon cœur ſoulagé! Comme je vais employer pour ma patrie toutes les obſervations que j'ai déjà faites; avec quelle force j'éleverai la voix contre les abus!

LE PERE DE FAMILLE.

Fort bien; mais je ne puis me laſſer de t'en prier encore. Ne te contente pas d'abattre, de vaincre; mais extirpe les préjugés. Songe que les hommes tendent en vain à la perfection,

&

& que le grand art, le grand effort du génie eſt de choiſir entre pluſieurs maux, le moindre. Sur-tout, & quand tu ſerois aſſuré de réuſſir, ne ſois jamais cauſe qu'une loi, même nuiſible, ſoit révoquée ſans réſerve (1). Il faut maintenir le Peuple dans l'idée de l'infaillibilité, autrement on perdroit ſa confiance, & avec elle, tout ſeroit perdu. Pour modérer une loi, dont les abus ſont funeſtes, on peut trouver mille autres moyens, qui ſans être, à la vérité, ſi bruyans, ſont cent fois plus utiles. Je ſouhaiterois qu'une

---

(1) L'Auteur, en compoſant cette Scene, avoit ſans doute en vue ces ſages réflexions du Genevois.

« J'aurois deſiré que pour arrêter les projets intéreſſés & » mal conçus, & les innovations dangéreuſes qui perdirent » enfin les Athéniens, chacun n'eût pas le pouvoir de pro- » poſer de nouvelles Loix à ſa fantaiſie : que ce droit ap- » partînt aux ſeuls Magiſtrats; qu'ils en uſaſſent même avec » tant de circonſpection, que le Peuple, de ſon côté, fût » ſi réſervé à donner ſon conſentement à ces Loix, & » que la promulgation ne pût s'en faire qu'avec tant de » ſolemnité, qu'avant que la conſtitution fût ébranlée, on » eût le temps de ſe convaincre que c'eſt ſur-tout la grande » antiquité des Loix qui les rend ſaintes & vénérables; que » le Peuple mépriſe bientôt celles qu'il voit changer tous » les jours, & qu'en s'accoutumant à négliger les anciens » uſages, ſous prétexte de faire mieux, on introduit ſouvent » de grands maux pour en corriger de moindres ».

activité tranquille formât ton caractere, à moins qu'un danger pressant ne menace: car, alors si l'on refuse de te prêter une oreille attentive, porte ta plainte au pied du Trône, & sois sûr que le Prince n'en sera point offensé.

CHARLES.

Aidé de vos leçons & de votre expérience, je parviendrai bientôt à des places encore plus distinguées.

LE PERE DE FAMILLE.

J'aimerois mieux que tu pensasses plutôt à devenir un homme utile. Toujours s'avancer, & quitter une place où l'on est souvent nécessaire, pour en occuper une autre dans laquelle on ne l'est pas autant, c'est trahir sa patrie, s'avilir & dégrader son propre mérite. Etre grand, c'est être seulement tout ce qu'on doit être. Au reste, n'imagine pas, que de cette maniere tu ne rencontreras jamais d'obstacles; tu succomberas peut-être écrasé du poids de tes bienfaits, tu resteras ignoré de ton Prince, & par des discours envenimés, la calomnie prêtera même à tes bonnes intentions des interprétations sinistres. Mais ne perds jamais courage, marche hardiment dans tes desseins, un temps viendra où l'on recherchera tes conseils; & si ton attente est trompée, la conscience de tes vertus

ſera toujours ta récompenſe. Mais je ſens que je m'écarte. —Tu ſais mon fils, que toujours je t'ai regardé comme le ſoutien futur, de mon nom & de ma famille.

CHARLES.

Oui, mon Pere, je le ſais.

LE PERE DE FAMILLE.

Aujourd'hui, que tu viens d'obtenir un emploi, je voudrois te voir choiſir une femme. Si elle a de la naiſſance, je n'ai aucune objection à te faire, car un choix auſſi important ne dépendra jamais que de toi ſeul. En connoîtrois-tu quelqu'une?

CHARLES *ſurpris, inquiet & tout troublé.*

Oui, mon Pere; je penſe à la Comteſſe Amaldi— c'eſt un parti que perſonne ne peut blâmer. La naiſſance, la fortune, la faveur de la Cour, elle a tout ce que nos convenances rendent néceſſaires.

LE PERE DE FAMILLE.

Comme Pere, je n'ai rien à dire à cette union, mais comme ami, je te demanderai, à toi, dont le caractere eſt ferme & imployable: ſi cette femme ſuperbe peut te rendre heureux. Aimes-tu la Comteſſe?

CHARLES.

Je l'eſtime.

LE PERE DE FAMILLE.

Et tu ne l'aimes pas ?

CHARLES.

On n'aime qu'une fois.

LE PERE DE FAMILLE.

Et cette premiere fois ?... Mais l'ami doit être aussi peu importun que le Pere. (*Après une petite pause.*) Charles, est-il un homme à qui l'amour n'ait fait commettre quelques folies dans sa jeunesse ? Tu en aurois peut-être aussi quelques-unes à réparer ? Donne-moi ta confiance. Je m'apperçois que mes discours te troublent : oublie donc que je suis ton Pere, & ne regarde en moi que ton ami. Une jeune fille peut-être auroit besoin de tes bienfaits ? —Tu détournes la vue ? —tu ne veux pas me répondre ? — Ton Pere n'est-il pas digne d'être ton ami ?

CHARLES.

Ah mon Pere ! —Oui j'ai aimé une jeune fille, la fille d'un Peintre ; & pour vous dire tout, un ange parmi les femmes. — Je l'aime encore.

LE PERE DE FAMILLE.

Tu n'avois pas besoin de ce dernier aveu, je ne l'aurois que trop aisément deviné.

CHARLES.

Mais je veux y renoncer mon Pere, l'éviter, prendre une épouſe digne de ma naiſſance, & forcer mon cœur d'obéir à la froide raiſon.

LE PERE DE FAMILLE.

Dis la ſaine raiſon : car où t'auroit pu conduire cet amour aveugle ? à ſéduire la fille d'un Citoyen, & à l'abandonner tôt ou tard ? Tu ſais combien je mépriſe le préjugé, & cependant j'ai toujours regardé ces ſortes de mariages nuiſibles à la ſociété.

CHARLES.

Je veux vous obéir, mon Pere, je veux l'abandonner, je veux qu'un prompt mariage me ſauve de ma foibleſſe ; & dès aujourd'hui je conſens, oui, je veux ne la revoir jamais.

LE PERE DE FAMILLE.

Non pas, mon fils. Tu aimes cette jeune fille, n'eſt-il pas vrai ?

CHARLES.

Comme je n'ai point encore aimé, & n'aimera jamais !

LE PERE DE FAMILLE.

Eh bien, montre donc ce que peut le véri-

table amour, le ſacrifice de ſoi-même. Veux-tu me laiſſer diriger ta conduite?

CHARLES.

Avec quel plaiſir je vous obéirai !

LE PERE DE FAMILLE.

Suis donc mes conſeils; va trouver cette jeune fille; ne l'abandonne point comme un lâche parjure, au contraire, parois devant elle avec un courage d'homme. Qu'elle voie combien ton cœur eſt généreux, en ne voulant pas la ſacrifier à tes paſſions; & ſi le Pere eſt un homme honnête, uniſſez-vous enſemble.

CHARLES.

Son Pere eſt le plus ſenſible, le plus reſpectable des hommes.

LE PERE DE FAMILLE.

Tant mieux, tu lui prouveras auſſi la nobleſſe de ton cœur, & il en ſera touché : il t'aidera à eſſuyer les larmes d'une femme foible. Je me charge de tout ce qu'elle peut avoir beſoin par la ſuite. Je la doterai. Vas, mon fils, vas remplir mes vœux : il faut que ces réſolutions ſoient exécutées ſur l'inſtant, ſi l'on veut réuſſir.

CHARLES.

Je le veux; oui mon Pere, je veux voir si un cœur de feu peut se laisser conduire par la froide raison. (*Il sort.*)

SCENE VI.

PROMER, LE PERE DE FAMILLE.

PROMER.

J'ESPERE ne pas vous déranger.

LE PERE DE FAMILLE.

J'ai, à la vérité, quelques affaires pressées; mais en quoi puis-je vous être utile?

PROMER.

Je viens au nom de mon ami, & par estime, & par attachement pour....

LE PERE DE FAMILLE.

Au fait, mon cher Baron, dites-moi seulement ce que vous desirez.

PROMER.

Le Comte Ferdinand....

LE PERE DE FAMILLE.

Mon fils? où est-il? que je lui annonce que le Roi vient de le nommer Major.

PROMER.

Il est Major? Eh bien, j'ai l'honneur de vous en faire mes sinceres complimens. Il étoit bien juste, que le fils d'un homme aussi brave, aussi respectable....

LE PERE DE FAMILLE.

Je vous remercie, Baron.

PROMER.

Oh! puissent de longues années encore—

LE PERE DE FAMILLE.

Très-obligé. Mais que vouliez-vous donc m'apprendre?

PROMER.

Oui, à propos, M. votre fils auroit besoin de votre appui, sur-tout en ce moment.

LE PERE DE FAMILLE.

L'ai-je donc jamais refusé à mes enfans! Et en quoi auroit-il besoin de mon appui? Tirez-moi d'inquiétude.

PROMER.

M. votre fils a des dettes.

LE PERE DE FAMILLE.

Les a-t-il faites en se déshonorant ?

PROMER.

Pouvez-vous même le soupçonner ?

LE PERE DE FAMILLE.

Soyez donc persuadé, que tant qu'un reste de sang coulera dans mes veines, mes enfans ne manqueront jamais de secours.

PROMER.

Il m'a aussi chargé....

LE PERE DE FAMILLE.

Je n'en demande pas davantage, Baron ; dites à mon fils qu'il me confie à moi-même ses besoins, & sans vouloir vous offenser Monsieur, vous pouvez l'assurer qu'il n'aura jamais de plus grand, de plus indulgent & de plus sincere ami que son Pere. Excusez-moi, Baron, je ne puis vous tenir long-temps compagnie, j'ai promis à ma fille d'aller la voir.

PROMER.

Vous payerez donc ses dettes ?

LE PERE DE FAMILLE.

Qu'il vienne, & il le verra. Vous auriez peut-être auſſi quelque choſe à lui demander?

PROMER.

Oui, une miſere.

LE PERE DE FAMILLE.

Ha, ha! — Eh bien, ſoyez ſans inquiétude.

PROMER.

Oh! il n'eſt pas queſtion de cela.

LE PERE DE FAMILLE.

Je vous laiſſe.

PROMER.

Votre très-humble ſerviteur.

(Ils ſortent, chacun de ſon côté.)

Fin du troiſieme Acte.



ACTE IV.

L'ATTELIER DU PEINTRE.

SCENE PREMIERE.

LOUISE *assise sur une chaise, & plongée dans la plus profonde tristesse*, NANNETTE *arrive, Louise court au-devant d'elle.*

LOUISE.

Lui as-tu porté la lettre ? l'as-tu vu ? où est sa réponse ? Viendra-t-il ?

NANNETTE.

Oui je l'ai vu ; mais il ne m'a pas donné de lettre.

LOUISE.

Pas de lettre ? Ç'en est donc fait, il m'a donc abandonnée !

NANNETTE.

Ne vous troublez donc pas tout de suite, ma chere Louise, laissez-moi donc finir. Il va venir tout à l'heure.

LOUISE.

Il viendra ? Oh ! pourquoi ne me l'as-tu pas dit d'abord ? Je le reverrai ; il me ſera rendu !

NANNETTE.

Paix, voilà votre Pere.

SCENE II.

LE PEINTRE, LES PRÉCÉDENS.

LE PEINTRE.

J'AI bien tardé à rentrer, n'eſt-ce pas, mon enfant ?

LOUISE.

Oui, mais vous voilà.

LE PEINTRE.

Et je t'apporte tant de bonnes nouvelles !

LOUISE.

Ah oui, je ſuis bien contente !

LE PEINTRE.

Comment ? le ſais-tu déjà ?

LOUISE *surprise, & craignant d'avoir trahi son secret.*

Non mon Papa, mais votre joie me les annonce.

LE PEINTRE.

J'ai reçu l'argent de mon tableau (*à Nannette, en lui remettant de l'argent*) Voyez ce qui manque dans le ménage.

NANNETTE *prend l'argent, & pendant que le Peintre va se débarasser de son chapeau & de sa canne, elle dit bas à Louise :*

Faites-y donc attention Louise; il va s'appercevoir de quelque chose.

LOUISE.

Va, ma Bonne, va, je lui cacherai ma joie, si je puis, (*Nannette sort.*)

LE PEINTRE.

Et tu ne l'imaginerois pas sans doute? Le Prince me fait une pension, pour que je puisse me livrer tout entier à mon Art. Oh! remercie Dieu avec ton Pere, & bénissons ensemble notre bon Maître. Je n'ai plus besoin aujourd'hui de travailler pour me nourrir, je vis tout entier pour mon Art & pour ma fille.

LOUISE.

Oh! certainement, nous ferons un jour très-heureux.

LE PEINTRE.

Je n'en doute plus. Nous avons de quoi vivre, & nul reproche à nous faire. Pour que ma joie fût entiere, il me faudroit trouver un honnête homme pour Gendre.

SCENE III.

CHARLES, LES PRÉCÉDENS.

CHARLES.

Bon jour, bon jour mes chers amis. (*Louise, sans rien répondre, lui fait une révérence.*)

LE PEINTRE.

Soyez le bien-venu, M. le Comte : je suis ravi de vous voir; le Prince qui vient de m'accorder une pension.

CHARLES.

Ah! j'en suis bien aise. Cela est bien digne de l'ami des Arts.

LE PEINTRE.

Comme je vais peindre à présent, comme je ne vivrai que pour mon Art! — Le beau idéal de Raphaël — ma foi! dans ce moment je crois le surpasser un jour.

CHARLES.

Je souhaiterois que le Prince fût ici présent. Que cette joie, ce noble enthousiasme le récompenseroient richement de son bienfait! Pourroit-on lui donner jamais un plus beau spectacle?

LE PEINTRE.

Cela est vrai. Mais pourquoi le véritable ami de mon Art, mon Eleve enfin, m'a-t-il laissé seul, pendant huit jours entiers? Allons, cela n'est pas joli.

CHARLES.

Il ne m'a pas été possible, mon cher ami. L'arrivée de mon Pere—

LE PEINTRE.

Votre Pere est de retour? Vous devez être bien content, votre mariage aura donc bientôt lieu?

CHARLES *embarassé.*

Quel mariage?

LE PEINTRE.

Et oui, avec la Comteſſe Amaldi, toute la Ville en parle. Eſt-ce que vous autres, vous pouvez rien faire, ſans que mille Imbécilles ne s'en occupent?

CHARLES *plus embaraſſé encore.*

Mais l'on vous a trompé, l'on vous a vraiment trompé. Je ne ſais qui peut avoir....

LE PEINTRE.

Eh mais, cher Comte, ſi vous ne le voulez pas, je veux bien n'en rien croire. Soyez heureux, mon cher ami, voilà tout ce que je deſire.

CHARLES.

Je vous remercie bien ſincérement. Mais comment va la peinture? qu'avez-vous fait?

LE PEINTRE.

Oh! que j'ai de choſes à vous montrer; attendez un moment, je vais les chercher. (*Il entre dans un cabinet. Auſſitôt que ſon Pere eſt ſorti, Louiſe accourt, & embraſſe Charles.*)

LOUISE.

Charles, tu es reſté bien long-temps ſans venir!

CHARLES.

CHARLES.

Comment te trouves-tu, ma bonne-amie?

LOUISE.

Bien & mal, mal & bien! Tu m'es rendu; (*elle l'embrasse*) & je possede en toi tout, ce qui peut rendre ta Louise heureuse.

CHARLES.

O ma Louise! Quand on a un cœur, est-il possible d'abandonner jamais....

LOUISE.

Que dis-tu?

CHARLES.

Que tu es un Ange. (*Ils se regardent long-temps en silence & avec tendresse.*)

LOUISE.

Charles!

CHARLES.

Louise?

LOUISE.

M'aimes-tu?

CHARLES *pressant la main de Louise sur son cœur.*

Sens là ma réponse.

(*Long silence. Ils se regardent tendrement.*)

LOUISE.

Et ici — (*Elle va pour l'embrasser, recule tout-à-coup, & tous deux regardent la porte.*) Je croyois entendre mon Pere.

CHARLES.

Embrasse-moi, une fois encore.

LOUISE *se précipitant dans ses bras.*

Mille fois.

CHARLES.

Un seul baiser; & puisse-t-il durer jusqu'à mon dernier soupir.

LOUISE.

Oui, c'est ainsi que nous voulons mourir un jour; n'est-ce pas? Mais à présent, mon ami, ton Pere est arrivé; & tu ne me dis rien de notre union? N'as-tu pas une heureuse nouvelle à me donner?

CHARLES *frémissant.*

Où est mon Pere? Ah Louise, — sois sans inquiétude, sans inquiétude; tu n'auras jamais à craindre l'indigence — je ne puis jamais oublier ma Louise — je veux — non, je n'en puis jamais aimer une autre. Vis heureuse — Il n'y a plus de bonheur pour moi.

LOUISE.

Comment ! Dieu ! — Que veux-tu dire ?

CHARLES.

Oui, mon Pere eſt de retour, & voilà pourquoi tu me vois ſi cruellement tourmenté. On veut — on veut — Le malheur nous opprime l'un & l'autre — Il faut que j'épouſe Amaldi !

LOUISE.

Grand Dieu ! & moi ? — & notre enfant que je porte là ſous mon cœur ? — Et mon Pere ?

SCENE IV.

LE PEINTRE *rentre*, LOUISE *va dans un coin de la chambre s'aſſeoir, & pleure. Le Peintre, tout occupé de ſes deſſins, ne s'apperçoit ni de la triſteſſe de ſa fille, ni du trouble que Charles s'efforce en vain de cacher.*

LE PEINTRE.

TENEZ, Comte, voici quelques ébauches que vous verrez, je m'aſſure, avec plaiſir.

CHARLES *troublé.*

Il ſuffit qu'elles ſoient de vous.

LE PEINTRE.

Fi donc, vous m'humiliez; un Artiſte demande-t-il jamais à être flatté? Aſſeyez-vous ici.

(*Ils s'aſſeyent devant une table, le Peintre parle avec feu, comme un homme qui ſent vivement: Charles tout troublé, regarde ſouvent à la dérobée du côté de Louiſe.*)

LE PEINTRE *lui montrant un deſſin.*

Comment trouvez-vous celui-ci?

CHARLES.

Bien—très-bien—il inſpire la mélancolie.—

LE PEINTRE.

Oui, je crois avoir réuſſi. Cette belle ſituation eſt priſe de la *Stella* de nôtre ſenſible Gœthe. Vous rappellez-vous ce paſſage ſi touchant, où elle raconte à Madame *Sommer* ſes prômenades nocturnes, près du tombeau de ſa fille? A la pâle lueur des aſtres de la nuit, ne découvrez-vous pas la petite urne d'argent, cachée entre les ſaules funébres qui ſe courbent languiſſamment ſur le tombeau? Voyez-vous la pauvre *Stella* dans le délire de l'amour, alors que tout-à-coup effrayée d'être ſeule, elle étend ſes bras aux quatre coins de l'Univers.

CHARLES.

Superbe ! — beau ! — parfait !

LE PEINTRE.

Je ne ſais ; mais moi-même, je l'aime ce tableau, — & doublement encore, parce qu'il fait ſi grand plaiſir à ma fille. Auſſi lui en ferai-je un cadeau. Et ſi un jour, comme je l'eſpere, elle épouſe un homme capable d'en connoître le prix, je veux que ma Louiſe le lui donne pour préſent de noces.

CHARLES.

Précieux cadeau — Heureux celui....

LE PEINTRE.

Eh bien, je ſuis bien aiſe que vous le voyez avec plaiſir. Une autre choſe à préſent. — D'abord écoutez-moi. Vous n'ignorez pas que les Artiſtes anciens ſavoient produire de grands effets ſur leur Nation ; il me ſemble que nous pourrions comme eux avoir cet avantage, ſi nous repréſentions des objets intéreſſans pour tout le monde. Par exemple, connoiſſez-vous rien de plus atroce qu'un infanticide ? Moi, je ne connois rien de plus affreux dans la Nature. (*Au mot d'infanticide, Charles ſe leve bruſquement.*) Qu'avez-vous donc ?

CHARLES *s'assied, & cherche à lui cacher son émotion.*

La Nature frémit au seul penser d'une Mere qui peut étouffer son enfant, porté dans son sein avec tant de douleur, & mis au monde avec de plus grandes douleurs encore !

LE PEINTRE.

Et que nos loix en soient la cause ; voilà ce qui est atroce. Car enfin si la honte, un châtiment sévere & le mépris n'étoient point le partage de ces infortunées ; si toutes ces idées affreuses, ensemble confondues, n'accabloient point tout-à-coup de leur poids le cœur si foible & si sensible d'une femme qui vient d'être mere ; si leur amertume ne troubloit pas sa raison aliénée, épouvantée, seroit-il une mere, qui de ses mains sur son sein, étoufferoit son fils ? Son fils ! ah ! avec de pareilles loix, je ne voudrois pas être le Prince qui signe la sentence de l'infanticide, ni le Juge qui la condamne. J'entends dans l'avenir le sang de toutes ces victimes, crier vengeance contre nos loix ; & si j'étois Prince, je croirois voir par-tout ces victimes malheureuses, ces meres désespérées s'attacher à mes pas.

CHARLES.

Arrêtez : ne parlons plus de ce tableau, voyez comme votre fille en eſt émue.

LE PEINTRE.

Je la vois avec plaiſir ſenſible à de pareils objets, je ſuis bien aiſe qu'elle en ſente toute l'horreur. Je n'ai point à craindre qu'un Scélérat la ſéduiſe par ſes paroles emmiellées, & qu'on m'arrache ma fille unique de mon cœur. (*Le Comte paroît accablé.*) Or, pour revenir à mes vues; il me ſemble que l'on devroit encourager le génie à s'occuper de ces grands ſujets. Voyez Comte, ces ébauches que j'ai déjà faites. Voici une jeune fille qui étouffe ſon enfant. — Remarquez-vous comme j'ai exprimé le déſeſpoir, la rage d'une mere en délire; ſentez-vous tout cela, Comte?

CHARLES.

Oui, je le ſens!

LE PEINTRE.

Et ce ſecond deſſin, voilà la mere étendue ſur un lit de douleur, toute l'image du malheur & du repentir; elle preſſe contre ſon ſein ſon enfant mort, & paroît ne pas vouloir le donner. Voici des hommes armés, qui l'arrachent de ſon lit, pour la mener au ſupplice; & de l'autre côté, le pauvre Vieillard, ſon Pere déſeſpéré, qui voit ſa chere

enfant, sa fille unique.... (*Louise tombe évanouie. Le Peintre & Charles s'élancent vers elle, en s'écriant tous deux :*) Ah Louise ! Louise ! (*On la porte dans l'autre chambre, Charles en sort presqu'aussi-tôt désespéré, & appellant à grands cris :*) Nannette, Nannette !



SCENE V.

NANNETTE, CHARLES.

NANNETTE.

QU'EST-CE? Qu'y a-t-il donc?

CHARLES.

Entrez, & voyez vous-même.

(*Nannette court dans la chambre de Louise. Le Comte reste debout, immobile & comme stupide; enfin il releve un des dessins de Wermann, le rejette en frémissant, & sort brusquement.*)

La toile ne se baisse point. L'Orchestre exécute une symphonie triste, convenable à la situation. On remarque le trouble qui regne dans la maison du Peintre. Nannette traverse plusieurs fois la chambre, toujours

inquiette; empressée & comme pour y chercher quelque chose. Enfin tout est tranquille dans la maison de Wermann. Nannette sort de la chambre de Louise, & s'en va par la grande porte. Le Peintre sort aussi de la chambre de sa fille, & passe dans son cabinet. Quelques minutes après Louise arrive d'un pas triste & languissant, accablée de sa douleur; & tombant sur une chaise, s'appuie sur la table, & couvre son visage de ses deux mains tremblantes. Elle se leve, on s'apperçoit qu'elle vient de former un projet; elle court dans sa chambre, revient couverte d'un voile, entre dans le cabinet de son Pere, revient presque aussi-tôt, & sort avec précipitation par la grande porte. Le Peintre sort de son cabinet, & ne voyant plus sa fille, s'assied devant un chevalet, & travaille. L'Orchestre continue toujours.

NANNETTE *entre, la musique cesse.*

Où est Louise? va-t-elle mieux?

LE PEINTRE.

Oh, ce n'est plus rien; elle a les nerfs si délicats.

NANNETTE.

Mais où est-elle à présent ?

LE PEINTRE.

A l'Eglise. Tu me ferois plaisir d'aller l'y trouver, bonne Nannette.

NANNETTE.

J'y vais. (*Elle sort. Presqu'aussi-tôt on vient frapper à la porte.*)

LE PEINTRE *en travaillant crie :*

Entrez.

SCENE VI.

LE PERE DE FAMILLE, LE PEINTRE.

LE PERE DE FAMILLE.

ETES-vous le Peintre Wermann ?

LE PEINTRE.

Oui, Monsieur. En quoi pourrois-je vous être utile ?

LE PERE DE FAMILLE.

Continuez votre ouvrage, ne vous dérangez pas.

LE PEINTRE *se rasseyant devant son chevalet.*

Vous le permettez; car mes couleurs seroient bientôt séches.

LE PERE DE FAMILLE.

J'ai entendu parler de votre Art, & je desirerois le connoître par moi-même.

LE PEINTRE.

Vous en connoîtrez bien peu : je me vois si éloigné du but que je voudrois atteindre.

LE PERE DE FAMILLE.

Ce que vous dites, parle beaucoup en votre faveur.

LE PEINTRE.

En effet, Monsieur, quand je commençai à manier le pinceau, je devins enthousiaste de mes propres ouvrages, je ne croyois personne assez riche pour m'en payer le prix. Mais à présent, je m'apperçois de jour en jour davantage, que je ne suis rien, & que celui qui connoît la Nature, qui sait en jouir, paie toujours mon plus bel ouvrage trop cher.

LE PERE DE FAMILLE.

Je ne puis trop louer un Artiste si modeste.

LE PEINTRE.

Ce n'eſt pas que je ne ſois intimement perſuadé, de pouvoir devenir un jour ce que Raphaël & Rubens ont été. — Mais ſincérement, Monſieur, votre air affable m'a rendu très-parlant, contre mon ordinaire. A qui ai-je l'honneur de parler ?

LE PERE DE FAMILLE.

J'aurois deſiré, Monſieur, que vous n'euſſiez voulu connoître en moi que l'homme, ſans vous embaraſſer de mon nom. Au reſte, l'on m'appelle le Comte de Wodmar.

LE PEINTRE.

Le Pere d'un jeune Seigneur, le meilleur de mes amis, qui a appris le deſſin chez moi ?

LE PERE DE FAMILLE.

Lui-même. Ce jeune homme eſt-il digne d'être votre ami ?

LE PEINTRE.

Oh ! c'eſt un brave jeune Allemand, très-ſenſible, & plein de goût pour mon Art.

LE PERE DE FAMILLE.

Je vous remercie du portrait que vous me faites de mon fils, vous en parlez avec trop

de feu, pour que je vous puiſſe ſoupçonner de flatterie.

LE PEINTRE.

Vous flatter? & pourquoi? Malheur à l'homme, & ſur-tout à l'Artiſte, qui a beſoin d'une autre recommandation que ſes ouvrages.

LE PERE DE FAMILLE.

Voilà qui eſt bien parlé, brave homme. En général, je trouve un Artiſte heureux. Combien de fois, nous autres, nous faut-il courber la tête ſous l'orgueil & l'ignorance. Que d'obſtacles à ſurmonter avant d'obtenir quelques ſuccès! Vous autres, vous n'avez beſoin que d'un pinceau, & perſonne ne peut vous empêcher, d'acquérir l'immortalité d'un Raphaël.

LE PEINTRE.

Auſſi, quand je ſuis aſſis là, & que, nouveau créateur de beautés ſublimes, je penſe acquérir un jour par mon Art, à ma Patrie, une gloire immortelle; non, je n'échangerois pas alors ce pinceau, pour la premiere Couronne de l'Univers.

LE PERE DE FAMILLE.

Auſſi êtes-vous alors, avec de tels ſentimens, bien plus eſtimable qu'un Roi vulgaire.

LE PEINTRE.

Oui, je le crois.

LE PERE DE FAMILLE.

J'aurois une priere à vous faire; venez un de ces jours dîner chez moi.

LE PEINTRE.

J'irai vous voir, si vous le desirez; mais permettez que je ne dîne point chez vous.

LE PERE DE FAMILLE.

Et pourquoi?

LE PEINTRE.

Voulez-vous que je vous le dise?

LE PERE DE FAMILLE.

Certainement.

LE PEINTRE.

Quand des Seigneurs de votre naissance invitent un Artiste à leur table, ce n'est guere que pour leur propre vanité; & d'ailleurs, vous ne pouvez jamais descendre jusqu'à l'Artiste, vous nous laissez toujours sentir le prix de vos bontés. Ce n'est point orgueil qui me fait parler, non, je vous jure; mais je sais aussi m'apprécier. Au reste, M. le Comte, je ne prétends nullement dire que

vous ſoyez de ce caractere, je crois même que vous en agiſſez bien différemment; mais me répondrez-vous de tous vos Convives, & même de l'inſolence d'un Valet qui me change d'aſſiettes.

LE PERE DE FAMILLE.

J'eſpere que vous apprendrez un jour à mieux connoître moi & ma maiſon.

LE PEINTRE.

Avec la plus ferme volonté & les meilleurs deſſeins, ceux de votre rang ne peuvent triompher des préjugés. En un mot, je ſouhaite qu'un homme tel que vous, ſoit auſſi heureux que je le ſuis.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous êtes donc réellement heureux.

LE PEINTRE.

Comme Artiſte je le ſuis, vous le ſavez. Et graces à Dieu, je le ſuis davantage encore dans ma maiſon.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous avez une fille?

LE PEINTRE.

Oui, Monſieur, ma plus grande richeſſe;

LE PERE DE FAMILLE.

Fille unique?

LE PEINTRE.

Ma ſeule enfant: ſa naiſſance a coûté la vie à ma pauvre femme. — Je ſuis ſeul ſur la terre, il ne me reſte que ma fille; je ne ſais même ſi je pourrois aimer quelqu'autre perſonne, elle ſeule remplit tout mon cœur.

LE PERE DE FAMILLE.

Encore ſi le bonheur d'être Pere, n'étoit pas mêlé de tant d'amertume.

LE PEINTRE.

Heureux qui peut l'être! Croyez-moi, les ſouffrances des hommes ſont preſque toujours bien compenſées.

LE PERE DE FAMILLE.

Avant de mettre une fille à l'abri de la ſéduction & de tous les dangers....

LE PEINTRE.

Ah! M. le Comte, ſa piété pour ſon Pere, ſes principes, ſon cœur....

LE PERE DE FAMILLE.

Un cœur noble est toujours sensible ; & la sensibilité, le feu d'une jeunesse—

LE PEINTRE.

C'est à Dieu qui a formé son cœur, à la conduire. D'ailleurs, je n'ai jamais employé envers elle la gravité, l'autorité d'un Pere, nous sommes amis ; & je suis persuadé que ma fille me confiera ses premieres amours.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous connoissez mieux, ce me semble, l'extérieur de l'homme, que les abymes du cœur humain. Croyez que sur un point aussi délicat, jamais jeune fille — ou peut-être même....

LE PEINTRE.

Nous parlions de peinture ; comme la conversation à tout-à-coup changé !

LE PERE DE FAMILLE.

Puisque nous sommes sur ce chapitre, dites-moi, par exemple, si un homme de condition venoit demander la main de votre fille, que feriez-vous ?

LE PEINTRE.

Je lui refuserois ma fille. Non que je ne croie

ma fille digne d'un Roi ; mais parce que l'inégalité des conditions a presque toujours des suites funestes : & savoir ma Louise malheureuse ! Monsieur, dirai-je au Grand qui la demanderoit, si c'étoit un homme ordinaire, votre or & vos honneurs ne rendront pas ma fille heureuse. S'il étoit digne de mon estime, je le plaindrois de sa haute naissance ; mais il n'auroit point ma fille. Sur ma foi, je ne la donnerois pas même à votre fils— non que je trouve entre ma fille & lui, votre état & le mien, une grande différence.

LE PERE DE FAMILLE.

Wermann !

LE PEINTRE.

Daignez m'entendre, je vous prie ; je reconnois, comme vous, l'inégalité des conditions ; mais nul état en soi n'a aucun vrai mérite à mes yeux. Quand je courbe ma tête devant un Comte, ne fais-je pas alors pour ce Comte ce que j'ai fait pour maint Fripon ; mais si, comme homme, je donne cette main à celui que je crois homme....

LE PERE DE FAMILLE.

Donnez-la moi cette main, je la mérite. (*Ils se donnent la main.*) Que je la serre ! (*petite pause*) Nous sommes deux Allemands ?

LE PEINTRE.

Oui, je le pense.

LE PERE DE FAMILLE.

Eh bien, parlons en hommes : mon fils aime votre fille ; ils sont tous les deux si jeunes ! Prévenons le danger, ou bientôt vous ou moi....

LE PEINTRE.

Celui qui déshonoreroit ma fille, Prince ou Comte....

LE PERE DE FAMILLE.

Il en est encore temps. —

LE PEINTRE.

Dieu, quel jour affreux vient tout-à-coup m'éclairer ! —

NANNETTE *arrive hors d'haleine.*

Dieu, ma Louise, ma Louise ! elle n'est point allée à l'Eglise, je ne la puis trouver nulle part.

LE PEINTRE.

Ciel ! seroit-il possible ? Ma fille, ma fille !

(Il sort, Nannette le suit.)

LE PERE DE FAMILLE.

Qu'avez-vous donc, Wermann? Où courez-vous? *(Il ſort avec eux.)*

L'Appartement de la Comteſſe Amaldi.

SCENE VII.

LA COMTESSE AMALDI *attache la ſilhouette de Charles à la tapiſſerie,* LOUISE *veut entrer malgré les Domeſtiques, qui l'en empêchent.*

UN DOMESTIQUE.

ELLE veut abſolument parler à Madame la Comteſſe.

LA C. AMALDI.

Eh bien laiſſez-la entrer.

(Les Domeſtiques ſe retirent.)

LOUISE *ſe précipitant aux genoux de la Comteſſe.*

Oui, Madame, je veux vous parler, je tombe à vos genoux, je ne ſortirai pas de la place où je ſuis que vous ne m'ayez exaucée.

LA C. AMALDI *surprise*.

Que voulez-vous ?

LOUISE.

Oh ! rendez-le moi, rendez-le moi !

LA C. AMALDI.

Quoi donc ?

LOUISE.

Lui, lui qui eſt tout, lui qui eſt à moi aux yeux du ciel & de la terre.

LA C. AMALDI.

Qui êtes-vous donc ?

LOUISE.

Je ne ſuis que la fille d'un ſimple Bourgeois ; mais j'étois la plus heureuſe des femmes quand je l'avois encore, quand il étoit encore à moi.—

LA C. AMALDI.

Quels ſont donc vos parens ?

LOUISE.

Mon Pere, ah Dieu ! mon Pere au déſeſpoir, me cherche peut-être en ce moment ! C'eſt Wermann, un Peintre, un bon Pere—Mon pauvre Pere !

LA C. AMALDI.

La fille du Peintre Wermann?

LOUISE.

Oui c'est moi, à qui Charles appartenoit jadis, à qui il appartenoit par les sermens les plus sacrés. Vous me l'avez enlevé, rendez-le moi, rendez-le moi.

LA C. AMALDI.

Es-tu folle?

LOUISE.

Oh! je voudrois l'être, & que tout ce qui est réellement, n'existât que dans mon imagination! Oh! que ne voudrois-je pas être, pour ne pas perdre Charles!

LA C. AMALDI.

Et pourquoi me le redemander à moi?

LOUISE.

Parce que vous me l'avez enlevé. C'est une indignité! Oter la vie, c'est peu de chose; mais nous ôter plus que la vie, ce qui est tout..... O Madame! l'on dit que vous avez un cœur noble & magnanime. Est-il donc si généreux, d'enlever à une jeune infortunée....

LA C. AMALDI.

Sois donc plus tranquille.

LOUISE.

Moi, que je ſois tranquille? & avant que je ſache.... Oh ſi jamais vous avez aimé! Si vous ſavez.... Mais vous autres, vous n'aimez pas, je crois.

LA C. AMALDI.

Laiſſe-moi, — leve-toi, — ou bien.....

LOUISE.

Où ſont-ils donc ces droits que vous avez ſur Charles? auſſi ſacrés que ſes ſermens que le Ciel a reçus, que les gémiſſemens d'une femme abandonnée, que les cris plaintifs de ſon enfant que je porte là ſous mon cœur? (*Louiſe déſeſpérée, ſe précipite ſur les genoux d'Amaldi, les ſerre, les embraſſe; Amaldi ſe débaraſſe tout-à-coup des mains de Louiſe, & s'enfuit. Louiſe immobile, reſte quelques minutes à genoux; enſuite levant triſtement la vue devant ſoi, elle apperçoit la ſilhouette de Charles, & s'élance pour l'arracher de la tapiſſerie.*) Que fais-tu là? (*elle la preſſe contre ſon cœur.*) C'eſt à nous que tu appartiens. (*Elle la regarde.*) Ah parjure! — Moi, abandonnée! déshonorée! — (*Elle baiſe le portrait, & le preſſe*

encore sur son cœur.) Charles en seroit-il capable ?

SCENE VIII.

LE PERE DE FAMILLE, *un Domestique marche devant lui pour l'annoncer.* LOUISE.

LE PERE DE FAMILLE *voit Louise dans un mouvement de désespoir, se couvrir le visage de ses mains, & s'écrie, en courant vers elle, avec inquiétude :*

QU'AVEZ-vous, Mademoiselle ?

LOUISE.

Je n'ai plus rien !

LE PERE DE FAMILLE *appercevant la silhouette de son fils entre les mains de Louise.*

Charles !

LOUISE, *la vue égarée, s'élance vers lui.*

Où est-il ? Le connoissez-vous ? — Que je vous plains de le connoître ! — Ah Monsieur, il vous abandonnera.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous êtes la fille du Peintre Wermann ?

LOUISE.

Et l'Epouſe promiſe de Charles, & je ſuis venue pour le redemander. C'eſt ici qu'on me l'a enlevé.

LE PERE DE FAMILLE.

Aſſieds-toi, ma chere enfant. (*Il lui donne un ſiége.*) Tu parois bien abattue?

LOUISE.

Ah Monſieur, ſi vous le connoiſſez; au nom de Dieu, rendez-le moi.

LE PERE DE FAMILLE.

Calme-toi ſeulement, je te promets que tu le verras.

LOUISE.

Je le verrai? — certainement! — Tu es donc un Ange que le Ciel m'envoie?

LE PERE DE FAMILLE.

Calme un peu cette émotion qui t'agite: je vais revenir. (*Le Domeſtique ſort du cabinet d'Amaldi, le Comte de Wodmar y entre.*)

LOUISE *reprend encore la ſilhouette de Charles.*

Je le reverrai? (*Elle la preſſe contre ſon ſein.*)

Charles, Charles ! (*Elle met la ſilhouette ſur la table, & appuie ſa tête ſur ſes mains. Le Pere de Famille revient, s'arrête quelques minutes en la regardant. Louiſe ſoulevant la tête apperçoit le C. de Wodmar, & s'écrie :*) L'avez-vous amené ?

LE PERE DE FAMILLE.

Non ; mais il viendra : juſqu'à ce moment, ſois tranquille.

LOUISE.

Et pourquoi pas ? ſi je dois le revoir.

LE PERE DE FAMILLE.

Croyez-vous donc être heureuſe avec Charles ?

LOUISE.

Avec Charles, je défie de trouver dans le monde entier une femme plus heureuſe.

LE PERE DE FAMILLE.

Charles a-t-il promis de vous épouſer ?

LOUISE.

Et le Ciel qui a entendu ſes ſermens s'en eſt réjoui. Il n'y a que des hommes qui puiſſent s'oppoſer à tant de bonheur.

LE PERE DE FAMILLE.

Mais si vous aimez Charles, savez-vous aussi que vous le rendez malheureux?

LOUISE.

Non, jamais, jamais. Je l'ai vu si heureux de se voir aimé de moi.

LE PERE DE FAMILLE.

Pour n'en devenir que plus malheureux par la suite.

LOUISE.

Oh! si je le savois, je voudrois — ah! que voudrois-je? un Cloître....

LE PERE DE FAMILLE.

Aurois-tu?....

LOUISE.

Mais je ne puis, — je n'ose, — je ne suis pas seule. — Aussi cela n'est point..... Ah! si son Pere n'étoit pas.....

LE PERE DE FAMILLE.

Faudroit-il donc qu'il n'existât plus?

LOUISE.

Si je pouvois seulement te voir! —Charles

m'a dit tant de fois que c'est un Pere si tendre, si sensible. Oh ! que ne puis-je le voir une fois, une seule fois.

LE PERE DE FAMILLE *ému.*

Le voici.

LOUISE *tombant à ses genoux.*

Grace, grace ! O vous qui êtes aussi mon Pere, laissez-vous attendrir. Grace ! — Entends-tu dans mon sein la voix de son enfant, aussi le tien ?

LE PERE DE FAMILLE.

Dieu ! — serois-tu ?....



SCENE IX.

SOPHIE LES PRÉCÉDENS.

SOPHIE *toute en larmes.*

MON Pere, où êtes-vous ? sauvez-moi.

LE PERE DE FAMILLE *se retournant tout-à-coup.*

Qu'y a-t-il ?

SOPHIE.

Sauvez-moi des mains d'un tyran.

LE PERE DE FAMILLE.

Que veux-tu dans cette maiſon?

SOPHIE.

Oh, mon Pere! j'ai voulu calmer ſa colere. Que n'ai-je pas tenté! Mais il ne s'en eſt irrité que davantage, ſon bras m'a repouſſée: la crainte m'a fait fuir, & vous croyant ici, je ſuis accouru vers vous.

LE PERE DE FAMILLE *d'une voix entrecoupée de ſanglots.*

Suis-je bientôt aſſez malheureux? — Mais que puis-je, que dois-je faire ici dans une maiſon étrangere? — As-tu ta voiture?

SOPHIE.

Oui mon Pere.

LE PERE DE FAMILLE.

Retourne à la maiſon, & (*montrant Louiſe*) emmene-la avec toi.

SOPHIE.

Qui eſt-elle?

LE PERE DE FAMILLE.

Tu le ſauras bientôt. (*A Louiſe.*) Allez avec elle.

LOUISE.

Mon Pere, ce que vous voudrez, tout ce que vous voudrez.

SCENE X.

LE PEINTRE, LES PRÉCÉDENS.

LE PEINTRE.

Ou est ma Louise ? où est ma fille ?

LOUISE *effrayée, tombe sur son siége.*

Ah, mon Pere !

LE PEINTRE *se précipitant vers sa fille.*

Je te retrouve, chere Louise; moi, ton Pere, ton malheureux Pere —— (*Louise presque évanouie, se penche sur le sein de son Pere, son Pere veut l'entraîner avec lui.*) Je veux l'éloigner de vous, dût-elle expirer entre mes bras. Votre famille a séduit l'innocence.

LE PERE DE FAMILLE *s'approchant du Peintre.*

Où est l'homme?

LE PEINTRE *montrant Louise.*

Regardez-la, & vous verrez ma réponse.

LE PERE DE FAMILLE.

Wermann ! ſoyez donc plus calme, Wermann.

LE PEINTRE.

Oh ! qui pourroit l'être ?

LE PERE DE FAMILLE.

Ma fille, que voici, emmenera Louiſe.

SOPHIE.

Eſt-ce là cette Louiſe de mon frere ?

LE PEINTRE.

De votre frere ? Malédiction ſur votre frere !

LOUISE *revenant tout-à-coup à elle.*

Grand Dieu, n'exauce pas mon Pere !

LE PEINTRE *la ſerrant ſur ſon ſein.*

Ma Louiſe ! —— Mais où voulez-vous donc la conduire ?

(Sophie s'approche de Louiſe.)

LE PERE DE FAMILLE.

Chez moi ?

LE PEINTRE.

Eſt-ce pour la faire enlever de chez vous, dans un Cloître ?

LE PERE DE FAMILLE.

Vous ne me connoiſſez donc plus? C'eſt parce que ma maiſon n'eſt pas très-éloignée. Va t'en avec elle, Sophie. (*Sophie attendrie, prend Louiſe par le bras & l'emmene.*)

LE PEINTRE *les ſuit.*

Non, je ne quitte pas ma fille. (*Il ſort.*)

(*Le Pere de Famille s'approche du cabinet de la Comteſſe, la Femme-de-Chambre en ſort.*)

VICTORINE.

Vous alliez entrer chez Madame la Comteſſe? Elle vous demande mille pardons; mais ſa tête eſt en ce moment ſi troublée, qu'elle ne peut avoir l'honneur de vous entretenir.

LE PERE DE FAMILLE.

Il ſuffit, Mademoiſelle. (*Victorine ſort.*)



SCENE

SCENE XI.

PROMER, LE PERE DE FAMILLE,

PROMER *l'air empressé.*

Je vous cherche.

LE PERE DE FAMILLE.

Avec tant d'empressement? Quelque triste nouvelle encore?

PROMER.

Je voudrois en avoir d'agréables à vous porter, je m'estimerois le plus heureux....

LE PERE DE FAMILLE.

Parlez donc au plus vîte, Monsieur, je vous conjure. Je m'attends à tout.

PROMER.

Eh bien donc, je n'ai pu trouver le Comte Ferdinand.

LE PERE DE FAMILLE.

Où pourroit-il être?

PROMER.

Aux arrêts.

LE PERE DE FAMILLE *avec chaleur.*

Ce ne feroit pas pour une baffeffe ?

PROMER.

Oh non, fe pourroit-il jamais....

LE PERE DE FAMILLE.

Pour ma tranquillité, vîte, Monfieur, que je fache pourquoi mon fils eft aux arrêts?

PROMER.

On dit qu'il a joué cette nuit, & qu'il doit une fomme très-confidérable.

LE PERE DE FAMILLE.

Ce n'eft donc qu'une fimple étourderie de jeune homme. — O Ciel, je te remercie!

PROMER.

Et alors il a négligé fon fervice.

LE PERE DE FAMILLE.

Quelle honte ! Mais je fuis fort aife qu'il en foit puni, je voudrois même que le châtiment fût très-févere.

PROMER.

On dit auffi qu'il lui eft arrivé une affaire au jeu.

LE PERE DE FAMILLE.

Suites ordinaires du jeu. — Qu'il la termine en homme d'honneur.

PROMER.

Le bruit court qu'on lui a donné un rendez-vous, il n'y eſt pas venu, & on l'a publiquement inſulté.

LE PERE DE FAMILLE *vivement.*

Inſulté publiquement? Monſieur, qui l'a oſé dire en a menti! — Etre un Wodmar, être mon fils — Un Wodmar, & un lâche —— Cela ne peut pas être.

PROMER.

Et moi auſſi, je ſoutiens que cela eſt impoſſible; mais un certain Rechroſtfeld, qui aſſure avoir voulu ſe battre avec lui, le dit lui-même, & le publie à haute voix.

LE PERE DE FAMILLE.

Et cela encore! — Monſieur, je n'étois pas préparé à cette nouvelle. Où eſt-il ce Rechroſtfeld? Si jamais Ferdinand... Je le renonce pour mon fils. — Mais malheur à ce Rechroſtfeld, tant que ce bras pourra ſoutenir mon épée. Où eſt-il? (*Il ſort comme un furieux, Promer le ſuit.*)

Fin du quatrieme Acte.



ACTE V.

La maiſon du Pere de Famille.

SCENE PREMIERE.

LE PERE DE FAMILLE, *enſuite* PROMER.

LE PERE DE FAMILLE *aſſis devant une table, cachette une lettre. Promer arrive.*

Je ſuis bien aiſe de vous voir, Baron.

PROMER.

Auriez-vous quelques ordres à me donner?

LE PERE DE FAMILLE.

Vous avez manqué de troubler ma raiſon.

PROMER.

Etes-vous en ce moment plus tranquille?

LE PERE DE FAMILLE.

Non pas plus tranquille; mais plus froid. Moi tranquille? Dieu ſeul ſait, ſi jamais je pourrai l'être.

PROMER.

Il faut espérer que tout ira bien.

LE PERE DE FAMILLE.

C'est beaucoup pour un homme, de voir sa fille chassée du cœur de son époux, prête à s'en éloigner pour jamais; un fils tombé dans le plus grand malheur, où jamais jeune homme fut entraîné par l'amour; un autre fils, autant que mort, pis que mort, déshonoré, un lâche.

PROMER.

Tout cela n'est peut-être pas comme vous le croyez en ce moment.

LE PERE DE FAMILLE.

Je le souhaite, & s'il n'en étoit rien, grand Dieu, je t'en remercierois du fond de mon cœur: mais de vaines espérances, ou des plaintes inutiles ne remédient point au malheur qui nous menace. Voir d'un œil ferme le malheur s'avancer, est tout ce que peut un foible mortel; former de sang froid, un grand dessein pour le prévenir, voilà ce qui convient à l'homme.

PROMER.

Mais que prétendez-vous faire?

LE PERE DE FAMILLE.

Agir, ne pas croiser les mains & me plaindre. Comment nommez-vous celui, qui a demandé à se battre avec mon fils?

PROMER.

Rechrostfeld.

LE PERE DE FAMILLE.

Etes-vous bien instruit, qu'il ait tenu ces propos de Ferdinand?

PROMER.

Je les ai entendus de sa bouche.

LE PERE DE FAMILLE.

Est-ce un Militaire?

PROMER.

Il porte l'uniforme.

LE PERE DE FAMILLE.

Comme Gentilhomme, obligez-moi de lui porter cette lettre.

PROMER.

Que lui voulez-vous?

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS. FERDINAND, *accompagné de l'*ADJUDANT, *qui tient entre ses mains l'épée de Ferdinand.*

FERDINAND *se jette aux pieds de son Pere.*

O mon Pere!

LE PERE DE FAMILLE *le repousse.*

Ne me donne pas ce nom, je ne suis pas le Pere d'un lâche.

FERDINAND *se levant tout-à-coup.*

Qui ose le dire?

LE PERE DE FAMILLE.

Moi; à un jeune homme assez étourdi pour s'attirer une querelle, & assez lâche....

L'ADJUDANT.

M. le Comte, votre fils étoit absent alors que l'Etranger a demandé à se battre avec lui, & le Capitaine voloit au rendez vous, lorsque le Colonel lui a expressément défendu de s'y rendre. On a

ſû que ce Rechroſtfeld étoit un vil eſcroc, n'ayant aucun droit de porter l'uniforme. Et d'ailleurs, vous connoiſſez les Loix ſéveres contre le duel.

LE PERE DE FAMILLE *froidement.*

Je les connois, Monſieur.

FERDINAND *à l'Adjudant.*

Mon épée; de grace, Monſieur, rendez-moi mon épée; —— & je ne la rendrai que teinte du ſang de cet Impoſteur.

LE PERE DE FAMILLE.

Je reconnois un Wodmar, & (*l'embraſſant avec tranſport*) voilà ton Pere.

PROMER.

Oui, Meſſieurs, je ſuis au comble de la joie!

FERDINAND.

Vous avez un fils qui n'eſt pas indigne de vous. (*A l'Adjudant.*) Mais qu'eſt-il devenu cet impudent Rechroſtfeld?

L'ADJUDANT.

On l'a fait arrêter, & il ſera chaſſé des Etats du Prince.

LE PERE DE FAMILLE.

Laiſſe-le, mon fils. Des gens de cette eſpece ne méritent pas attirer notre attention. (*A Promer.*) Rendez-moi ma lettre.

PROMER.

Que je ſuis charmé que cette affaire ſe termine ainſi !

LE PERE DE FAMILLE.

Combien lui dois-tu?

FERDINAND *embaraſſé.*

Trois mille florins.

LE PERE DE FAMILLE.

N'importe. Si pour cette ſomme tu deviens raiſonnable, comme je l'eſpere, je ne la trouverai jamais d'un trop grand prix.

FERDINAND.

Oh ! je veux l'être dès ce moment. Je le veux.

L'ADJUDANT.

Croyez qu'il ſera très-content de beaucoup moins.

LE PERE DE FAMILLE.

Il aura tout : je ne veux rien à démêler avec

ces ſortes de gens. Ferdinand, tu as d'autres dettes encore; j'aurois deſiré que tu euſſes donné ta confiance à ton ami; mais donne m'en la note, je m'en charge.

PROMER.

Voyez-vous, quel Pere vous avez!

FERDINAND *dans les bras de ſon Pere.*

O le plus tendre, le meilleur des Peres!

LE PERE DE FAMILLE.

Je veux bien ſacrifier toute ma vie pour vous, mes enfans! la derniere goutte de mon ſang ſera pour vous; mais.... Et pourquoi t'affliger par mes reproches? Cette affaire, & ſi tu m'aimes, la crainte ſeule de cauſer mes chagrins, te ſervira toujours de ſauve garde.

FERDINAND.

Soyez perſuadé..... bien perſuadé....

L'ADJUDANT.

Le Colonel vient d'apprendre, que le Prince vous a donné un Brevet de Major pour M. votre fils, & quoique ce matin il l'ait envoyé aux arrêts pour quelque négligence dans ſon ſervice, dès ce moment, par égards pour vous, il lui rend ſa liberté. (*Il va pour rendre à Ferdinand ſon épée.*)

LE PERE DE FAMILLE *retient l'Adjudant.*

Non Monſieur, je remercie le Colonel de ſon attachement pour moi; je me ſuis, il eſt vrai, chargé des dettes de mon fils; mais c'eſt à lui ſeul de répondre de ſon ſervice. Sa faute eſt publique, la punition doit l'être. Quant à ſa charge de Major, il ne l'aura point dans ces circonſtances : je ne voudrois point abuſer des bienfaits de mon Prince. Et ne ſeroit-ce pas en abuſer, ſi dans ce moment....

L'ADJUDANT.

Ah M. le Comte, ſi des fautes auſſi légeres pouvoient exclure.....

LE PERE DE FAMILLE.

Quoi qu'il en ſoit, mes enfans ne doivent s'avancer que par leur mérite. Retourne donc avec Monſieur; ton Brevet de Major ſera la récompenſe de ta ſage conduite.

FERDINAND.

Que je ſerai bientôt Major!

LE PERE DE FAMILLE.

Je t'en aimerai davantage. (*Ferdinand veut ſortir avec l'Adjudant.*) Ferdinand, viens que je t'em-

braſſe encore. (*Il le ſerre dans ſes bras.*) Va-t'en à préſent, je ſuis heureux de voir, que tu n'es pas indigne de ton Pere. (*Ils ſortent.*)

PROMER.

J'ai l'honneur, Monſieur, de vous en faire mon compliment.

LE PERE DE FAMILLE.

Ah ! ſi tout pouvoit finir auſſi heureuſement ! Qu'il eſt triſte que le bien & le mal ſe touchent de ſi près. Dans Ferdinand vivacité, étourderie: dans Charles ſenſibilité, égarement. Je voudrois bien à préſent parler à Charles.

PROMER.

Je vais le chercher.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous êtes trop honnête.

PROMER.

Que lui voudriez-vous ?

LE PERE DE FAMILLE.

Lui rappeller ſes devoirs, voilà tout ce qui dépend de moi; mais le voici.

PROMER.

Remarquez-vous comme il eſt abattu ?

LE PERE DE FAMILLE.

Voilà comme je le deſire. Laiſſez-nous ſeuls un moment. (*Promer ſort.*)

SCENE III.

CHARLES, LE PERE DE FAMILLE.

LE PERE DE FAMILLE.

Te voilà mon fils? & ſi tranquille?

CHARLES.

Pourquoi n'être pas tranquille ? Quand on a pris une réſolution ferme....

LE PERE DE FAMILLE.

Et quelle eſt cette réſolution ? (*Il s'aſſied.*)

CHARLES.

De ſacrifier tout à mon Pere & à l'honneur ; d'abandonner la jeune fille, & de conclure avec Amaldi une union — indiſſoluble !

LE PERE DE FAMILLE.

Tu ne dois rien me ſacrifier, mon fils.

CHARLES.

Et c'eſt pour vous ſeul cependant que je me réſigne à de ſi grands ſacrifices.

LE PERE DE FAMILLE.

Sais-tu déjà, qu'il y a des Etrangers dans la maiſon?

CHARLES.

Non, je viens du jardin, & ne ſuis nullement diſpoſé à recevoir compagnie. — —

LE PERE DE FAMILLE.

Vois-tu dans quel état les paſſions t'ont réduit?

CHARLES.

Etourdi, épuiſé par un cruel combat entre mon cœur & mon devoir. Bien réſolu, il eſt vrai, mais ſi foible encore dans ma réſolution. —Ah mon Pere! je voudrois que tout fût terminé, je voudrois avoir déjà épouſé Amaldi. Etes-vous allé chez elle? L'avez-vous vue?

LE PERE DE FAMILLE.

Oui, & j'ai auſſi vu le Peintre Wermann & ſa fille.

CHARLES *se levant tout-à-coup.*

Comment? Vous avez vu ma Louise? — Comment? —— N'est-il pas vrai, c'est un Ange sur la terre? Et son Pere, quel brave & honnête homme?

LE PERE DE FAMILLE.

As-tu déjà découvert tes desseins à la jeune fille?

CHARLES *soupire.*

Oui.

LE PERE DE FAMILLE.

Quelle impression ont-ils fait sur elle?

CHARLES.

J'ai vu toute la tendresse de l'amour dans le cœur le plus sensible. — Ah, mon Pere! me trouvez-vous si coupable, à présent que vous l'avez vue? N'est-ce pas un Ange? Que fait-elle? Que fait son Pere?

LE PERE DE FAMILLE.

Ce que peuvent faire deux Etres si malheureux.

CHARLES.

Si malheureux! — Si malheureux!

LE PERE DE FAMILLE.

Et par toi ! Dans une maiſon ſimple, où le bonheur domeſtique, le vrai bonheur habitoit, un jeune homme ſurprend l'amitié d'un Pere, & ſous le maſque de la candeur franche & naïve, trompe ſon œil plein de confiance; par des paroles emmiellées attendrit le cœur de la fille, ſa ſeule enfant, lui parle d'innocence, de probité, ſéduit ſa tendreſſe par des ſermens auguſtes, ſacrifie à ſa paſſion brutale une victime infortunée; & ſes deſirs à peine ſatisfaits, l'abandonne, & condamne à l'ignominie, pire que la mort, un Etre qui n'eſt point encore né.

CHARLES.

Arrêtez mon Pere.——

LE PERE DE FAMILLE.

C'eſt un tableau affreux, n'eſt-ce pas? ce n'eſt cependant que celui de tes actions. Ce n'eſt pas tout : je veux que cette Infortunée, étourdie tout-à-coup par ſes douleurs & craignant l'infamie d'un honteux ſupplice, ne détruiſe point le fruit de ſes entrailles. Elle va le mettre au monde, cet enfant de l'amour; à qui peut-être il ne manquera qu'un nom! & qui ſans ceſſe chargé du peſant fardeau de ſa naiſſance, maudira ſon Pere à chaque lever du ſoleil.

CHARLES.

CHARLES.

Ne m'accablez pas.

LE PERE DE FAMILLE.

Et cependant sa mere désespérée, au printemps de ses jours, dépouillée de sa fortune, de ses amis, de son honneur, errante, étrangere par-tout, partout rejettée avec mépris, même de son Pere, va descendre dans la tombe ; ou égarée par cette premiere faute, s'abandonner à l'opprobre, & enfin mourir en horreur à soi-même dans la rage du désespoir.

CHARLES.

Dieu, ma Louise ! Mais que voulez-vous donc que je fasse ?

LE PERE DE FAMILLE

Ton devoir.

CHARLES.

Vous ai-je bien compris ? ou que nommez-vous mon devoir ?

LE PERE DE FAMILLE.

Rendre l'honneur à l'innocente victime de la séduction, rendre un Pere à son enfant, remplir sa promesse, être homme.

CHARLES.

Il feroit poffible que ce confeil me fut donné par vous, par mon Pere ? —— Ah que mon cœur eft foulagé !

LE PERE DE FAMILLE.

Ce confeil vient de moi, quoi qu'il m'en coûte à le donner. Avant de rien favoir, avant de connoître tes liaifons & tes fermens, je regardois cet amour comme un égarement de jeuneffe ; & le remede m'en avoit femblé facile. Mais en ce moment, je te dis, le cœur ferré : Epoufe-là, ta naiffance ne te difpenfe pas d'être honnête homme.

CHARLES.

Et fon Pere ?

LE PERE DE FAMILLE.

L'honnête Wermann s'y oppofe encore plus que moi., connoiffant bien les fuites malheureufes de femblables unions. Mais peut-il faire autrement que d'y confentir.

CHARLES.

Et lui auffi, il y confentiroit ? Ah ! quand on aime autant que j'aime, peut-on ceffer d'aimer !

LE PERE DE FAMILLE.

Je ſouhaite que vous ſoyez heureux, mon fils. Va chez ta ſœur, tu y trouveras le Pere & ſa Fille.

CHARLES.

Ici, dans la maiſon! O ma Louiſe! (*Il ſort.*)

SCENE IV.

LE PERE DE FAMILLE, LE COMTE DE MONHEIM *entrant du côté oppoſé.*

LE C. DE MONHEIM.

AVEZ-vous eu la bonté de réfléchir à mes propoſitions?

LE PERE DE FAMILLE.

Non; car il n'y a point à réfléchir. Quand deux Etres, qui ſe ſont jurés une éternelle fidélité, & qu'un enfant, le fruit de leur tendreſſe mutuelle, force à maintenir leurs ſermens, veulent ſe ſéparer, ſur quoi peut-on réfléchir alors? Que peut-on faire?

LE C. DE MONHEIM.

Auſſi mon deſſein eſt ſi ferme, qu'il ne dépend plus, en ce moment, que de quelques formalités.

LE PERE DE FAMILLE *sonne.*

Soit. (*Un Domestique entre.*) Faites descendre ma fille. (*Le Domestique va pour sortir, le Pere de Famille le rappelle, & lui parle bas. Le Domestique sort.*)

LE C. DE MONHEIM.

Agréez-vous les offres que j'ai faites pour sa pension ?

LE PERE DE FAMILLE.

Comme vous voudrez : je reprends ma fille chez moi, & j'espere qu'elle ne manquera jamais de rien.

LE C. DE MONHEIM.

Cependant il est juste de prendre des arrangemens.

LE PERE DE FAMILLE.

Fort bien, arrangez cela vous-même au gré de vos desirs.

LE C. DE MONHEIM *prenant la plume.*

J'aurai fini en deux mots. (*Il s'assied pour écrire.*)

SCENE V.

SOPHIE, LES PRÉCEDENS.

LE PERE DE FAMILLE.

Tu devines ſans doute ma fille pourquoi je t'ai fait appeller ?

SOPHIE.

Oui ; & au point où en ſont les choſes, j'attends ce moment avec plaiſir.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous voulez donc abſolument me donner ce chagrin ?

SOPHIE.

Je ne puis me réſoudre à vivre davantage avec lui.

LE C. DE MONHEIM *ſe leve, & donne un papier au Comte de Wodmar.*

Le voici.

LE PERE DE FAMILLE.

Ainſi tous les deux vous renoncez l'un à l'autre, & le Comte de Monheim accorde une penſion de quatre mille florins. Eſt-ce là votre volonté à l'un & à l'autre ?

SOPHIE.

J'en ſuis très-contente.

LE C. DE MONHEIM.

Certainement.

LE PERE DE FAMILLE.

Il eſt donc inutile, de vous faire davantage aucune remontrance.

SOPHIE.

Mon Pere....

LE C. DE MONHEIM.

Ma réſolution eſt ferme.

LE PERE DE FAMILLE.

Il faut donc bien, malgré moi, y conſentir. Allez ſigner cet écrit. (*Ils ſignent.*) Voilà qui eſt donc terminé; cependant voici encore une difficulté. Avec lequel des deux reſtera l'enfant?

SOPHIE. } *enſemble* { Je ſuis Mere.
LE C. DE MONHEIM. } *enſemble* { Je ſuis Pere.

LE PERE DE FAMILLE.

Cela eſt vrai. — Vos droits ſont les mêmes, voilà pourquoi...

SOPHIE.

On m'arracheroit plutôt la vie, que mon enfant.

LE C. DE MONHEIM.

Le fils est à moi — & je ne le laisserai pas.

LE PERE DE FAMILLE.

Voyez-vous, mes enfans, ceci devroit vous apprendre — vous forcer, à renoncer à vos cruels desseins. Des cœurs sensibles qui se confondent ainsi dans un enfant, ne sont point ennemis; ce ne peut être qu'un mal-entendu. (*Il prend le papier.*) Faut-il le déchirer?

LE C. DE MONHEIM.

Gardez-vous-en bien.

SOPHIE.

Non, non mon Pere.

LE PERE DE FAMILLE.

Il faut cependant vous décider. Voulez-vous que l'enfant choisisse entre vous deux?

SOPHIE.

Oh je le veux bien.

LE C. DE MONHEIM.

Et moi aussi.

(*Le Pere de Famille sort.*)

LE C. DE MONHEIM.

Au reſte, je ſouhaite que vous viviez heureuſe; je me ſépare ſans nourrir aucun ſentiment de haine.

SOPHIE.

Puiſſiez-vous trouver à l'avenir un bonheur, que vous trouviez jadis auprès de moi, & qu'enfin vous n'y pouvez plus trouver. (*Le Pere de Famille rentre avec l'enfant, Sophie court au-devant de ſon fils, & le careſſe.*) N'eſt-ce pas, tu reſtes avec moi?

FRÉDERIC.

Oui Maman, oui ma chere Maman.

LE C. DE MONHEIM *le prend dans ſes bras.*

Tu-veux donc me quitter, mon fils?

FRÉDERIC.

Non Papa, je veux reſter avec toi.

LE PERE DE FAMILLE.

Mais, mon petit ami, ton Pere & ta Mere ſe ſéparent pour toujours, & il faut que tu leur diſes, avec lequel des deux tu veux reſter.

SOPHIE.

C'eſt avec moi, n'eſt-il pas vrai?

LE C. DE MONHEIM.

Avec moi, mon enfant?

FRÉDERIC.

Avec Papa & avec Maman. (*Ils se détournent tous deux, le Pere de Famille s'en apperçoit. Courte pause.*) Mais pourquoi avez-vous ainsi tous deux l'air si fâché?——Vous Papa & Maman qui étiez autrefois si bons!—(*d'un ton caressant & les tirant à lui tous les deux par leurs habits*) Vous ne vous en irez pas. — Vous resterez tous deux avec moi. (*Le Pere & la Mere, se baissant en même temps pour embrasser leur enfant, se rencontrent, se regardent avec attendrissement, & s'embrassent.*)

LE PERE DE FAMILLE.

Je te remercie Nature, tu ne m'as point abandonné!

LE C. DE MONHÉIM.

Veux-tu me pardonner?

SOPHIE.

J'oublie tout. (*Ils s'embrassent avec transport.*)

LE PERE DE FAMILLE *souleve l'enfant dans ses bras pour qu'il les embrasse en même temps tous les deux.*

Voulez-vous encore vous séparer?

SOPHIE.

Non mon Pere.

LE C. DE MONHEIM.

Ce tendre lien nous réunit à jamais. Ce n'est qu'ainsi que l'on peut être heureux.

LE PERE DE FAMILLE *essuyant ses larmes de ses mains.*

Mes enfans, ce sont les douces larmes d'un Pere.



SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, LE PEINTRE *tenant* LOUISE *d'un bras & CHARLES de l'autre*, PROMER.

LE PERE DE FAMILLE *va au-devant d'eux, prend Louise par la main, & la présente à Sophie & au Comte de Monheim.*

VOICI l'Epouse de Charles, ma fille, votre sœur.

LOUISE.

Vous ne me renierez donc pas?

SOPHIE.

Vous? Vous qui rendez mon frere si heureux!

(*Sophie embrasse tendrement Louise.*)

LE PERE DE FAMILLE *au C. de Monheim.*

Voyez, mon cher fils, nous nous unissons à une famille, à qui l'honneur & la probité tiennent lieu d'Ancêtres.

LE C. DE MONHEIM *à Charles, en l'embrassant.*

Soyez heureux! J'espere l'être enfin : je commence à croire qu'il existe aussi des plaisirs purs dans la vie privée.

CHARLES.

Comment? — (*Il parle bas à Monheim.*)

LE PEINTRE *au Pere de famille.*

J'espere donc nous voir unis. Je devrois peut-être vous parler de l'honneur que je... Mais je ne puis en ce moment sentir que ma joie.

LE PERE DE FAMILLE.

Et je crois que les gens honnêtes sont tous parens.

PROMER.

Vous me voyez si étonné, si ému, que je n'ai point

encore pu parvenir à vous adresser mon compliment.

CHARLES.

Votre étonnement & votre émotion sont le plus beau compliment que vous nous ayez jamais pu faire. Ne le gâtez pas.

LE C. DE MONHEIM.

Et c'est le plus sûr moyen de réparer tout ce que votre universelle-amitié, votre brûlante démangeaison de parler auroit pu....

SCENE VII.

LA COMTESSE AMALDI, LES PRÉCEDENS.

LOUISE *effrayée.*

AH !

LA C. AMALDI.

Ce cri de Louise est un reproche amer; mais je n'en mérite plus, & je viens moi-même (*au Pere de Famille*) vous conjurer, de sacrifier à la nature de vils préjugés.

LE PERE DE FAMILLE.

Je l'ai déjà fait. Ils sont à jamais unis. J'ai

pensé qu'être honnête homme, étoit le premier devoir de mon fils.

LA C. AMALDI.

Bien parlé, digne homme. (*A Louise.*) Si je vous ai laissée tout-à-coup seule, c'étoit de surprise & de confusion ; pardonnez-le moi.

LOUISE.

Oh, Madame !

LA C. AMALDI.

Et pour réparer les chagrins que je vous ai causés, je ne répare jamais une faute à demi, qu'on m'accorde la permission de doter la Prétendue.

PROMER.

Je veux être le premier à raconter cette action généreuse à toute la Cour ! (*Il sort.*)

LE PEINTRE *s'avançant pour la remercier.*

J'avoue, Madame, que tant de grandeur d'ame.....

LA C. AMALDI.

Point de remercimens, quand je n'agis avec vous que pour mon intérêt. (*Elle les regarde tour-à-tour avec attendrissement.*) Non, je

n'ai jamais trouvé dans aucun Cercle, tant de visages satisfaits. — Je n'ai jamais goûté de bonheur si pur ! (*Elle sort.*)

CHARLES.

Avec cela cependant, c'est une digne femme.

LE PERE DE FAMILLE.

Quelle cruelle journée j'ai eu à passer aujourd'hui ! Et toi grand Dieu, qui m'as donné le courage de prévenir le malheur de ma famille, veuille conserver la paix dans son sein !

LE PEINTRE.

Ma tendresse pour ma fille, me force à vous rappeller encore....

LE PERE DE FAMILLE.

Cela est vrai. Notre bon Wermann craint, & il a raison de craindre, les suites d'un mariage aussi inégal, où trop souvent, après les premieres années de l'amour....

LOUISE.

Oh ! je ne crains rien.

CHARLES *mettant la main sur son cœur.*

Et voilà mon garant.

LE PERE DE FAMILLE.

Cependant trop de confiance en nous-mêmes, eſt la ſource de tous nos malheurs. Voulez-vous être long-temps heureux, croyez-moi, fuyez un monde, pour lequel vous n'êtes plus faits. Allez vivre retirés dans mes terres. Charles, tu les feras fleurir. De tes nombreux Vaſſaux rends ſeulement deux familles heureuſes, & tu mérites un monument.

CHARLES.

Encouragé par vous, — & ma Louiſe avec moi, — de quoi ne ſerai-je pas capable !

LE PERE DE FAMILLE.

Tu dois prendre poſſeſſion de mes terres; & je ſuis d'ailleurs bien aiſe, que cet exemple ne bleſſe pas les yeux de la ſociété. C'eſt détruire l'ordre civil, & tant que le préjugé exiſte, il eſt dangereux d'en donner de ſemblables.

LE C. DE MONHEIM.

Inſenſé ! Où allai-je chercher le bonheur ? Que je me ſuis trompé !

SOPHIE.

Va, tu trouveras le bonheur auprès de ta Sophie.

LE PEINTRE.

Et moi j'irai quelquefois chez mes enfans à la campagne, voir combien les douces jouissances de la belle Nature les rendent heureux.

LE PERE DE FAMILLE.

Je veux y aller aussi, dans tous les momens de loisir que me laisseront mes affaires. Mais tant que je sentirai des forces, je reste ici à servir l'Etat & mon Prince; à veiller au bonheur de ma famille & de ma Patrie. Pendant ma vie, que votre amitié sincere soit ma récompense; & puisse, après ma mort, un brave homme dire, en passant près de ma tombe: IL FUT DIGNE D'ÊTRE ALLEMAND.

(Ils se rassemblent tous auprès du Pere de Famille. La toile tombe.)

Fin du sixieme Volume.

